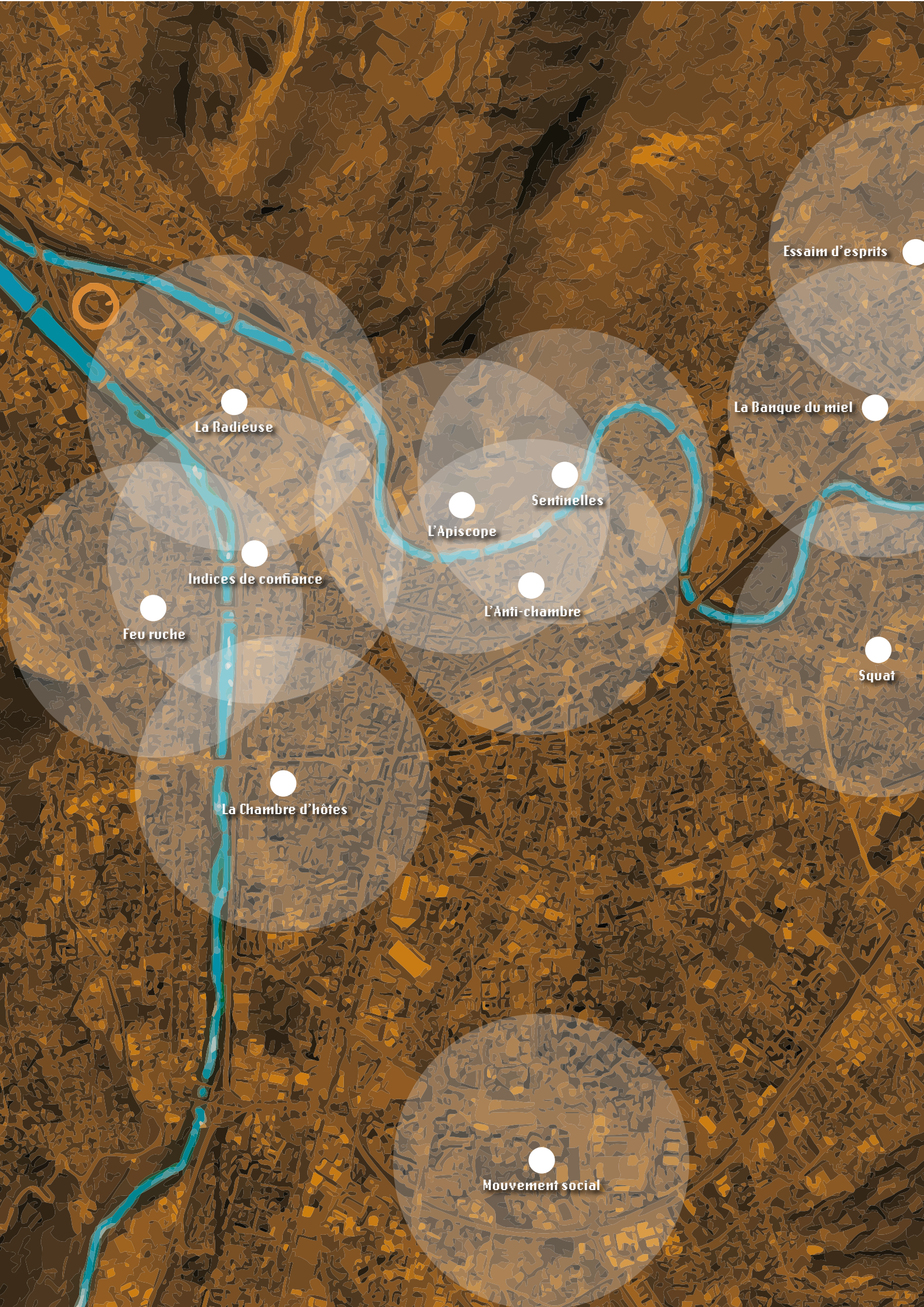


la Revue i

Rencontres-i 5e Biennale Arts-Sciences-Entreprises 2009

R-i RENCONTRES-I


Essaim d'esprits
La Banque du miel
La Radieuse
Sentinelles
L'Apiscope
Indices de confiance
L'Anti-chambre
Feu ruche
Squat
La Chambre d'hôtes
Mouvement social

Éditorial



Voir, juger, agir...

Au fil des éditions de nos Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences-Entreprises, au fil des éditions des Revues-i se dessinent les contours de nos utopies : tenter de proposer un format de festival qui aille au-delà des habitudes de consommation culturelle, tenter de construire une forme d'action culturelle adaptée à notre début de XXI^{e} siècle.
« Voir Juger Agir », tel était la méthode simple de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Je laisserai à chaque citoyen le soin de juger et d'agir, mais en ce qui concerne « voir », j'estime de mon ressort d'acteur culturel de développer nos capacités à voir. L'image est au coeur de nos vies, la représentation, dans tous les sens du terme, est fondatrice de nos actes, de nos manières de vivre ensemble. L'acte artistique, par le changement de point de vue qu'il propose sur le monde, favorise le renouvellement, l'actualisation, du regard que nous portons sur le monde. Je veux croire que le changement de regard que nous apprenons à faire dans l'expérience artistique nous permet de voir, juger, agir différemment au quotidien : transfert de compétences...

Power flower

Le pouvoir des fleurs est une référence un peu naïve, mais ce qui compte dans les références, c'est la puissance de leur actualité. Depuis que nous avons fait cette étonnante promenade urbaine avec Olivier Darné et l'équipe du CAUE, je ne regarde plus les herbes sauvages -mais urbaines - de la même manière. Encore plus, après avoir goûté le miel qu'en font les abeilles. C'est incroyable comme le point de vue de l'artiste nous fait découvrir de nouvelles dimensions. La ville que nous connaissons c'est celle qui se mesure en kilomètres, en hauteur d'escaliers à gravir, en temps de déplacement, en bruits de voisin, en quartier qu'on évite. Et on s'aperçoit avec les abeilles que la ville a d'autres dimensions, d'autres goûts, d'autres cheminements...

À faire confiance au point de vue de l'artiste nous avons considérablement modifié le contour de la Biennale Arts-Sciences-Entreprises. Contre toute règle marketing l'évènement à presque pris la dimension d'un festival permanent couvrant les six mois de la vie active de la ruche. «Essaimer» fut l'acte I, rendant public la préparation du butin des abeilles et les échanges des hommes.
« Partager », injonction manifeste, fut l'acte II à la temporalité festivalière plus habituelle. Les ingrédients sont cependant les marqueurs du territoire de l'agglomération : innovation, arts, sciences, entreprises.

Les Rencontres-i ont trouvé leur public : 22 000 personnes ont participé aux rencontres, ateliers, spectacles, conférences, auxquelles s'ajoutent une estimation basse de 200 000 personnes touchées (et non piquées !) par les ruches d'Olivier Darné installées dans l'espace public.
Les Rencontres-i ce sont aussi les 63 associations et institutions partenaires qui grâce à leur personnel, amateurs du projet en construction, ont permis la réalisation de cet évènement hors du commun.

Ainsi, entre démarche ludique, émotion partagée et sérieuses considérations, plus qu'un évènement d'agglomération c'est une démarche de collaboration et de construction à l'échelle de l'agglomération qui s'affirme préparant le terreau pour les fleurs à venir : artistes, scientifiques et entrepreneurs.

Antoine Conjard



Ce jour-là...

Soleil d'octobre... Cent, deux cents, trois cents, mille visages illuminés de lumière oblique... Ciel Magritte... Onze pots de miel à contre-jour – clairs, foncés, ambrés, dorés : différents autant que semblables... Sous le verre des flacons, mille anecdotes, autant de souvenirs : découvertes dérisoires, révélations essentielles – beaucoup de fierté... Même les révoltes ont un goût de miel... Les ouvrières se reposent pendant que quelques hommes les célèbrent... Journée de partage, un dimanche, à la Bastille...

Un aboutissement, un point de départ.

RENCONTRES-i – BIENNALE ARTS – SCIENCES – ENTREPRISES – Mars à octobre 2009

Au programme : autour des onze ruches-installations d'Olivier Darné, plasticien et éleveur d'abeilles urbaines, quelques centaines de rendez-vous, rencontres, spectacles, débats, ateliers participatifs, parcours pédagogiques, conférences, installations, visites guidées, films, expositions, chorégraphies, concerts, textes, poésies... Cette Revue vous en propose un florilège à butiner.

Histo Ri que

Passionné d'expression artistique urbaine, Mehdi Idir, conseiller à la Cité des sciences à Paris - la Villette, passe quelques jours à Grenoble à l'occasion de la biennale 2005/2007 des Rencontres-i. La formule le séduit d'autant plus qu'il est un ardent promoteur de ce type d'événement. Conversant avec Antoine Conjard de leurs passions communes, il évoque le nom d'Olivier Darné, *"un citoyen de Saint-Denis un peu allumé, qui produit à grand renfort d'animations spectaculaires un miel de ville du meilleur cru..."* Surprise, puis intérêt grandissant. L'Hexagone a toujours eu un faible pour les personnalités atypiques : Wajdi Mouawad, Johan Le Guillerm... Olivier Darné ? Rendez-vous sera pris.

Au premier abord, l'homme fait plutôt penser à un ourson mal léché prêt à dévaliser lui-même le fruit du travail de ses ouvrières. Le verbe, tout comme le visage, est rond et net. Il connaît bien son affaire, pour la pratiquer depuis de nombreuses années. Les mots, les objets, les images, les idées, les fulgurances et les réflexions se précisent peu à peu jusqu'à reconstituer un monde à part fait de poésie et de fantaisie, avec des accents aussi légers que les propos sont graves. Un univers complexe et cohérent se forme devant un Antoine Conjard fasciné qui ne tarde pas à y plonger :

"C'était la première fois que j'étais confronté à une démarche artistique aussi éloignée du théâtre, et pourtant, plus Olivier me la décrivait, plus je la ressentais comme faisant partie de la famille ! Les unités de temps et de lieux n'ont pas la même échelle, mais elles sont bien là, indispensables au bon fonctionnement de la production ; tout comme au théâtre, le « vivant » est au centre du dispositif, et les actrices de la ruche, infiniment plus nombreuses quoique plus dramatiquement intermittentes, font preuve d'une égale abnégation ; les mots qui portent la dramaturgie apicole résonnent comme le plus brillant des livrets ; et surtout, la dimension symbolique de l'opération est si forte qu'elle porte en germes perpétuels des milliers d'applications et de mises en scène. Oui, Olivier Darné, sera l'artiste associé de la biennale, ses ruches urbaines et son miel Béton viendront ensoleiller les prochaines Rencontres-i !"

Les Rencontres-i traquent depuis des années les connivences réelles ou potentielles entre arts, sciences et industries. Qui mieux que les industrieuses colonies mellifères eussent pu servir de support à un tel postulat ?

Pour épouser le rythme biologique du travail des abeilles, le temps des Rencontres-i est divisé en deux : le temps de l'essaimage, où artistes, scientifiques, apiculteurs et citoyens choisissent et investissent les lieux où le butinage naturel autant qu'intellectuel promet d'être productif. Onze ruches sont installées aux quatre coins de l'agglomération.
"Ces ruches offrent un vrai décalage vers l'imaginaire : les apiculteurs ont volontiers reconnu que des équipements « standards » installés par eux aux mêmes endroits n'auraient pas produit le même effet. Au moment où sont installés les objets d'Olivier Darné, leur forme, leur couleur, leur disposition, leur nom même portent la patte de l'artiste. Ces installations à priori utilitaires sont aussitôt perçues comme des objets d'art. Les séquences de vie artistiques et culturelles venues les visiter et les animer achèveront de les transformer en événements forts de la vie des quartiers."

Deuxième temps des Rencontres-i : le temps du partage. Partage des miels, partage des idées, des expériences, des découvertes, où l'on constate à quel point l'art du butinage peut produire, bien au-delà du miel, l'or des rencontres inattendues et des enthousiasmes partagés.

"Leur butin livré, les petites bêtes discrètes ont disparu des quartiers où elles ont travaillé, sans une plainte, sans une piqûre. Ceux qui les ont observées, et pourquoi pas aimées, se sont peut-être souvenus des mises en garde écologiques lancées par René Dumont dans les années soixante-dix, date à laquelle les pratiques économiques avides d'air, d'eau et de terre s'affirmaient, la planète commençait à souffrir et les abeilles à disparaître...
Pourtant, la vie parvient toujours à trouver un chemin puisqu'après l'opération, des dizaines de projets d'implantations de ruches dans la ville ont été programmées. Puissent ces initiatives essaimer de plus en plus loin..."

Propos issus d'un entretien avec Antoine Conjard, Éliane Sausse et Laurence Bardini (photos ci-dessous).



Olivier Darné, plasticien et éleveur



L'aventure débute à la fin du siècle dernier (en 1999) à Saint-Denis dans le neuf-trois. Olivier Darné, graphiste, découvre l'apiculture dans les pages d'une sorte de grimoire récupéré par hasard. Fasciné par ce qu'il vient d'y trouver, il décide de passer à l'acte en installant des ruches sur le toit de sa propre maison. Et puis, il les observe : *"Quand on ouvre une ruche pour la première fois, on assiste à une sorte de cohue frénétique qui n'est pas sans rappeler les quais du RER le matin aux heures de pointe... J'ai tout de suite compris que la ruche nous parlait de la ville."*

C'est donc aux édiles de sa ville que le plasticien apiculteur va s'adresser pour mettre une fois de plus ses idées en pratique : après quelques tergiversations inquiètes ou goguenardes, il parvient à faire accepter par les élus le principe de l'installation de ruches sur le toit de l'hôtel de ville. *"Quatre vingt mille ouvrières, quatre-vingt mille habitants, l'affaire se présente bien".*

Sitôt installées, les vaillantes ouvrières se lancent à l'assaut des « espaces interstitiels » : zones de friches, délaissés urbains, alignements d'arbres, jardins ouvriers, zones d'activité, toits terrasses, fleurissements de ronds-points, balcons, appuis de fenêtres... et finissent par produire en quantité un miel exceptionnel aussitôt baptisé « miel Béton ». Très vite, les pots emplis du précieux nectar font la joie des touristes japonais venus visiter la Basilique, et qui emportent avec eux cet échantillon du savoir-faire des villes d'Europe. Saison après saison, le « miel Béton » continue d'épater son monde : une mélissopalynologue (goûteuse de miel professionnelle) pourtant aguerrie déclarera *"ne pas en croire ses papilles : des arômes d'une extraordinaire complexité, révélant entre autres des parfums de type tropical !"* Explication : en butinant les jardins ouvriers installés près du grand stade, les abeilles se sont régalées du pollen de plantes exotiques « ramenées du bled »... La preuve venait d'être faite qu'en butinant la ville, les abeilles en expriment aussi la diversité culturelle. *"L'Homme, plus encore que le vent et les animaux, est devenu un vecteur majeur de la pollinisation et du métissage végétal".*





d'abeilles urbaines

Poser une ruche quelque part consiste à poser un centre de prospection et à tracer autour de lui un cercle de deux à trois kilomètres de rayon. Ce territoire « invisible » délimite alors environ 3 000 hectares d'une surface qui constitue la zone de butinage et de prospection de l'abeille. Le « miel Béton » en devient la concentration. Concentration de géographies et d'histoires, accumulation d'anecdotes de butinages… *"C'est ainsi qu'au fil des expériences, on découvre que chaque quartier prospecté possède une saveur singulière, ne ressemblant généralement en rien à celle de son voisin"*.

Mais la simple production mellifère urbaine, si exceptionnelle fût-elle, est loin de suffire à l'appétit de l'apiculteur des villes Olivier Darné : *"Le butinage des quartiers des villes et le miel dont il est issu sont de prodigieux révélateurs de la complexité culturelle de la cité, c'est un fait. Mais il ne suffit pas d'en faire le constat, il faut à tout prix le faire découvrir, et le partager !"*

Car le bouillonnant agitateur apicole est avant tout un artiste. Ce créateur d'images devenu apiculteur urbain a donc imaginé un singulier dispositif d'interrogation et d'investigation, en posant ses abeilles, ses installations et ses questions sur les trottoirs des villes. Le miel n'est alors plus la finalité, il est le commencement d'une exploration collective qui va permettre de mêler histoires et géographies, de travailler à l'appropriation de choses qui appartiennent à tous, un bien commun. Le réflexe d'appréhension passé, les milliers de citadins devenus spectateurs du miracle ordinaire de la mellification sont pris de curiosité avant de ressentir une profonde empathie envers ces petits êtres opiniâtres, pacifiques et généreux. Les curieux sont bientôt rejoints par des artistes, penseurs et scientifiques qui éclairent de leurs interventions le retentissement poétique, culturel, social et politique de ce phénomène millénaire.
Les dix ruches conçues par Olivier Darné et installées autour de la « ruche reine » de l'Hexagone Scène nationale de Meylan vont témoigner, trois saisons durant, de l'exceptionnel foisonnement des idées et des actions qu'auront inspirées les infatigables ouvrières à leurs frères humains.

Pour en savoir plus : www.parti-poetique.org





Vincent Roca, mélissoplaisantologue

Il faut avoir vu Vincent Roca interroger les apiculteurs, se réjouissant de les entendre parler de leurs petites protégées comme s'il s'agissait d'êtres humains - son thème de prédilection… Cet enquêteur attentif qui pour être malicieux n'en est pas moins pétri d'une générosité communicative, n'est pas simplement venu contempler les ruches pour chercher de quoi alimenter sa verve, il s'est investi complètement et méthodiquement dans ces rencontres apicoles, décortiquant ici les échanges entres les butineuses et leur reine, là les relations entre hommes et ouvrières, ou entre artistes et chercheurs, entre curieux et rêveurs…

C'est ainsi que ce joueur avec les mots qui est aussi un jongleur avec les idées trouve toujours le moyen d'être intarissable sur de simples histoires de miel que d'autres auraient expédiées en trois coups de cuillère à pot…

Vincent Roca, ancien professeur de mathématiques devenu acteur et chroniqueur vedette a donc accompagné la quasi totalité des événements des Rencontres-i avant d'en produire de savoureux comptes rendus, dont nous vous proposons un florilège à butiner dans les pages qui suivent.



Vincent Roca
sur la scène de l'Hexagone :
Mots et usage de mots (2003)
Sur le fil dérisoire (2004)
Vite, rien ne presse ! (2009)

Paroles d'apiculteurs

Ils sont neuf apiculteurs, amateurs (donc passionnés) pour la plupart, à avoir importé les colonies d'abeilles, à les avoir installées dans les objets artistiques créés par Olivier Darné, surveillant sans relâche les allées et venues des ouvrières, les signes de fatigue ou de mal du pays, vérifiant la qualité et la quantité de la production de miel... Ces « cultivateurs du ciel » se sont aussi transformés en pédagogues lumineux lorsqu'ils parlaient avec infiniment de tendresse de la vie de leurs « animaux » à des publics captivés. Grâce à eux, pour beaucoup d'entre nous, les « insectes piqueurs » sont devenus de « nobles et généreuses créatures ». *Retour d'expérience de deux d'entre eux : Pascal Huissoud et Christophe Brumelot.*





Pascal Huissoud

"J'ai découvert et pratiqué l'apiculture enfant, auprès de mon grand-père, puis adolescent, avec mon oncle. Plus tard, j'ai fait des études scientifiques, produisant un DEA de neurobiologie intitulé « ontogénèse olfactive chez l'abeille » dont le propos visait à établir les relations entre certaines odeurs et le comportement de l'animal. Et pour finir, j'exploite, toujours avec mon oncle Jean-Marie Dyon, mes propres ruches sur les coteaux d'Herbeys. Je pensais donc avoir une bonne connaissance du monde des abeilles jusqu'au jour où l'équipe de l'Hexagone m'a demandé d'accompagner l'aventure des Rencontres-i."

L'apiculture est un art très ancien et les apiculteurs ancrent souvent leurs activités dans des traditions ancestrales, avec la sensation de perpétuer des usages et des savoir-faire immémoriaux revêtant quelque chose de sacré. Lorsque Olivier Darné, à peine débarqué de la capitale, se met à installer des abeilles dans des cages en pleine rue, posant ici un tuyau d'évacuation fluo, là un coffre-fort dans un sarcophage noir, la stupéfaction dubitative cède peu à peu la place à la curiosité, jusqu'à la fascination. Parce que les abeilles des villes se mettent au travail comme si de rien n'était, et surtout parce que les onze ruches urbaines dépassent très vite leur statut de « dispositif producteur de miel », pour se transformer en cornes d'abondance, vecteurs de mille richesses « collatérales » insoupçonnées.

"En suivant de près toute l'opération, je suis devenu une sorte de spectateur professionnel : j'ai suivi, de la première idée à la première représentation, la genèse de la création d'un spectacle, j'ai rencontré des centaines de gens complètement différents venus nourrir cette mise en abyme des ruches, chacun apportant un peu de son nectar, de sa connaissance, avec une grande envie de la partager. J'ai vu cet insecte si sociable, dès le réflexe de peur passé, entrer dans le cœur des gens, dans leurs idées, et dans leurs projets : d'ailleurs, des dizaines de nouvelles ruches urbaines vont être installées, suite à cette belle opération, aux quatre coins de la ville. Bravo les abeilles !"

Christophe Brumelot

"Une abeille se donne trois kilomètres d'exploration autour de sa ruche mais ne connaît pas de frontière : quand elle voit un cerisier, elle vole vers lui, sans se demander si elle en a le droit, si elle doit payer une cotisation d'entrée ou s'inscrire à un club d'utilisateurs... De la même manière, elle partage spontanément le nectar avec d'autres ruches venues butiner le même arbre en empruntant d'autres chemins. Il y a là une idée de partage que nous ne connaissons pas : dès que nous créons quelque chose, nous le protégeons jalousement en le brevetant, quand nous montons des associations, nous nous empressons de les noyer sous des flots de réglementations contraignantes..."

Les abeilles modèles de société ? Si on exclut les cadences stakhanovistes endurées par les ouvrières, on peut bien sûr rêver de la liberté du butinage, ou leur envier une pérennité restée jusqu'ici sans faille. Jusqu'ici... Car personne n'ignore aujourd'hui que les abeilles sont en grand danger. C'est ce qui pousse Christophe Brumelot à se réjouir du succès de l'essaimage des Rencontres-i, même s'il reste parfois dubitatif sur certains partis-pris de mise en espace...

"Une ruche traditionnelle profite de l'air, du vent, de la pluie, de la lumière... Les ruches urbaines d'Olivier Darné ont montré qu'elles étaient aussi parfois capables de s'en passer, sans doute au prix d'un inconfort dont on peut se consoler en considérant l'extraordinaire impact de leur présence sur la perception des publics.

Le fait de mettre des abeilles dans la ville, de les rendre visibles et présentes a donné une réalité aux prises de conscience : importance des abeilles au plan écologique, mais aussi symbolique. Les réflexes de peur évacués, les abeilles sont entrées en toute sérénité dans la vie des gens... Des vocations ont été créées : *« pourquoi pas une ruche pour mon verger ? »* Les formations des syndicats apicoles ont fait le plein : un effet de l'opération ? L'abeille cristallise les bonnes volontés et devient un vecteur d'initiatives positives. *« Faire quelque chose de positif pour moi, mon environnement, mon quartier... »* Grâce aux conférences, aux ateliers, à la pédagogie développée autour de l'abeille, cet univers est devenu plus lisible, plus familier, plus proche des gens. Il est formidable de voir tout ce qui a été produit autour de cette opération : des textes, des poésies, des chansons, des chorégraphies... Et aussi des conférences sur l'urbanisme, la notion de territoire. Le prétexte de l'abeille a permis de parler de la ville, des interactions entre ses habitants, de la place de la nature...

Au bout du compte, les ruches-spectacles et leurs abeilles savantes ont fait leur travail sans faillir, avec la constance, la docilité et l'abnégation propre aux animaux nobles."

Propos issus d'entretiens avec Pascal Huissoud et Christophe Brumelot.

Les apiculteurs associés aux Rencontres-i

Christophe Brumelot et François Brunel : *La Banque du miel* à l'Hexagone, *L'Apiscope* à la Bastille - **Christophe Faucon** (Hommes et abeilles) **:** *Squat* au Campus - **Dominique Dalga :** *L'Antichambre* au lycée Stendhal - **Eric Monte :** *Indices de confiance* au Théâtre de création - **René Saint-Pierre :** *Mouvement Social* à TTI - **Frédéric Chasson :** *Feu ruche* à Fontaine, *Essaim d'esprits* au LEGTA - **Pascal Huissoud et Jean-Marie Dyon :** *Sentinelles* au CCSTI, *La Radieuse* au CEA, *la Chambre d'hôtes* au quartier Mistral

Les syndicats apicoles

http://abeille-dauphinoise.chez-alice.fr

www.syndicat-apicole-dauphinois.org

essaimer



Essaimer, pour les abeilles,
c'est quitter en grand nombre
une ruche devenue trop exiguë,
en quête d'un nouveau territoire
où installer une nouvelle maison collective
pour mieux se remettre au travail.

Essaimer... et semer... et s'aimer... est-ce aimer ?

SOMMAIRE

Editorial d'Antoine Conjard 3
Historique 5
Olivier Darné, plasticien et éleveur d'abeilles urbaines 6
Paroles d'apiculteurs 8

Essaimer

L'Apiscope, La Bastille 10
Sentinelles, CCSTI-La Casemate 12
Mouvement Social, TTI 14
L'Anti-chambre, Lycée Stendhal 15
Essaim d'esprits, LEGTA, Saint-Ismier 16
Squat, Campus universitaire 18
La Radieuse, CEA-Grenoble 19
Chambre d'hôtes, Quartier Mistral 20
Feu ruche, Ville de Fontaine 22
Indices de confiance, Théâtre de création 23
La Banque du miel, Hexagone Scène nationale de Meylan 24

Partager

La fraternité par Robert Damien 27
Promenades urbaines par Serge Gros 32
Disparue, l'Utopie ? par Thierry Ménissier 35
Collection permanente par Jean-Olivier Majastre 39
Art, science, société : effacement des frontières ? par Marie-Christine Bordeaux 42
Parcours d'innovation par Jean-Claude Serres 44
IDEAs Day, les territoires à l'épreuve de l'innovation ou l'éloge du partage 45

Raconter

Projet d'artiste, parole de scientifique par Jean Avezou 49
Premières impressions par Nadine Epron 50
Les Mécaniques poétiques d'EZ3kiel 52
De la genèse de dieu... à sa réception scientifique par Christiane Dampne 54
Installation interactive CLIC par Maxime Houot, Julien Castet, Emilie Darroux 56

Ils (elles) ont fait la biennale 2009 58
Les partenaires 59

L'Apiscope La Bastille

voir aussi page 32





Michel Lambert, *directeur du site de la Bastille*



L'Apiscope, la ruche en cinémascope ! Il faut s'imaginer abeille : dans la grande boite noire, une piste d'envol comme un tarmac géant pour atterrir et décoller, un décor époustouflant en arrière-plan, et comme au cinéma, des dizaines de paires d'yeux équipés d'appareils photos et de caméras derrière la grande fente de plexiglas. Et tout autour, la nature du dessus de la ville, ses essences rares et pourtant abondantes, le chèvrefeuille des bosquets, le sainfoin des prairies... Le belvédère sur la ville offre un belvédère aux abeilles.

"Puis-je vous butiner ?"

C'est ce qu'on peut lire sur un calicot géant dressé sur la gare de départ de la Bastille. *"La Bastille a toujours été la montagne des amoureux,* sourit Michel Lambert. *Les mille et un recoins stratégiques qui avaient été dessinés pour faire la guerre, auront fini par trouver une autre utilité, abritant des amours débutantes ou aguerries, légitimes ou clandestines..."*
"Plus sérieusement, nous avons voulu faire en sorte que cette opération soit un parcours ludique dont l'Apiscope serait le point focal. En témoignent les expositions, ateliers poésie et rencontres avec des apiculteurs qui ont accompagné cette installation."

Une installation douce, pacifique, avec un panneau explicatif montrant l'ensemble du dispositif et permettant de repérer chacune des autres ruches installées dans la ville. *"Il était plaisant de penser que les abeilles reproduisaient à l'envers le manège des milliers de visiteurs charriés par les bulles, descendant butiner la ville avant de remonter faire part de leurs impressions..."*
Au final, c'est près de 200 000 personnes de tous âges, de tous sexes et de tous milieux qui sont venues poser leur regard sur la piste d'envol des ouvrières, « le belvédère sur le belvédère », en retenant leur souffle pour ne pas troubler l'obstiné manège.

Structures associées :
Centre d'Art Bastille, Régie du téléphérique, CAUE 38 (Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement), Centre de recherche sur l'imaginaire de l'université Stendhal

Apiculteur : Christophe Brumelot

- Inauguration de l'Apiscope en présence de Olivier Darné et Vincent Roca.
- Enquête sur "nos imaginaires liés aux abeilles" auprès des visiteurs et usagers de la Bastille.
- Chasse aux œufs à la Bastille organisée par la Régie du téléphérique.
- Promenades urbaines "Sème ta zone" animées par l'équipe du CAUE.
- Journée de partage de butin avec Vincent Roca, Olivier Darné et les onze partenaires de ruche :
  - dégustation des miels avec Claudine Guinet
  - Ateliers
  - Expositions













L'essaim

L'apiscope est une des seules ruches à avoir produit, en plein jour, un important essaimage. Des milliers d'abeilles, un énorme nuage occultant la lumière comme une éclipse, flotte à trois mètres du sol sur le belvédère Vauban, dans un vrombissement assourdissant. Le magma monstrueux se dirige comme à grand-peine vers la place où une quinzaine d'étudiants s'affairent aux préparatifs d'un gala. Vent de panique : les jeunes gens se ruent vers les abris, abandonnant rhum et jus d'orange qu'ils imaginent être l'objet de la convoitise de l'assaillant. Mais l'essaim passe sa route sans prêter la moindre attention aux agapes offertes à son regard, puis va s'immobiliser au-dessus du vide comme pour faire un signe d'adieu avant de plonger dans la direction de Saint-Martin-le-Vinoux, se subdivisant en plusieurs petits essaims disséminés dans la nature.

Une fois revenus de nos émotions, Christophe Brumelot, apiculteur, nous apprendra qu'un essaim d'abeilles est l'organisme collectif le plus pacifique et inoffensif qui soit car pendant son déplacement les abeilles ne sont programmées et conditionnées que pour un seul et unique objectif : trouver une nouvelle maison. *"Les films où l'on voit des personnages dont le corps sans protections est entièrement couvert d'abeilles sont toujours tournés au contact d'un essaim."*

Propos issus d'un entretien avec Michel Lambert.

L'œil de Roca

(extraits) .../...

Elles ont l'Mont-Blanc en ligne de mire,
L'Isère le Drac pour leurs bains d'pied,
Y'a des chances que leur miel transpire
Comme une odeur de sainteté...

Heureuses abeilles de l'Apiscope,
Qui, du haut de leur planche d'envol,
Voient Grenoble en cinémascope
Et les humains collés au sol.

Elles regardent le téléphérique
Qui monte ses œufs à la Bastille,
Sans doute qu'en bas l'air est toxique,
Alors on s'oxyde en famille.

Leurs œufs à elles sont à l'abri,
Sous leur petit chapeau de cire,
Bien rangés à la nursery,
Des œufs de reine : app'lez-les Sire !

Elles prennent de haut le CEA :
Salut, oh seigneur des nanos,
Gelée grise au commissariat,
Bien l'bonjour à tes meccanos !

Elles ont un faible pour les trois tours,
Ruches en béton de vingt-huit hausses !
Quel miel pétri par des doigts lourds,
Peut bien sortir de ces blockhaus ?

Plaquons nos yeux derrière la vitre,
Et regardons-les qui s'envolent.
Qui sont les sages ? Qui sont les pitres ?
Et quel miel dans nos alvéoles ?

Elles ont des pouvoirs mellifiques,
Et sont des insectes sociaux.
Nous, nos pouvoirs sont maléfiques,
Insectes technico-commerciaux.

Leur défense est une œuvre dard,
Elles en perdent les tripes et la vie,
Nous, en bas, nous tuons dare-dare
Et ça nous laisse inassouvis...

Non l'abeille ne fait pas le moine,
Même si ses gosses rentrent au couvain !
Elle fait le miel, un patrimoine,
Aux parfums des fleurs du terrain.

A-t-on encore les mêmes manières ?
Ce qu'on fabrique a-t-il un peu
Le grain du temps, l'âme des pierres,
L'odeur des gens, le goût des lieux ?

On moque la Reine, déesse et maître,
Chevauchée par ses faux bourdons,
Et puis qui pond au kilomètre,
Servie par une armée d'lardons.

Voyez nos rois, nos présidents,
Qui pondent des lois et des discours,
Qui distillent promesses et coups d'sang,
Suspendus aux sondages du jour !

.../...



Sentinelles CCSTI - La Casemate - Grenoble

voir aussi page 39







Laurent Chicoineau, *directeur du CCSTI - La Casemate*

Histoires d'objets

"Essaimer : avec un tel concept, on aurait pu s'attendre à ce qu'un *Centre de Culture Scientifique Technique et Industrielle* s'empare de cette thématique pour organiser une exposition savante sur la vie des abeilles et les secrets de l'apiculture, ruche de démonstration à l'appui... Mais ni la démarche d'Olivier Darné, ni celle de la compagnie Scalène, (en résidence à la Casemate), ni celle de Jean-Olivier Majastre (l'anthropologue associé) ne poussaient le projet dans cette direction.

Le CCSTI travaille depuis plusieurs années sur la thématique de l'objet (objets communicants, objets augmentés...) et prépare une grande exposition sur *l'intelligence contenue dans les technologies invisibles*. L'idée d'un « butinage d'objets » qu'on chercherait à « augmenter » en leur faisant produire un miel artistique, poétique ou philosophique, s'est très vite imposée. Elle semblait d'autant plus pertinente que la résidence suivante, l'exposition *les Mécaniques poétiques d'EZ3kiel* procédait de la même démarche."

Propos issus d'un entretien avec Laurent Chicoineau

Artistes et scientifiques associés : Manuel Chabanis et Youtci Erdos, chorégraphes et danseurs de la Compagnie Scalène et leur équipe, Jean-Olivier Majastre, anthropologue.

Apiculteurs : Pascal Huissoud, Jean-Marie Dyon.

- Inauguration de la ruche. Premier butinage de la Cie Scalène.
- Deuxième butinage de la Cie Scalène.
- Première transformation de la Cie Scalène : détournement des objets butinés, performance dansée dans le cadre de la nuit des musées.
- Deuxième transformation : ateliers bricolage dans le cadre des 30 ans du CCSTI.
- Fin de la transformation : déambulation pour le départ de la caravane.
- Présentation de *Collection Permanente - prologue* au Pacifique – CDC Grenoble.

Analyse du miel "Sentinelles" par Claudine Guinet, mellissopalynologue

Une odeur végétale rappelant les champignons frais, puis un goût très frais, mentholé, suivi de notes fruitées de muscat et au final une activité longue en bouche avec des mélanges de tilleul, d'élanthe et de sainfoin. Des abeilles ont donc « gravi » les pentes de la Bastille pour venir butiner le sainfoin présent sur ses prairies.

TYPES D'ANALYSES	RESULTATS	NORMES LEGALES	SUCRES (%)	RESULTATS	ANALYSE POLINIQUE
HMF (mg/kg)		≤ 40	Fructose	43.02	**Pollens dominant ≥45%**
Humidité (%)	15.3	≤ 20	Glucose	29.09	Chataignier 60%
Brix			Saccharose	00.32	
Couleur (cm/Pfund)	1.1		Trehalose		**Pollens accompagnent ≥15%**
Conductivité (µsiemens)			Maltulose	00.63	
Acidité Libre (meq/kg)			Laminarabiose	00.78	
Acidité Combinée (meq/kg)			Turanose	03.01	
Acidité Totale (meq/kg)			Maltose	03.50	**Pollens isolés <15%**
pH			Kojibiose	00.58	Tilleul 10%
Indice Diastasique			Palatinose	00.26	Vigne Vierge 10%
Invertase			Gentiobiose	00.11	Acacia 10%
Thixotropie			Melibiose	00.12	Ailanthe
C13			Isomaltose	00.46	Trèfle blanc, nerprun
Résidus			Raffinose	00.12	Ronce, plantain
			Erlose	00.62	Cornouiller, sainfoin
			Melezitose		Pyracantha
			Autres	00.38	Graminées
			Sucres Totaux	83.04	
			Fructose /Glucose	1.47	





Manuel Chabanis, Youtci Erdos, compagnie Scalène et Jean-Olivier Majastre, anthropologue

"Dans le pire des scénarios catastrophe, on peut imaginer un monde où, faute d'abeilles, on se passerait facilement du goût du miel... Mais chacun sait qu'un tel sevrage ne viendrait pas seul : il signifierait aussi la fin de milliers de plantes et de fruits qui, faute d'être pollinisés, seraient incapables de se reproduire... (Dommages collatéraux ?) On peut aussi imaginer un monde où l'art, n'étant finalement pas considéré comme un produit de première nécessité, serait absent. Sans la collecte du pollen de nos pensées et de nos imaginaires, vers quels modes de vie nous engagerions-nous ?
Dans la si singulière rue Saint-Laurent, nous avons voulu butiner notre environnement, comme si notre survie en dépendait (Euphémisme ?). Butiner notre quartier, butiner des objets, des histoires, des sons, organiser ces accouplements virtuels comme le font les abeilles qui unissent à distance les plantes dont elles assurent la pérennité.
Pendant que la colonie des abeilles de Pascal Huissoud prenait ses quartiers sur les flancs de la Casemate du CCSTI, la ruche de notre modeste colonie artistique prit la forme d'une caravane hissée sur le toit-terrasse du bâtiment. Une des premières fleurs dont nous recueillîmes le suc se manifesta sous la forme du garagiste qui nous offrit la splendide peinture rouge dont nous nous empressâmes de décorer notre abri. La règle était l'échange : pour chaque objet donné, nous nous employions à lui offrir une restitution poétique, comme ces bouts de films en 8 millimètres confiés par un ancien globe-trotter, dont nous avons fait un montage avant de les projeter sur les fenêtres de la caravane. C'est ainsi que les habitants du quartier ont pu découvrir ces précieuses archives où l'on peut voir New York en 1970, les Tours jumelles en construction, Barack Obama enfant courant dans les rues...
Pendant les six mois de cette cueillette improbable, nous avons surtout récolté le miel des rencontres imprévues, des mots et des sourires réconfortants, sous le regard expert du plus facétieux des anthropologues : Jean-Olivier Majastre." *(Voir extraits des textes de Jean-Oliver Majastre page 40.)*
La restitution finale a pris la forme d'une pièce chorégraphique logiquement intitulée *Collection permanente*, créée au CCN de Grenoble/JC Gallotta et d'un vernissage chorégraphique *"comme une visite d'objets porteurs de mémoire, de devenir, d'univers intimes et collectifs à la fois"* au Pacifique - CDC Grenoble.

Propos issus du témoignage de Youtci Erdos

L'œil de Roca

Toutes les abeilles dansent.
Celles du CCSTI, répertoriées sous le nom scientifique de Apis Tutu, particulièrement.
Il faut dire qu'elles ont cohabité, sur les fortifs, avec la compagnie de danse Scalène, travaillant dans une superbe caravane hissée, pour l'occasion, au moyen d'une grue, sur la terrasse du CCSTI.

Les coryphées se sont penchées sur leur alvéoles... elles sont nées sous une bonne étoile : la comète de ballet.
Elles volent dans les airs, comme si elles avaient des ailes... d'ailleurs, elles en ont !

Moi je n'y connais rien en abeilles, mais je me demande si les abeilles dorment... Si, un moment dans leur courte vie, elles se posent. Si elles s'allongent sur la moquette de miel, les yeux au plafond du ciel, en sirotant un petit verre d'hydromel et ne font plus rien. Je crains que non.
L'abeille tortille du croupion, c'est dans ses gènes.
Condamnées aux travaux fessiers à perpète. Elle bat de l'aile, elle halète, elle arrête pas.

L'abeille fait arabesque première langue.
Elle se joue de la loi de la pesanteur.
L'abeille n'a pas de godasses, elle ne laisse pas de traces.
C'est pour ça qu'elle fait du miel : pour laisser une trace.



Mouvement social TTI-Grenoble





Pascale Puig,
directrice de TTI



Camping sauvage...

"Automne 2009 : plans de redressements, fermetures programmées d'établissements industriels, spectre du chômage... La situation économique n'est pas au mieux de sa forme dans le monde de l'industrie de l'Isère, à l'instar de la population des abeilles dont on constate de plus en plus la raréfaction. « Essaimage et partage des butins », thèmes fédérateurs des Rencontres-i, prennent aussitôt une résonance singulière pour TTI, association regroupant les comités d'entreprises de grandes structures industrielles locales. « Mouvement social » est le nom qu'Olivier Darné choisit pour nommer cette ruche, qui sera installée sous une tente sommaire, habitat précaire s'il en est, ou symbole de vacances pour cette association de tourisme social. Ce modeste équipement va peu à peu devenir le lieu de rencontres et d'échanges des occupants de ce quartier de bureaux."

...pour industrieuses domestiques

"Chacun se demandait ce que cette ruche pourrait bien produire dans cet environnement urbain fait de bureaux, cubes de verre dupliqués à l'infini sur une pelouse sans fleurs, comme si les occupants de ces parcelles d'activité tertiaire désespéraient de voir surgir une manifestation de joie, de fantaisie et de liberté d'un univers si contraint et standardisé... Seul René Saint-Pierre, l'apiculteur, avait le sourire, constatant la belle activité de la ruche. Il s'est tout de suite montré confiant dans l'esprit créatif et aventureux de ses ouvrières. Le résultat lui a donné raison, balayant d'un bourdonnement d'ailes les pressentiments les plus pessimistes."

Propos issus d'un entretien avec Pascale Puig, directrice de TTI

Le miel de TTI :
Un goût dominant de fruitier, de pommier peut-être. Puis des pollens isolés : chèvrefeuille, saule, myosotis, acacia... des graminées, du bouleau ou du noisetier...
Du romarin, de la germandrée du marronnier, du buis, du trèfle blanc et des genêts.

Artistes associés :
Olivier Darné, Oskar Gómez Mata, comédien, metteur en scène

Apiculteur :
René Saint-Pierre

- Inauguration de la ruche et initiation à l'apiculture avec M. Merle.
- Pique-nique sous les abeilles et *opération GPS*, performance d'Oskar Gòmez Mata, en présence d'Olivier Darné, sur la pelouse de TTI.
- Projection en plein air du film *L'Apiculteur* de Théo Angelopoulos.
- Installation d'une ruche avec le CE Perstorp.
- Table ronde, *Une ruche en interaction avec son territoire : la filère chimique du sud Isère.*

L'œil de Roca

La ruche «Mouvement social» de Trans'Tourisme Isère qui regroupe les abeilles répertoriées sous le nom scientifique de Apis Quechua, elles vivent sur un tapis de pelouse et sous la tente...
Le Ruche du TTI a une organisation du travail très précise. Une Reine, responsable de la ponte, que les autres abeilles appellent Arlette Labeiller, et les travailleuses, toutes syndiquées, regroupées par fédérations professionnelles, butineuses, nettoyeuses, ventileuses, nourrisseuses, berceuses, décapeuses, moissonneuses, lieuses batteuses, chieuses et valseuses.

(Notons au passage que sur l'ensemble de l'agglomération grenobloise, seules les abeilles du TTI sont syndiquées, ce qui, après un rapide calcul, 80 000 abeilles par ruche, en moyenne, soit, pour les onze ruches installées dans l'agglomération 880 000 abeilles, si l'on enlève les reines qui ne foutent rien donc qui n'ont aucune raison de figurer dans les statistiques, donne 879 989 ouvrières qui travaillent dans la miellurgie... dont 79 999 syndiquées du TTI, soit 9,1 % aux dernières élections prudhommales... ce qui est légèrement supérieur à la moyenne nationale...)







Dominique Dalga, *enseignante, documentaliste, apicultrice*



Le miel de Stendhal : un miel aux accents d'acacia, très clair, doux, vanillé, pas très typé mais (les abeilles auraient-elles reconnu leur public ?) toujours très apprécié des enfants.

Artistes et scientifiques associés :
Dominic Toutain, conteur associé aux Arts du Récit en Isère, Maxence Fermine, auteur, Docteur Rémi Julliard, Apaaec (Association pour la promotion de l'abeille et de l'apiculture à l'école et en collectivité), l'Abeille dauphinoise, syndicat apicole.

Apicultrice : Dominique Dalga

- Inauguration de la ruche avec des *Contes à butiner* par Dominic Toutain et "8 min de danse".
- Repas scolaire avec menu au miel.
- Rencontre avec M. Fermine, auteur du roman *L'apiculteur.*
- Visite de la ruche et conférence sur *La relation de la fleur et l'abeille* par R. Julliard.
- Visite hebdomadaire de la ruche aux collégiens, lycéens et public extérieur.
- Exposition *Abeilles et apiculture en Dauphiné.*
- Première extraction de miel en public.

Ruche s(c)olaire

Autrefois collège de jésuites, la cité scolaire Stendhal compte un millier d'élèves aujourd'hui. Depuis 2007, l'établissement est engagé dans une démarche de développement durable avec entre autres la construction d'un mur végétal par les élèves du lycée. C'est de cet engagement éco-citoyen qu'est née l'idée d'associer l'établissement à la démarche des Rencontres-i, en accueillant dans le lieu une ruche, symbole s'il en est de pérennité mais aussi de vulnérabilité d'une espèce vivante.

Il est vrai que Dominique Dalga, cheville «ouvrière» du projet sur le site, ajoute à ses fonctions d'enseignante documentaliste celle... d'apicultrice. Son expérience de la fréquentation des abeilles a permis de tempérer le réflexe d'appréhension lié à l'idée de l'introduction d'insectes potentiellement dangereux dans un établissement scolaire. L'adhésion des élèves a d'ailleurs suivi, dépassant toutes les espérances. Bilan : 400 visites, zéro piqûre. L'objet fut donc installé au cœur historique du bâtiment, près de l'horloge solaire peinte en 1673 par les occupants de l'époque.

"Ce fut une expérience d'une grande richesse : en installant la ruche dans un lieu où tout était visible en permanence, on a pu observer des phénomènes inédits, comme le manège quasi rituel des abeilles pour organiser les repérages de leurs futures trajectoires dans ce lieu clos n'offrant que deux fenestrons pour accéder à l'extérieur. Ce cheminement un peu hors normes ne fut cependant pas un obstacle à l'entrain des ouvrières puisque c'est à Stendhal que les plus importantes quantités de miel ont été produites..."

Propos issus du témoignage de Dominique Dalga

L'œil de Roca

Les abeilles du lycée Stendhal, sont des abeilles estampillées éducation nationale, réglées sur l'horloge solaire universelle qui trône dans les escaliers du lycée, et répertoriées sous le nom scientifique de Apistoire-géo, elles fabriquent le miel à la règle et au compas, et le stockent dans des alvéoles à petits carreaux ou à grands carreaux selon les bons vouloirs des abeilles professeuses... L'emploi du temps est régi par la proviseuse adjointe, il y a des abeilles surveilleuses, les pionnes, une cépéeuse, une psycholeuse, et une infirmieuse préposée à la grippe A.
Les butineuses se mettent au fond de la classe et sont les premières à faire l'école buissonnière, elles s'échappent par les fenêtres et reviennent discrètement à l'heure de la récré, le cartable bourré de sucre, Carambar, chewing-gum, Nutella, fraises Tagada, etc...
La reine de la ruche Stendhal est appelée la Chartreuse de Parme. *À ne pas confondre avec l'autre chartreuse des Alpes, la chartreuse de larme : - Je vous sers une Chartreuse ? – Oh, juste une larme...*



Essaim d'esprits LEGTA - Saint-Ismier





Artistes et scientifiques associés :
Compagnie chorégraphique Lanabel, Martine Chevalier-Bianco, artiste plasticienne, Gérard Arnold, chercheur CNRS au laboratoire Evolution, Génomes et Spéciation, CNRS et directeur adjoint scientifique ISCC (Institut des Sciences de la Communication du CNRS), Serge Gros, directeur du Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement.

Apiculteur : Frédéric Chasson

- Rencontres et découvertes autour de l'apiculture pour les terminales Bepa pépinières et BTS Aménagement paysager.
- Exposition *Abeilles et apiculture en Dauphiné.*
- Atelier *Insectes et biodiversité* au Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble.
- Inauguration de la ruche, parcours poétique *To be or not to be? to bee !* par la classe de BTS Aménagement Paysager, parcours chorégraphiques *(le goût des fleurs)* par la classe de terminale Bepa pépinières avec la Cie Lanabel.
- Conférence *Abeilles en danger* par Gérard Arnold et Olivier Darné.
- Exposition *Essaimances* réalisée par la classe de BTS Aménagement paysagers. Projet arts plastiques accompagné par Martine Bianco sur "écriture de paysage et poésie". Vernissage avec spectacle de la classe de CP de l'école des Vignes, Saint-Ismier.

Patrimoines



"En cherchant le lieu idéal pour installer la ruche dans le LEGTA, nous avons déniché dans un coin du domaine une petite chapelle néo mauresque en totale déshérence. Nous avons aussitôt établi un parallèle entre le désintérêt de nos contemporains à l'égard des vieilles pierres, et leur indifférence devant la raréfaction croissante des espèces mellifères... En installant la ruche dans ce petit joyau d'architecture fin XIX^{e} à demi délabré, nous donnions un coup de projecteur sur deux patrimoines en danger : celui, biologique, historique, universel, du peuple des abeilles, et celui des pierres anciennes. Avantage collatéral : grâce à cette belle initiative apicole, l'ensemble des institutions, émues par la démarche, ont garanti que le bâtiment serait protégé de la ruine... en attendant de décider de sa réhabilitation.

Saint-Ismier : cet ancien secteur campagnard est devenu en quelques décennies franchement « périurbain ». On peut donc supposer que les abeilles ont produit du « miel de lotissements ». D'abord dubitatifs quant à la richesse des arômes susceptibles d'être produits par les végétaux d'un habitat aussi standardisé, nous eûmes la bonne surprise de déguster un miel très fruité ! Si cela pouvait être, pour les générations futures, un encouragement à planter des arbres fruitiers plutôt que des thuyas..."

Propos issus du témoignage de Serge Gros, directeur du CAUE



"Installer une ruche dans un lycée horticole, c'est un peu comme lâcher une classe de cours élémentaire dans une grande surface de jouets..."

Étienne Casselane



Autour de la ruche

Un travail avec des professeurs d'agronomie, de biologie, de français, d'horticulture, de paysage, une artiste plasticienne, des scientifiques... dont sont nés, l'espace de quelques mois, un projet chorégraphique et poétique sur le thème du goût des fleurs... l'observation comparée du rôle du pépiniériste et de celui des abeilles dans le processus de multiplication des fleurs... la réalisation de toiles évoquant des fleurs pour constituer un jardin pictural... des recueils de poésie sur le thème de *"l'homme et l'abeille, avec et sans"* révélant des interrogations troublantes... À l'image de l'ensemble des rencontres, *"la petite ruche dans la petite chapelle"* fut le point de départ d'une aventure collective qui sut largement dépasser le cadre des cours, fédérant craintes, colères et enthousiasmes jusqu'à produire un «miel humain» d'une grande richesse.



Entre ville et campagne

"Installer cette ruche dans cette chapelle historique, c'est faire un geste qui s'inscrit dans le temps, comme l'apiculture.
Nous sommes ici dans une zone intermédiaire entre ville et campagne. Aujourd'hui, force est de constater que la production de miel de ville est plus riche que celle de la campagne. Les insecticides et la monoculture ont de plus en plus souvent raison de la bonne volonté des abeilles... Cette année, j'ai travaillé avec un agriculteur qui a décidé de se passer de l'usage de pesticides. J'ai fait les pollinisations chez lui et en quelques mois, il a retrouvé des quantités de production de miel qu'il n'avait pas eues depuis des lustres... Apiculteurs et agriculteurs feraient bien de se mettre un jour autour d'une table pour en parler, et parler de ces rencontres et de leurs résultats, et plutôt que de se jeter des pierres, échanger des pots de miel..."

Propos issus d'un entretien avec Frédéric Chasson, apiculteur

L'œil de Roca

Attention, le miel de la ruche du Legta est, paraît-il, un miel hallucinogène, une ambroisie destinée aux dieux de l'Olympe, rebaptisée Legtasie... Il faut dire que les abeilles de Saint-Ismier, ne devrais-je pas dire Saint-Ismiel, sont logées dans une église... Elles sont répertoriées sous le nom scientifique de Abeillas corpus et réparties en douze chapelles sirupeuses, api 1, api 2, api 3 etc... jusqu'à api 12. Les larves rentrent au couvain dès leur plus jeune âge et logent dans des alvéoles en forme d'auréoles.

Les abeilles du Legta, comme toutes les abeilles, fabriquent de la cire, mais une partie de la production de cire est réservée pour les cierges qui éclairent la ruche lors du week-end pascal. Certaines ouvrières se spécialisent dans la fabrication de ces cierges, ce sont les abeilles concierges.

Les abeilles du Legta essaiment dans les troncs d'église, et certains essaims se posent même sur les statues, d'où leurs noms : essaim Pierre, essaim Paul, essaim Mathieu, essaim Jean de la Croix etc...

À la différence des autres ruches, la reine de la ruche du Legta est fécondée par de vrais bourdons, de superbes cloches d'église, qui logent dans les hôtels campanile de Saint-Martin-d'Hères, de Saint-Égrève ou de Seyssins.

Enfin, les abeilles du Legta connaissent le paysage comme leur poche, tous les noms de fleurs à trois kilomètres à la ronde, elles ont donc toutes décroché leur bac pro à la dernière session avec mention.



Squat Campus - Saint-Martin-d'Hères





Le miel du campus : un goût très doux, très végétal, issu de marronniers mais aussi de nombreux autres arbres. Et pour cause : sur le campus, plus de 90 essences sont recensées...

Artistes et scientifiques associés :
Olivier Darné, Bertrand Vignon et l'équipe de Grenoble universités, Marie Bernanoce, Maître de conférences en arts du spectacle et littérature, Université Stendhal, Thibault Fayner, auteur, Yves Riazanoff, responsable pédagogique et artistique de l'EDUG, Pierre Crépatte, enseignant UFRAPS Grenoble, Julie Dugdale, enseignant chercheur, laboratoire MAGMA et Université P. Mendès France, Laurent Lacomme, étudiant en première année de thèse, laboratoire MAGMA, Julien Castet, vidéaste, Maxime Houot, artiste, Emilie Darroux, coordinatrice, membres de Coin Coin Production.

Apiculteur :
Christophe Faucon

- Inauguration de la ruche, projection du film *Chasseur de miel* de Éric Valli. Interventions dansées *Essaime-moi* par le Labo-Danse.
- Ateliers d'écriture théâtrale et performances (écritures combinées en nid d'abeilles).
- Présentation publique de l'atelier d'écriture théâtrale avec les étudiants en Licence Arts du spectacle (UPMF).

Une ruche nommée culture

La ruche fut accrochée comme à un porte-manteau de trois mètres de haut sur un mur, près d'un parterre engazonné, pour laisser les abeilles vaquer à leurs occupations sans subir la moindre perturbation de la part des nombreux bipèdes stationnant à proximité. C'est donc vues du dessous que les premières observations ont pu être faites : l'activité des ouvrières, pour être régulière, n'en était pas moins mollassonne, comme si la chaleur engourdissait quelque peu les ardeurs. De plus, il semble bien qu'après plusieurs semaines, aucun essaimage n'ait été observé...



Lorsque l'apiculteur est monté inspecter l'endroit, il a découvert une ruche extrêmement populeuse, comme si les abeilles, toutes engourdies de chaleur, se contentaient de profiter du lieu en s'abandonnant à une lénifiante léthargie.
La décision fut prise, fin juin on déménage ! La ruche fut donc transférée à Echirolles, dans le jardin d'une entreprise. Comme par miracle, les abeilles reprirent aussitôt du poil de la bête, affichant une joie de vivre qu'elles semblaient avoir perdue sous le soleil. Une petite transhumance de six kilomètres leur avait tout simplement apporté le bonheur de la découverte d'un nouveau territoire.
Il n'empêche : sur le campus, l'expérience a fait des petits, et une vingtaine de ruches seront bientôt installées, faisant l'incontestable démonstration de la bonne acclimatation des abeilles en milieu intellectuel.

L'œil de Roca

Nous avons demandé aux chercheurs de l'équipe Magma du laboratoire informatique de Grenoble de goûter pour nous le miel de l'Esplanade, fabriqué par les abeilles répertoriées sous le nom scientifique de Apis master (master 1 ou master 2 selon ancienneté), c'est un peu technique, mais cela met le miel à la bouche...

Le miel étudié a un fort goût de glucose et de lévulose, le goût de lévulose restant dominant, avec une teneur de 38 % du poids du miel (31 % seulement pour le glucose). Un léger goût passager d'acide gluconique, et, si l'on veut chipoter, on peut détecter au goût l'acide acétique, l'acide citrique, l'acide lactique, l'acide malique, l'acide oxalique, l'acide butyrique, l'acide pyroglutamique et l'acide succinique, voire même des traces d'acide formique, d'acide chlorhydrique et d'acide phosphorique.

Le tout a un goût sucré prononcé, ce qui, somme toute, est le principal...



La radieuse CEA - Grenoble

voir aussi page 45





Inauguration de la ruche par Jean Therme et Genevieve Fioraso

Le miel du CEA : un miel très fruité, un peu frais et mentholé, des parfums de rosiers et de tilleuls.

Artistes et scientifiques associés :
Olivier Darné, Meriem Menant (Emma la clown), Etienne Klein, Physicien CEA Paris, docteur en philosophie des sciences, Thierry Ménissier, maître de conférence en philosophie, Université P. Mendès France, Luc Gwiazdzinski, géographe, Université J. Fourier, président du Pôle des Arts Urbains, Vincent Bontemps, philosophe équipe Larsim.

Apiculteurs :
Pascal Huissoud, Jean-Marie Dyon

- Inauguration de la ruche en présence de Olivier Darné, Jean Therme, directeur CEA – Grenoble et Geneviève Fioraso, présidente de la SEM Minatec.
- Cycle de 3 conférences, *les jeudis sous la ruche, le futur sans équation* : avec Thierry Menissier, Etienne Klein, Vincent Bontems, philosophes. Approche historique et philosophique du progrès : le passé du progrès, le présent du progrès, l'imaginaire du futur.
- Les midis MINATEC : présentation par l'équipe de l'Atelier Arts-Sciences de ses activités et des Rencontres-i.
- Conférence *La pollinisation de la ville* par Olivier Darné et Luc Gwiazdzinski. Autour de la Radieuse.
- IDEAs Day : forum Partage(s) co-concevoir, co-habiter, co-développer, co-véhiculer... imaginons ensemble les modes de vie de demain, à Minatec.

Michel Ida, *directeur de MINATEC IDEAs Laboratory®*



Miel de recherche

"Question de départ : quel rapport existe-t-il entre le territoire urbain, les abeilles et les laboratoires scientifiques ?

L'installation fut épique : Olivier Darné livre une ruche enfermée dans un container noir en acier et la dépose juste devant la cantine du CEA. Les discussions fusent : *À quoi ça sert ? Combien ça coûte ? On ne risque pas de se faire piquer ?* Les abeilles, de leur côté, faisant peu de cas de ces interrogations existentielles, entament l'exploration méthodique de leur nouveau territoire, visiblement plus attirées par les couleurs vives des fleurs des massifs que par la matière grise pourtant généreusement répandue sur le site. Quelques temps plus tard, alors qu'un chercheur s'enhardit à l'intérieur du container (dont la présence s'est définitivement révélée sans conséquences sur le bon déroulement des activités de la cantine), il tombe en arrêt devant un petit tapis d'abeilles mortes. Les discussions reprennent aussitôt : *c'est une hécatombe ! Ces pauvres bêtes sont-elles mortes à cause de nous ? De nos labos ? De nos expériences ?* L'apiculteur rassure tout le monde : *les abeilles ayant une durée de vie de quelques semaines, il est fréquent et normal de les retrouver mortes un jour ou l'autre... CQFD.*



Très vite, l'inquiétude a fait place à la curiosité. En quelques mois de cohabitation pacifique, le spectacle permanent de l'organisation sans faille des ouvrières, des butineuses, des ventileuses auront fait germer nombre d'interrogations sur la façon de vivre et de travailler ensemble. Ces dizaines de milliers d'individus ailés faisant converger leurs efforts vers une double finalité de production et d'essaimage nous laissent interrogatifs sur un parallèle possible ou impossible avec la recherche, le développement et l'innovation en général."

Propos issus du témoignage de Michel IDA

L'œil de Roca

Les abeilles du CEA se sont, apparemment, parfaitement adaptées à leur environnement scientifique, elles ont produit du miel, comme toutes les autres abeilles du monde, c'est déjà un point positif. Certes ce miel contient de l'uranium, de l'uranium ENRUCHI.
Notons aussi une chose qui n'était pas gagnée au départ : les abeilles du CEA se sont très bien entendues avec une autre famille d'insectes qui pullulent au CEA, les puces. Il est vrai qu'il n'y a aucune concurrence entre les deux familles puisque les puces du CEA ne se nourrissent que de silicium et sortent rarement au grand jour...
Il faut savoir aussi que les abeilles admises au CEA sont un peu particulières, elles sont répertoriées sous le nom scientifique de Apis Nano et correspondent entre elles exclusivement par e-miel...



Chambre d'hôtes Quartier Mistral - Grenoble





Bruno Thircuir,
Metteur en scène



Le miel de Mistral : un miel de forêt, frais à l'odeur, un peu amer et mentholé au goût. Un mélange de tilleul et de châtaignier ; les abeilles ont butiné en hauteur, dans les arbres.

La ruche

Janvier 2009 : Les « barres Strauss » du quartier Mistral s'effondrent en attendant les reconstructions promises dans le cadre du Plan de renouvellement urbain de la Ville de Grenoble. Si vertueux fût-il, on connaît le traumatisme qu'engendre immanquablement ce genre d'opération. C'est à l'emplacement de ces anciennes tours qu'à la demande de la Ville, la Fabrique des petites utopies est venue planter son chapiteau et installer ses roulottes. Et c'est dans une de ces roulottes que la ruche « Chambre d'hôtes » prend à son tour ses quartiers. Pour près de 3 000 âmes écartées du lieu, une troupe de 30 personnes et une colonie de quelques 80 000 abeilles installent leur éphémère campement.

Des abeilles et des hommes

"S'installer dans un lieu qu'on ne connaît pas, c'est faire comme des abeilles qui essaiment, à la recherche d'un site où abriter leurs activités. C'est aussi vivre la même situation que les familles qui débarquent dans ce genre de cité. Comme en plus on arrive avec le statut d'artiste, c'est comme les familles d'africains qui déboulent au milieu des italiens. Pas évident au premier abord. Les gosses du quartier nous demandaient : *T'es quoi comme religion ? T'es manouche ?*
L'œcuménisme revendiqué des membres de la troupe a eu tôt fait de les rassurer...

Artistes associés :
Bruno Thircuir, metteur en scène et l'équipe de la Fabrique des Petites Utopies

Apiculteurs : Jean-Marie Dyon, Pascal Huissoud

- Inauguration de la ruche.
- Répétition publique du spectacle *Tour Babel* sous le chapiteau.
- Inauguration du chapiteau de la Fabrique des petites utopies et avant première de *Tour Babel.*
- Repas de quartier à base de miel.
- Représentations de *Tour Babel* au campus universitaire de Saint-Martin-d'Hères, et au quartier Mistral, Grenoble.





Quoiqu'il en soit, il a fallu se faire apprivoiser. Mais, était-ce l'aspect précaire et rudimentaire de notre habitat qui installait un sentiment de solidarité, étaient-ce les prouesses ludiques des circassiens, comédiens, et musiciens qui les fascinaient, était-ce la ruche, ressentie comme une ménagerie dont nous semblions commander les incessantes activités... Toujours est-il qu'une sorte de fraternité s'est établie et que nous avons assez vite été surnommés « les magiciens ».
C'est vraiment ça, notre travail : essaimer. S'installer quelque part, faire ce qu'on a à faire, et repartir pour s'installer ailleurs, produire et essaimer à nouveau. Dans les grandes familles bourgeoises, on accumule les richesses, on les fait fructifier, et on est très fier de posséder le château qu'on entretient depuis des siècles. Les abeilles ne fonctionnent pas comme ça. Elles produisent aussi de la richesse mais dès qu'elles ont atteint le seuil de satiété, elles déménagent pour repartir de zéro ailleurs. Comme nous.

Tout comme les urbanistes qui ont construit ces barres dans les années 60, nous avons cru bien faire en repeignant la roulotte des abeilles (extérieur et intérieur) d'une jolie couleur verte. À l'usage, nous avons vite compris que ce n'était pas une bonne idée. Les abeilles étaient comme folles, désorientées. Après que l'apiculteur nous ait expliqué que ces petits insectes avaient un odorat cent fois plus développé que le nôtre, nous avons imaginé les effets que les vapeurs de peinture fraiche pouvaient avoir sur leurs petits organismes... Nous avons transporté la ruche à l'extérieur de la caravane repeinte, et ses occupantes se sont empressées d'aller prendre l'air sur les collines d'Herbeys. Les abeilles sont comme les gens, elles ont besoin d'air et ne supportent pas d'être confinées dans des logements inadaptés... "

Propos issus d'un entretien avec Bruno Thircuir

L'œil de Roca

Heureuses abeilles de la ruche du Quartier Mistral. Un quartier en pleine rénovation, en bordure duquel, coule, pour le plus grand bonheur de tous, la rivière A480 qui prend sa source dans l'A48 et se jette dans l'A51.

Abeilles qui sont répertoriées sous le nom scientifique de Apistrauss, et dont la danse est si caractéristique. Oui, contrairement à leurs consœurs qui font des grands huit pour indiquer là où se trouve le McDonald's le plus proche, les abeilles du quartier Mistral dansent la valse. De Strauss, évidemment ! Essentiellement Le beau Drac bleu ou, parfois, La valse de l'ampère-heure, en hommage à l'éclairage public de l'A480.

Vous le savez, 4 vieilles ruches de la rue Strauss sont en cours de démolition, et, bien sûr, toutes les abeilles seront relogées.

Hygiène, Assistance et Prévoyance sociales ont toujours été la règle d'or du quartier Mistral, en particulier des ruches Strauss, n'oublions pas que Paul Strauss fut, au siècle dernier, ministre de l'hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociale dans le gouvernement Poincaré.

Les barres l'étaient bien, carrées, mais le miel, lui, reste rond et chaleureux, comme vous allez le goûter...



Feu ruche Ville de Fontaine







Édouard Schoene,
Patrick Goffi,
Ville de Fontaine

Rencontres rive gauche

D'un côté l'Hôtel de Ville, de l'autre le tout nouvel équipement culturel « La Source ». Entre les deux, sur l'avenue Aristide Briant, des feux de circulation sur lesquels est venue se greffer une étrange boîte bleue, que d'aucuns prendront pour un radar de nouvelle génération. « Feu ruche », l'installation aérienne d'Olivier Darné, n'abrite pourtant pas de caméras de contrôle mais quelques dizaines de milliers d'abeilles…

D'un côté les « Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences-Entreprises », de l'autre le « Festival de la Culture Scientifique et Technique de Fontaine », tous deux âgés d'une décennie. Quand on sait que Édouard Shoene, adjoint à la culture de la Ville de Fontaine a débuté sa carrière de scientifique après avoir été ébloui par une exposition sur le monde des abeilles, et qu'il est lui-même devenu apiculteur amateur, on comprend que ces deux festivals ne pouvaient pas ne pas se rencontrer.

"Il s'agissait surtout de formaliser une rencontre qui « couvait » déjà depuis longtemps entre les équipes des Rencontres-i et celles de la Ville de Fontaine, à laquelle s'ajoutait le souhait de s'impliquer durablement dans un grand projet à l'échelle de l'agglomération. Avec pour mots d'ordre : « Essaimer, butiner, partager… » Le décor était planté, comme une évidence. Les abeilles, parfaites ambassadrices de cette belle idée, se sont donc mises à croiser leurs zones de butinage, entrainant avec elles rencontres et échanges aussi féconds et productifs que l'obstinée pollinisation des ouvrières. "

"Les Rencontres-i et leur thématique pour la dernière biennale proposaient une formidable ouverture sur les sciences, les arts, la gastronomie, les couleurs, la musique… *ajoute Patrick Goffi, responsable des services culturels de la Ville de Fontaine.* Nous avons immédiatement cédé à l'envie d'apporter, autour de la ruche d'Olivier Darné, nos propres contributions : des animations et parcours musicaux, des projections de films, débats, expositions, animations, dégustations et même l'installation de deux ruches supplémentaires par deux artistes plasticiens Fontainois à la MJC… "



Artistes associés :
"La Forge, Compositeurs Improvisateurs Réunis" développe un projet artistique fondé sur la recherche musicale et la création de nouveaux répertoires.
Éric Margery, Odile Tanton, artistes plasticiens

Apiculteur :
Frédéric Chasson

- Lancement d' "Essaimer" à Fontaine en lien avec le futur équipement culturel "La Source", la MJC et les acteurs culturels associatifs.
- Inauguration de la ruche avec des animations musicales par les musiciens de l'ensemble "La Forge" (déambulation musicale avec Musicabrass).
- Le "Festival de la culture scientifique de Fontaine" organise des nuits du film scientifique : animations autour des ruches créées par la MJC de Fontaine.

L'œil de Roca

À propos de la ruche de Fontaine, la première question que l'on est en droit de se poser est celle-ci : dans quel esprit pervers, sauvage, illuminé, vicieux, machiavélique, a germé cette idée saugrenue : aller fourrer une ruche sur un poteau de feu tricolore au dessus d'une artère grouillante de bagnoles, de camions et de motos ? Moi j'ai envie de dire : mais que fait la propolis ?
Cet esprit tordu existe, c'est celui d'Olivier Darné, ici présent, créateur du parti poétique. Oui, la poésie a bon dos. Cette ruche perchée à 12 mètres de hauteur est donc une licence poétique, une œuvre d'art diront certains, j'emploierai plutôt le terme « Œuvre Darné ». Olivier Darné est un plasticien. Dans plasticien, il y a Titien, certes, mais le plasticien ne peint pas que des Titien, loin de là, il peut peindre des petits chiens, des opticiens, il peut être magicien, musicien, physicien, il fait dans l'art plastique qui n'est ni l'art de l'explosif, ni l'art du sac poubelle, mais qui s'y apparente parfois.
Bref, je ne suis pas là pour m'acharner sur Darné. Mais pour introduire au miel de Fontaine. Ne dites jamais : « Fontaine, je ne goûterai jamais de ton miel ! ». Car aujourd'hui vous y êtes !



Indices de confiance

Théâtre de création - Grenoble

voir aussi page 50





David Aparicio, chargé de développement, Théâtre de création

Éric Monte, *apiculteur*



Miel, balles et logiciels

Dans les années cinquante, l'abbé Warré mettait au point une nouvelle architecture pour des ruches qu'il voulait plus respectueuses des comportements naturels de l'abeille tout en restant pratique pour l'apiculteur. De dimension légèrement plus modeste (plus proche du format des essaims naturels), elle s'agrandit « par le dessous » et ne comprend pas de cadres amovibles, évitant des manipulations parfois traumatisantes pour les couvains. Cette ruche écologique avant l'heure fait aujourd'hui de plus en plus d'adeptes parmi lesquels Éric Monte, l'apiculteur en charge d' « Indices de confiance », la ruche du Théâtre de création.
Cette ruche ne sera pas à proprement parler une « ruche Warré » mais elle cherchera à en adapter les principes, laissant aux abeilles, comme dans la nature, le soin de construire elles-mêmes leurs alvéoles sur la base d'une simple amorce de cire.

"Intervenir le moins possible, laisser au temps et aux fleurs le soin d'inspirer les abeilles, pour ne récolter que ce que la nature aura bien voulu nous offrir..."

Pendant ce temps, Adrien Mondot continue de tricoter ses pixels, au rythme lancinant des trois uniques balles qu'il n'en finit pas de faire tournoyer et rebondir. Lui aussi prendra la temps qu'il faut pour trouver le bon équilibre entre la lumière, le mouvement et le son : sa création est prévue pour janvier, *Cinématique* a tout l'été et tout l'automne pour mûrir et s'épanouir...

De l'avis de ses confrères apiculteurs, le miel d'Éric Monte, s'il est loin d'être le plus copieux, est sans doute le plus savoureux de toutes les productions de l'agglomération...

De l'avis d'un public de plus en plus nombreux, les alphabets de lumière, les mots déconstruits et les balles bondissantes d'Adrien Mondot n'ont pas fini d'enchanter tous ceux qui s'obstineront éternellement à ne pas laisser filer leur part d'enfance...



Artistes et scientifiques associés :
Adrien Mondot, artiste circassien, jongleur, chercheur en informatique, Olivier Darné, NiKoDeM, graphiste, Pablo Popall, musicien.

Apiculteur : Éric Monte

- Laboratoire "Labo#3" d'Adrien Mondot, avec NiKoDeM, peintre graphiste, Dominique Poutet, musicien et Akiko Kajihara, danseuse.
- Inauguration de la ruche et performance d'Adrien Mondot avec NiKoDeM et Pablo Popall.

L'œil de Roca

Entrez, mesdames et messieurs, dans la ruche du Théâtre de création.
Dans la hausse orchestre, le miel de chez Fauchon, le nectar plus ultra, gelée royale et pollen cachemire...
Dans la hausse corbeille, un miel de lune, miel d'agrément, doucereux et chaud, senteurs d'acacia, de lavande, pollen peigné, n'oubliez pas l'abeille ouvreuse, s'il vous plaît...
Dans les hausses premier balcon et deuxième balcon, le miel de base, pour crêpes et tartines du matin, tarif chômeur, billets tic et tac, tenue quelconque autorisée, faîtes la queue comme tout le monde, non, monsieur, pas de pop corn, du miel uniquement...
Et dans la hausse poulailler ou paradis, suivant que vous êtes optimiste ou pessimiste, le miel 100 % garanti sans sucre, miel allégé, cire à chaussure, cire à parquet, pollen de verre, circassiens, circulez, y'a pas grand chose à voir...



La Banque du miel | Hexagone Scène nationale - Meylan





- Inauguration des Rencontres-i
- Spectacle d'Oskar Gòmez Mata *Kaïros, sisyphes et zombies* à l'Hexagone.
- Visites de la Banque tout public : tous les soirs de spectacles à l'Hexagone.
- Visites de la Banque, public scolaire : Ecoles de Meylan.
- Accueil de Tohu Bohu organisé par Horizons.
- Visites de la Banque : groupe du service civil, Rotary Club, personnel de la mairie de Meylan, Équipe d'Horizons...
- Séances d'ateliers slam avec Bastien Maupomé à la bibliothèque des Béalières, Meylan.
- Séances d'ateliers d'écriture animées par Danielle Maurel aux bibliothèques Grand Pré et Mi-plaine.
- Séances d'ateliers d'écriture animées par Monique Roche à l'Union de quartier du Haut Meylan et à l'Hexagone.
- Soirée festive : restitution des ateliers d'écriture et des ateliers slam en présence de Monique Roche, Danielle Maurel, Bastien Maupomé, les adhérents de la Société Alpine de Philosophie, au restaurant "La Ballade des joyeux marmitons".
- Exposition *Abeilles et apiculture en Dauphiné* en collaboration avec le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble dans les bibliothèques de Meylan.
- Conférences : *Essaimer et transmettre de génération en génération*, avec Jacques Boucharlat, neuropsychiatre, et *L'organisation chez les abeilles*, avec Gérard Arnold, Olivier Darné, à la Maison de la musique de Meylan.
- Parcours pédagogiques à l'école des Buclos, avec Jérôme Bayet, plasticien.
- Initiation à l'apiculture, à la maison de l'apiculture de Vizille et au CINE de Meylan.
- Soirée *Pain d'épices et nuit sous les abeilles* avec le trio Klezmer "Doc Mad" au CINE.
- Parcours à vélo : de la Banque du miel à la Bastille.
- Clips vidéo sur le thème *Essaimer* par les étudiants de l'école d'infographie ARIÈS



Time is honey!

Niche géante ou mini cathédrale ? Lieu de recueillement ou repaire d'agents secrets ? Entrepôt sauvage ou boite de nuit clandestine ? Garage à vélos ou abri de jardin ? Après avoir beaucoup intrigué les riverains, l'étrange objet noir érigé sur le parking de l'Hexagone finit par dire son nom en l'inscrivant sur sa façade : une banque. Sans doute fallait-il s'y attendre, tant il est vrai que ce genre d'établissement fleurit aujourd'hui plus fréquemment que les petits commerces...

Tout d'abord alerté par l'opacité du bâtiment (qui semblait augurer du peu de transparence de ses activités), chacun fut heureux d'apprendre que cet édifice était avant tout une provocation, un objet d'art tout droit sorti de l'imagination du plasticien apiculteur Olivier Darné, et que le coffre de cette banque pour rire n'abriterait que des valeurs éminemment naturelles : du miel et des abeilles....





Le soulagement, puis l'enthousiasme furent tels que des dizaines d'organismes et d'associations vinrent agréger leurs idées et leurs talents au travail des ouvrières qui avaient entamé leurs prospections mellifères (presque) sans se poser de questions.

Les quatre bibliothèques de Meylan (Les Béalières, Grand pré, le Haut Meylan, Mi-plaine), la Maison de la musique, les points accueil jeunes de Meylan, l'école des Buclos, l'association Horizons, le Centre d'Initiation à la Nature et à l'Environnement, ACACIA, Association Inter-Âge, l'union de quartier du Haut Meylan, l'Ecole supérieure d'infographie 3D Ariès, les écoles de Meylan, le restaurant « La Ballade des joyeux Marmitons » et bien sûr l'Hexagone Scène nationale… ont fait fleurir autour de la ruche des dizaines d'ateliers, de visites, d'interventions et d'activités centrés sur l'écriture (avec l'installation et l'exploitation de « ruches à mots »), les jeux de langage (avec les ateliers slam de Bastien Maupomé), la recherche documentaire, les questions de société…
Événements couverts par Dominique Urschfeld, photographe de la Ville de Meylan, et présentés lors de deux expositions photographiques itinérantes.

Une pléiade d'artistes et de scientifiques, impressionnés ou simplement émus par la générosité manifeste des employées de l'établissement bancaire, ont spontanément joint leurs efforts aux leurs, butinant les âmes comme d'autres les fleurs : Bastien Maupomé, slameur, Jérôme Bayet, plasticien, Danielle Maurel, journaliste et formatrice, Monique Roche, animatrice d'ateliers d'écriture, les musiciens du trio Doc Mad, Véronique Pellet, animatrice des ateliers bois, Jacques Boucharlat, neuropsychiatre, Gérard Arnold, chercheur au CNRS, et bien sûr, emmenés par l'Hexagone et toute l'équipe des Rencontres-i, les apiculteurs Christophe Brumelot et François Brunel, Olivier Darné et le délicieux Vincent Roca, chroniqueur de haut vol venu dispenser un miel aigre-doux.

Cet inventaire en forme de générique de péplum ne donne pourtant qu'une idée très limitée des initiatives et des populations qui ont accompagné, de mars à octobre 2009, le bourdonnement des abeilles banquières.







La Banque du miel



CEA (Compte épargne abeilles), pour une économie poétique.

Le Parti poétique d'Olivier Darné a ouvert ses premiers Comptes épargne abeilles à Meylan à l'occasion des Rencontres-i.

Plus d'infos : www.banquedumiel.org



Pendant que, dans la banque, la société des abeilles organise la pollinisation des 3 000 hectares de ville autour de l'Hexagone, un groupe de curieux devient « sociétaire de la Banque du miel » en faisant un dépôt « d'argent d'humains » sur un compte épargne souscrit auprès de la Banque du miel, projet initié et porté par le Parti poétique. Du butinage au butin véritable, butin du ciel et butin d'humains, les questions posées à propos de la notion de « richesse » deviennent de plus en plus nombreuses...

Ouvrir un Compte épargne abeilles

Le Compte épargne abeilles : ouverture et gestion des comptes, services bancaires, capital, investissement, intérêts...

Mode d'emploi :

Compte à terme, il est ouvert pour un dépôt minimum de 10 € et donne droit à une part du butin nominatif qui sera produit par les fleurs des 3 000 hectares autour de la Banque et récolté à la fin de l'été. Il peut être ouvert à n'importe quel moment de l'année et ne peut être clos qu'à partir de la date de récolte du miel. Il peut être ouvert par n'importe quel citoyen du monde sans restriction ou limite d'âge et de nationalité.

Fonctionnement

Après avoir ouvert un Compte épargne abeilles vous devenez sociétaire de la "Banque du miel" et aurez la garantie de retrouver l'intégralité de votre dépôt en argent d'abeilles, c'est-à-dire en valeur de miel. Chaque dépôt de valeurs à la "Banque du miel" est intégralement réinvestit dans la création d'une nouvelle ruche ou dans le travail d'un apiculteur. Aucun prélèvement autre n'est fait sur le dépôt.

Service bancaire et service de pollinisation

La pollinisation est le mode de reproduction privilégié des plantes. Elle est effectuée principalement par les insectes pollinisateurs, en particulier les abeilles. C'est un des services écologiques rendu à la biodiversité.

Le service bancaire de la "Banque du miel" revient à être un service écologique rendu par une communauté d'humains à la biodiversité, animale, végétale et humaine et finalement à l'économie réelle du monde vivant. Humains et abeilles deviennent de fait liés entre eux par un réseau bancaire d'un type nouveau qui mise sur l'économie réelle du soleil, du ciel et des fleurs, un modèle qui n'enrichit ni l'individu, ni l'endroit, mais qui préfère enrichir l'autre et l'ailleurs.

Retrait du capital, fructification et versement des intérêts

Une fois votre capital retiré en miel depuis votre compte épargne, les intérêts produits par le dépôt fait sur votre compte sont ceux de la pollinisation effectuée par les abeilles et donc des millions de fleurs visitées par votre argent transformé en abeilles, (flux monétaires de l'économie mellifère).

Ces intérêts ne sont pas personnels et exclusifs, ils profitent à la collectivité et proviennent de la mission de service public de pollinisation qui aura permis la production de fruits, de graines. La fluctuation du cours du miel dépendra non pas de la spéculation mais des ressources naturelles locales et de l'équilibre de l'écosystème urbain ou rural où est installé le guichet de pollinisation de la "Banque du miel".

Bénéfices et partages de butins

En transformant votre argent en miel, le Compte épargne abeilles est une nouvelle façon de « s'enrichir » collectivement.

Sa plus-value est donc bien naturelle, et les intérêts "en nature" de chaque Compte épargne abeilles font la démonstration de la possibilité pour l'homme d'investir la nature sans spéculer sur elle ou y puiser jusqu'à l'épuiser et la tuer. Ils font aussi la démonstration que le temps n'est pas que de l'argent, c'est parfois du miel :

« TIME IS HONEY ! »



Le samedi 3 octobre 2009, la Banque du miel organise avec l'Hexagone et autour d'Olivier Darné une rencontre entre sociétaires, apiculteurs et citoyens pour découvrir la production de l'année et partager le butin.

L'œil de Roca

Le miel de la Banque du miel ne sent ni du jonc, ni de l'oseille, ni du blé...
Les coffres de la Banque du miel sont hexagonaux, et servent de maternité ou de grenier...
Les liquidités de la Banque du miel sont sucrées,
Les guichets de la Banque du miel sont ouverts... 24 heures sur 24, et devant chaque guichet, une planche d'envol...
Le miel de la Banque du miel a un simple goût d'aller voir ailleurs si nous y sommes, quand vous y serez et ce qu'ils y feront,
il a le goût des autres, le goût de la ville,
on y hume le goût du bitume, et les effluves du fleuve,
le goût du terroir,
le goût noble de Grenoble, le goût sournois du dauphinois,
le goût du goûter gourmand,
le goût de brûlé de l'impatience et des envies,
le bon goût de la plaisanterie, une pointe de mauvais goût, pour épicer,
le goût du risque et de l'imprévu,
le goût du jour,
le goût des gens que l'on trouve à son goût, et de ceux qu'on apprend à goûter,
tous les goûts qui sont dans la nature,
les goûts et les couleurs, les goûts et les douleurs, les goûts et les colères,
les goûts bizarres, les goûts étranges,
le goût de plaire, le goût de faire,
goudron, goujon, et le goût du gouleyant qui débagoule du goulot,
le goût des gouttières,
le goût des égouts, le goût des margoulins,
le goût du bagout des gens,
le goût des gouttes,
le goût de l'engouement,
le goût du décor et le goût des grands goulets du Vercors,
le miel de la Banque du miel n'a goût ni de banque ni de guichet ni de liasse ni de monnaie,
il a notre goût, votre goût, leur goût,
il a le goût d'ici et d'ailleurs et d'ailleurs il a le goût.



partager

art

age

Onze petites maisons de bois, des casiers grillagés, quelques reines, un petit million d'ouvrières, quelques fleurs des villes, des passants intrigués, et le spectacle peut commencer :
Du haut de leurs quatre-vingt millions d'années, les petites bêtes en jaune et noir n'en finissent pas d'attiser les curiosités, de nourrir les interrogations les plus ambitieuses, d'enflammer les rêves les plus doux...
Artistes, philosophes, scientifiques, chroniqueurs, journalistes, se sont pris au jeu du butinage pour livrer à leur tour un nectar de pensées dont ils ont fait leur miel.

À découvrir dans les pages qui suivent.



Robert Damien, *philosophe*

invité à penser la notion de «partage»
lors de l'ouverture de l'acte II
des Rencontres-i a proposé
une réflexion sur LA FRATERNITE,
dont le texte suivant renvoie plus que l'écho.

La fraternité, fin et suite...

La fraternité, mal aimée et tard venue, est une notion rescapée d'un naufrage politique. Plus qu'un sentiment, moins qu'une obligation, elle est ajoutée comme un repentir à la devise républicaine. Réquisition d'une pensée molle, juste bonne aux invocations du lyrisme d'avant boire, la grandiloquence populaire et patriotique qu'elle alimente est toujours suspecte d'une religiosité maculée ou d'un familialisme inquiétant tant elle se fourvoie dans le biologisme mortifère des exclusions : si on n'a pas le même père biologique de sang, comment peut-on être frère et l'aurait-on que la haine jalouse des enfants d'une même famille nous ramènerait aux affres fratricides d'Abel et Caïn. S'inventer un Père éternel créateur ne nous libère pas des fatalités puisque les frères, s'en disputant l'héritage, partagent tous la meurtrière souillure du crime originel.

Comment dès lors ne pas s'abandonner au vertige de l'abandon que suscite son examen ? Pourquoi résister à sa rédhibition ? Entreprise vaine qui ne peut échapper à la reddition tant sa condamnation est désormais inscrite dans nos habitudes de pensée.

Son évacuation par l'hégémonie politique de la tradition anglo-saxonne semble scellée. Porteuse des foudres fanatiques d'une terreur, hantée par la trahison des serments, à quoi bon réhabiliter cette bâtarde d'origine douteuse, inconsistante entre générosité et charité, insaisissable entre foi et fidélité, à jamais déplacée et perpétuellement contradictoire ? Y procéder comme on l'a fait ici donne aux relevés de conclusions les allures au pire d'un dépôt de bilan, au mieux d'un appel au secours.

Que reste-t-il de nos amours fraternelles ? Pas grand-chose sinon profits et pertes d'une catégorie sinistre et sinistrée et dès lors comment n'y pas substituer des vertus moins risquées et peu périlleuses, d'autres valeurs moins compromettantes comme la sollicitude, la bienfaisance, la reconnaissance, la compassion, la solidarité, la charité, toutes vertus tellement humanitaires et ô combien plus présentables que cette prétendue et dérisoire justice en acte, à bon droit soumise au procès d'aversion ?
On tentera pourtant ici d'ériger quelques digues avant la submersion définitive…

L'engagement sacrificiel fait l'entre nous fraternel en ce qu'il affirme la supériorité des valeurs universelles par rapport à la vie biologique et les incarne dans une existence commune porteuse de normativité. Cette ascendance n'est possible qu'à partir d'une fraternité combative pour supporter sinon dépasser les nonchalances stériles de la promiscuité sans projet ni projection. Seule, par les é/motions d'une *arkhai* féconde, une telle euphorie redresse et fait tenir debout notre vaillance valeureuse, elle autorise à penser juste et à être à la hauteur de ses idéaux pour y organiser sa vie : l'exaucement commun est toujours un exhaussement au-dessus de la viscosité quotidienne d'une existence privée de tout.

Contre l'élite professionnelle des experts connaissant les lois des mécanismes vertueux des échanges (de biens, de mots et de femmes), cette droiture normative s'incarne dans le corps militant du citoyen. L'un citoyen n'est possible que par l'autre militant dans un don de soi partagé à plusieurs, dans la camaraderie d'une même chambre, sous une même Loi imposant les obligations proprement politiques d'un Etat qu'on appellera de droit républicain.
Dans le rapport conflictuel de la liberté et de l'égalité qui ordonne les antinomies tragiques de la (dé)raison politique, la fraternité est la valeur fondatrice d'une communauté politique. Ses schèmes d'augmentation mutuelle y sont des structures normatives d'obligation réciproque. Par elles, nous nous rendons capables d'être libre à travers les droits sociaux d'affirmation de notre puissance. Ils fondent la croyance collective dans l'humaine émancipation d'une bonne vie commune.

ÉCHAPPER AUX DOMINATIONS DE L'ARBITRAIRE DES NAISSANCES, DES PAUVRETÉS ET DES MALHEURS

Les légendes de cette promotion sont les lignes historiques qui méritent d'être relues scrupuleusement pour nous y relier respectueusement afin d'inscrire nos actions dans ses sillons. Elles rapportent les récits de ce devenir ensemble par lequel l'humanité s'exalte de se rendre capable d'elle-même. Elles nous racontent comment échapper aux dominations de l'arbitraire des naissances, des pauvretés et des malheurs. Contre l'humiliation qui fait perdre tout crédit et ferme toute expression, elles redonnent confiance dans nos capacités d'accès et d'accueils. Appareils inductifs de croissance et de croyance, elles arment nos espérances des œuvres qui ont déjà porté l'humaine condition dans son histoire et annoncent son futur promis. Transmettant ces relations, elles promeuvent. Promettant la poursuite du chemin, elles transmuent nos rapports. Leurs autorités toujours relationnelles et relatées nous augmentent d'une puissance proprement symbolique : elle nous relie à leurs hauts faits et nous oblige à être à leur hauteur. Monitoires, ses monuments nous avertissent aussi de nous prémunir des défections qui nous menacent. Ainsi se cultive la communauté fraternelle des ascendances.

L'excentricité centrale de la bibliothèque nous fournit le souverain bien de cette promotion. Par elle s'acquiert le goût non seulement du semblable qui fait l'humanité reconnaissable, non seulement du commun qui rend l'humanité partageable mais de *l'universalisible* inscrit dans les textes publiés qui promeuvent l'humanité fraternelle.

Par cette fraternité substantielle, l'humanité se découvre capable non plus de Dieu comme l'espérait Augustin, mais de s'affirmer, de se continuer et de s'inventer c'est-à-dire de se cultiver. Dans l'immanence de cette autorité culturelle, elle transmet les droits normatifs de son affirmation et découvre les principes propédeutiques de ses activations prochaines.

Leurs auteurs rassemblés dans la bibliothèque universelle des livres sont les maîtres de ce lyrisme porteur. Ils nous rendent à notre tour capable de continuer cette origine féconde. Les munitions littéraires qu'ils nous fournissent sont les sources et les ressources d'une autorité fraternelle en ce que ces ascendants magistraux nous laissent toujours capables de les critiquer, de les interpréter et de les renouveler. La *dignitas hominis* qui ordonne l'humanité fraternelle est inséparable de la *litterae humaniores*. La *philanthropia* que nous délivre le rassemblement des œuvres est partout et toujours amour du savoir déposé dans les textes fondateurs de la lecture et de l'écriture humaines. L'amour des textes, leur traduction, leur commentaire est la matrice des traditions motrices d'une fraternité conquérante de ses droits et devoirs. L'oubli de l'un est toujours désolation de l'autre.

Ce travail de liaison qui associe l'intelligence d'un recueil et la religion d'un recueillement pour aboutir parfois à la ligature d'un ralliement définit l'activité et la finalité de la fraternisation, de la symbolisation, de la bibliothécation mais aussi ses dangers et ses risques : "*le symbole est un objet de convention qui a pour raison d'être l'accord des esprits et la réunion des sujets. Plus qu'une chose, c'est une opération et une cérémonie… Symbolique et fraternel sont synonymes : on ne fraternise pas sans quelque chose à partager, on ne symbolise pas sans unir ce qui était étranger… Qui fait du lien fait du bien*"[1]. La conjugaison motrice du symbolique, du fraternel et du bibliothécaire constitue la grammaire du républicanisme appliqué. La syntaxe de cette triade normative participe moins d'un habitus néo thomiste réhabilité par Pierre Bourdieu que d'un intendo cicéronien : diapason choral d'une harmonie des voix, l'intendo de la fraternité est la matrice et le moteur d'un concert tonique qui conjugue l'intention fraternelle, la tension pratique, l'intensité émotionnelle.

Eprouvée dans le combat militant, la ferveur partisane, l'aventure sportive, la satisfaction affective, l'émotion esthétique, la cérémonie ecclésiale, la liaison amicale ou la communion amoureuse, cette matrice orthopraxique de la fraternité fut l'objet central et, pourrait-on dire, obsessionnel de la quête d'une politique républicaine. Cette recherche des rêves partagés de la camaraderie trouva de multiples expressions entre effroi et nostalgie, dans toute l'histoire des combats d'une république appliquée. C'est par ce biais à l'évidence que l'on peut et doit, selon nous, comprendre et analyser la structure spécifique des liens obligataires qui mobilisent, jusqu'au martyr aveuglé d'héroïsme, l'acteur politique, et propulsent l'action collective jusqu'à l'aveuglement stérile. Expérience première ou/et intuition créatrice, peu importe, il n'empêche que, dans l'épreuve des larmes ou dans le frémissement des chansons, plaies vivantes et bleues à l'âme, chanter ensemble et faire concert permet à l'homme de se tenir chaud entre soi dans les coups durs, d'agir en commun, de monter à l'assaut et de déplacer les montagnes.

La question décisive, à la fois existentielle et théorique, de la fraternité, demeure de trouver la clef de cette énigme si bien posée par Alain à propos du vol d'étourneaux : "*l'ensemble ondulait comme une draperie au vent. Nulle apparence de chef ; c'était le tout qui gouvernait les parties ou plutôt chacun des oiseaux se trouvait gouverné et gouvernant, chacun imitant le voisin, et le moindre écart de l'un inclinant un peu tous les autres*"[2]. Comment naît l'enthousiasme collectif d'un ordre commun, comment se maintient-il sans dégénérer dans la folie fanatique, comment cet affect générateur d'une co/naissance s'entretient-il sans se scléroser dans des rituels enkystés ou des retombées commémoratives ? "*L'ordre enferme par lui-même une espèce de religion, et peut-être toute religion*"[3]. Peut-on éviter ce moment fâcheux où l'affection devient affectation, où l'assemblée cesse d'être religieuse pour devenir cléricale, où la représentation devient théâtre d'ombres, où l'autorité devient tyrannique et la fraternité fratricide ?

CHANTER ENSEMBLE ET FAIRE CONCERT PERMET À L'HOMME DE SE TENIR CHAUD ENTRE SOI DANS LES COUPS DURS, D'AGIR EN COMMUN, DE MONTER À L'ASSAUT ET DE DÉPLACER LES MONTAGNES

La tradition philosophique s'est toujours méfiée de cette présence des dieux en nous[4]. "*C'est ainsi que partout où des semblables sont réunis, l'ordre naît et renaît. Roi invisible et présent ; à proprement parler Dieu*"[5]. Sa plasticité stimulante nous pousse aux engagements de l'action mais l'accès de fièvre nous fait aussi dangereusement délirer.

Cette volupté ivre requiert, selon la tradition, la raison froide qui éteint les feux et canalise les émotions de la

ferveur en séparant les instances comme les opérations. Pourtant *"il y a une partie de danse et de chant dans toutes les actions en commun, et ce n'est pas celle qui importe le moins. L'ordre est alors cause et effet. Nous y donnons une attention qui est adhésion ; c'est peu de dire que nous l'approuvons ; nous y sommes maître et serviteur. Ainsi l'ordre n'est point subi, ni voulu ; il est au-dessous du subir et du vouloir ; il appartient à la vie comme respirer"*[6]. Pathologie dégénérative de l'adhésion ou principe moteur de l'engagement, l'enthousiasme fraternel n'est-il pas ce « transcendantal historique » qui rend possible et effectif les actions concertées d'un peuple en mouvement ?

Certes on ne résistera pas toujours à la tentation de dresser, non sans la goutte de dépit d'un précieux dégoûté, un « précis de décomposition » de cette fraternité « religionnaire » mais l'essentiel demeure d'analyser les lois de composition et les ingrédients de cet invariant anthropologique. Ontologiquement, ce transport hors de nous par « l'entre nous » d'un idéal nous constitue pourtant comme sujet ordonné de l'être politique. Là encore, comment éviter la dérive de cette augmentation fraternelle ? En discriminer la noblesse comme l'ignominie, c'est fournir instruments de jugement sans en faire son deuil car ce serait nier l'ordre du politique même.

Mais justement n'en sommes-nous pas là désormais ? La révolution informatique des transmissions ne signe-t-elle pas l'arrêt de mort de la fiction motrice que fût la fraternité républicaine ? Une autre matrice politique se met en place, qui, définitivement l'évacue dans les oubliettes du traumatisme historique.

UN TOUT SUPÉRIEUR QUI NOUS RASSEMBLE COMME ÉTANT TOUS DE MÊME NATURE (HUMAINE) ET PARTICIPANT D'UNE MÊME RAISON (UNIVERSELLE)

Y a-t-il une fraternité des internautes ? On veut bien admettre qu'il y a des semblables dans l'univers informatisé mais y a-t-il des frères de la société Internet ? En faut-il ? Ne peut-on pas s'en passer ? Mais comment alors les Internautes font-ils société ? Où est le nous de la société cybernétique ? Peut-on parler d'une Cité Internet ?

Les principes constitutifs des échanges informatisés et les modes de fonctionnement communicationnels sont en effet antithétiques de l'idée même de fraternité. Le développement des NTIC (Nouvelles technologies de l'information et de la communication) signe l'histoire d'une fin, celle de la philosophie politique de la république née de la Révolution française de 1789 et des révolutions de 1848, 1870, 1917. Par la légende de ces évènements, le Peuple se révèle à lui-même et se fait fête comme vecteur d'une puissance matricielle. Il se célèbre comme moteur d'une fraternité universelle et médiateur actif d'une autorité fraternelle.

Celle-ci, pour le dire sommairement, suppose une Patrie commune (à défaut de Père unique et total) pour un Peuple assemblé dont la voix (*vox populi, vox dei*) commande des obligations mutuelles et des sacrifices partagés vis-à-vis d'un tout supérieur dont chaque membre devient frère. Ce Tout nous rassemble comme tous étant de même nature (humaine) et participant d'une même raison (universelle). Cette totalité à qui notre commune identité confère unité, nous élève à la dignité d'acteurs égaux sur un territoire qui nous est propre car nous y réalisons tous ensemble les fins de notre communauté humaine. Il nous appartient, il est à nous, il est nous car chacun est également sujet souverain de cette patrie qui nous fait devenir humains et par cela même fraternels. Chacun vient à l'être par ce tout qui nous dépasse et nous promeut comme ses fils. Les frères le sont d'être les fils de cette patrie inventée en commun.

Cette matrice qui nous fait nous, nous rend compatriotes, confraternels puisque concitoyens. Sur cet espace politique, chacun, par-delà ses origines, ses confessions, ses couleurs, ses appartenances, partage les mêmes droits et devoirs afin d'affirmer, de promouvoir la meilleure part, la part noble de notre humanité. Cette humanité fraternelle nous oblige aux respects réciproques, aussi et surtout elle exige de sacrifier la mauvaise part, la part ignoble de notre humanité commandée, elle, par nos intérêts, nos instincts, nos pulsions, nos particularités, tout ce qui ne se partage pas et constitue nos individualités médiocres.

Pour entretenir la flamme de cet enthousiasme patriotique et fraternel (une manière d'être possédé par ce nouveau Dieu qu'est la Patrie), on multipliera les monuments publics consacrés à ce mystère de la fraternité. Ils nous rappellent l'histoire de son émergence, nous prémunissent de toute chute dans l'intérêt particulier (on le dira justement privé de toute cette dimension publique de la fraternité) et nous annoncent le futur de nouvelles conjugaisons. Célébrations, commémorations, fêtes rituelles constituent les liens d'une religion civique de l'Humanité fraternelle.

Ce grand mythe politique de la Fraternité a pris formes (diverses) avec la révolution industrielle des productions marchandes. En ont émergé, à travers de multiples conflits et convulsions (qu'on a nommés Révolutions car dans ces événements se révèle un avènement, celui du Peuple souverain), des institutions de service public. Elles sont les réquisits d'une République sociale et démocratique. Les plus radicaux de ces défenseurs voudront en accomplir pleinement les fins en réalisant la démocratie socialiste d'un Peuple messie de l'Humanité : les frères militants et militaires de cette Idée lyrique deviendront les camarades d'une fraternité universelle…

Une nouvelle révolution technique et scientifique s'opère sous nos yeux avec les NTIC. Elle rend complètement caduque et dérisoire cette mythologie mystificatrice de la Fraternité républicaine et socialiste. Mieux, elle nous délivre heureusement de cette vieille et fâcheuse et dangereuse illusion néo quarante huitarde de l'homme nouveau de la Révolution fraternelle.

En effet, la communication informatique est un échange direct, instantané, immédiat, fluide, transparent car dématérialisé, délocalisé, déhiérarchisé. Des liaisons informatives sans les liens d'une transmission toujours soumises aux règles instituées par un État territorial. Plus de lieux, plus de mémoires et plus d'institutions. Dans l'espace Internet, plus de Peuple, plus d'auteurs, plus de territoire, plus de Patrie, plus de citoyens, plus de frères. L'espace de la communication est un espace désolé, sans sol et sans enracinement, séparé de tout ce qui fait le granuleux des choses, le charnu des êtres, l'irréductible opacité des existences vécues dans les traditions, les langues, les appartenances, les mœurs d'une patrie. Se trouvent enfin et heureusement évacuées des rapports informatiques, grâce à la communication numérique du virtuel, toutes les épaisseurs (ontologiques) que nous imposaient les bornes, les identités héritées, les domiciles, les propriétés, les racines, les habitudes, les croyances, enfin tout ce qui fait l'existence concrète des hommes situés, limités, finis entre communautés et patries autant dire entre mafias et ghettos.

L'univers de la circulation informatique est positivement a/politique, sans ordre de commencement ni de commandement, une an/archie sans lieux ni feux : une utopie enfin réalisée sans risques de friction. Plus de malentendus ni de supputations, plus de haine plus de conflits car la société cybernétique est un automate autorégulé.

Pour ajouter à la dénonciation, un dernier coup de pied de l'âne. Avec les NTIC, l'individualisme anarcho-libéral a trouvé son outil de développement, le capitalisme libertaire sa force d'expansion et l'idéal démocratique, sa forme d'expression car sont détruits tout ce qui faisait obstacle à son développement mondialisé : les Etats, les autorités, les Institutions, les frontières, les religions. S'accomplit hic et nunc une société mondialiste d'individus sans liens, une démocratie des singuliers sans aucun besoin de cette illusion fraternelle, toujours plus ou moins socialisante, à repousser dans le musée des horreurs. Restent des sujets autonomes qui, selon leur bon vouloir, se rencontrent et s'entraident dans les réseaux conviviaux. Des groupes pluriels et variés mais sans unité ni totalité et dès lors libérant une parole foisonnante, ubiquitaire, pseudonymique, bricolant des savoirs disponibles et des affinités électives, mobilisant de la sollicitude et de l'entraide, autorisant de la connivence et de la convivialité dans et par les échanges interactifs de la cyber communauté.

Mais en quoi est-ce encore de la Fraternité au sens politique que nous avons trop rapidement dessiné ? On ne détruit que ce qu'on remplace. Est-ce là une nouvelle forme de la fraternité ? Un autre mode de constitution du politique ? Une nouvelle manière de multiplier les liens partiels, mouvants, multiples ? Quel type d'engagement contractent les internautes les uns vis-à-vis des autres et vis-à-vis des institutions établies qui continuent de les définir ? Quelles obligations mutuelles et réciproques s'imposent-ils ? Quel type d'action collective se trouve promu dans les diverses communautés, forums, blogs ? En quoi ces échanges peuvent-ils constituer un nouvel espace public, un nouveau rapport politique que nos anciens concepts d'Etat, de démocratie, d'institution, de citoyenneté, de fraternité sont incapables de penser et ne peuvent que dénoncer dans un combat désormais d'arrière garde ? N'est ce pas au contraire une originale et novatrice politicité qui s'invente et, partant, un nouvel idéal du nous mais radicalement étranger aux normes de la philosophie politique républicaine qui nous paralysent et nous empêchent de saisir cette e-fraternité post-politique ?

AVEC LES NTIC, L'INDIVIDUALISME ANARCHO-LIBÉRAL A TROUVÉ SON OUTIL DE DÉVELOPPEMENT, LE CAPITALISME LIBERTAIRE SA FORCE D'EXPANSION ET L'IDÉAL DÉMOCRATIQUE SA FORME D'EXPRESSION

1 - Régis Debray, *Vie et Mort de l'Image*, Gallimard, Paris, 1992, p.60
2 - Alain, *Le citoyen contre les pouvoirs*, Paris, Gallimard, 1985, Propos 124, pp.318-320
3 - Alain, *op.cit.*, p.318
4 - Platon, *Phèdre*, 244a
5 - Alain, *op.cit.*, p.320
6 - Alain, *op.cit.*, p.319

Robert Damien,
professeur de philosophie morale et politique à l'université de Paris X Nanterre

Il a notamment publié :
1. B*ibliothèque et État, naissance d'une raison politique*. Paris, PUF, 1995.
2. *La grâce de l'auteur, essai sur la représentation d'une institution publique, l'exemple de la bibliothèque publique*, La versanne, Encre marine, 2001.
3. *Le conseiller du Prince, de Machiavel à nos jours, genèse d'une matrice démocratique*, Paris, PUF, 2003.

Direction d'ouvrages collectifs :
1. François Dagognet, *une philosophie à l'œuvre*, Paris, Synthélabo, Diff. Seuil, 1998.
2. *L'action collective*, coordination, planification, conseil, avec André Tosel, Besançon, PUFC/Belles-lettres, 1998.
3. *Faut-il brûler Régis Debray?* avec R. Dumas et F. Dagognet, Champ Vallon, Seyssel, 1999.
8. *Proudhon,* avec H. Touboul, Paris, Revue Corpus, n°47, 2004.
11. *Qu'est ce que la propriété?* Réédition de l'ouvrage de Proudhon avec une présentation et une introduction de Robert Damien et d'Edward Castleton, Le livre de poche, Paris, 2009.



Serge Gros,
directeur du Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement de l'Isère

Promenades urbaines en zones de butinage

Lorsque le CAUE (Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement) est invité à participer, comme pour chaque biennale, aux Rencontres-i, l'opération Essaimage est déjà lancée, et sous l'égide de Olivier Darné, grand-prêtre de ce nouvel épisode à dominante apicole, les premières ruches se préparent à investir l'agglomération. Un tel projet (occupation et exploitation d'un territoire par des populations ouvrières) ne peut qu'interpeler la fibre urbanistique et environnementale des équipes du CAUE, la dimension architecturale des lieux de travail (les ruches) restant inscrite dans les prérogatives de l'artiste-apiculteur.

La fibre urbanistique leur insuffle donc le désir de prendre de la hauteur (comme le font les abeilles au moment du repérage), pour observer dans son ensemble le territoire qu'ils projettent d'analyser dans le détail par la suite. Le site de La Bastille, remarquable point culminant de la ville, s'impose alors autant pour le coup d'œil qu'il offre, que pour l'écosystème singulier que génère son orientation plein sud. La fibre environnementale les conduit quant à elle à s'interroger sur la part de nature susceptible de s'offrir aux butineuses, sa quantité, sa qualité, son histoire, son avenir...

Sème ta zone !

C'est ainsi que le 13 mai 2009, entre la Bastille, les quais de l'Isère et les ruelles de la ville, un groupe d'une quarantaine de personnes part à la recherche de toutes les traces de nature encore présente. Armés de sachets de graines mellifères, de griffes et de petites réserves d'eau, habitants, élus, chercheurs, artistes et curieux arpentent les rues de Grenoble en quête de petits morceaux de terre pour y déposer leur semence clandestine. Pleine terre, sol encore fertile, délaissés de voirie, creux de murets ou de dalles béton, coins secrets de quelque jardin, de quelque friche, petits lieux dérisoires apparaissant aux yeux de certains comme des espaces non entretenus, à l'abandon, se révèlent en réalité être de fabuleuses réserves de nature spontanée dont les abeilles sont friandes...



Même si l'opération « Sème ta zone » a quelque chose d'un peu iconoclaste, elle comprend, outre la participation d'Olivier Darné, celle des services de la Ville de Grenoble responsables des espaces publics, des paysagistes du CAUE, de jardiniers, d'apiculteurs... autant de spécialistes dont les préoccupations et les points de vue viennent enrichir, avec le public invité, un débat aussi passionnant qu'inattendu.











Nature sous contrôle, questions - réponses

Premier constat : dans la plupart des grandes villes, les services des espaces publics, héritiers de traditions du XIX[e] siècle, répondent à des obligations de sécurité et d'image de marque de la ville pour « assainir, faire propre » d'une part, et « embellir, fleurir » d'autre part. Ils sont en cela largement encouragés par une population très demandeuse d'un tel type de décor. Les (maigres) espaces où la nature s'épanouit spontanément sont impitoyablement « nettoyés » à coups de jets de vapeur. (Voir encadré)

La question « poil à gratter » posée par le CAUE est : « Pouvez-vous, ça et là dans la ville, laisser s'exprimer une nature spontanée ou êtes-vous tenus de sulfater et nettoyer pour tout garder sous contrôle ? (Question qui pourrait se poser dans les mêmes termes à propos de sociologie ou de politique...) »

Allons bon ! Voilà que quelques fleurettes d'interstices se mettent soudain à soulever de considérables problématiques socioculturelles...

Deuxième constat : le potentiel agronomique d'un sol met plusieurs milliers d'années avant de trouver son équilibre biologique. Or, cet équilibre peut être remis en cause en moins de six mois si le sol est recouvert, ne serait-ce que par un film plastique, durant cette courte période... Le « sous-sol » de Grenoble, trituré par les réseaux, caniveaux et autres fondations avant d'être recouvert d'asphalte et de dalles de béton, était composé de la terre agronomique la plus riche de la région. Bien sûr, cet état de fait vaut pour toutes les villes du monde et cet irréversible outrage à la nature est le tribut à payer au concentré de confort et de richesse que nous offrent nos grandes cités.

Mais cela donne aussi aux lopins qui ont échappé à ces mises en coupe réglée un statut particulier, une sorte de dimension sacrée, qui devrait peut-être nous inciter à les considérer avec le respect et la commisération qu'ils méritent... D'autant que la nature est le meilleur révélateur de l'identité d'un territoire : un terrain laissé libre ne produira pas les mêmes espèces végétales à Grenoble, à Rennes ou à Ajaccio...

Bien sûr, vu sous cet angle...

Troisième constat : Les nouvelles tendance de l'urbanisme, portées entre autres par le Grenelle de l'environnement, incitent les bâtisseurs à « construire la ville sur la ville », - là où le mal est déjà fait - ou à privilégier la densité des espaces bâtis en économisant les surfaces de terrains à occuper. Cette vertueuse attitude ne pourrait-elle pas s'accompagner d'un geste bienveillant envers les terres restées intactes, rescapées de l'urbanisation « agronomicide » ?

Et s'il n'était pas trop tard pour bien faire ? Et si les bleuets, primevères, pâquerettes, pissenlits et coquelicots revenaient, au cœur des villes, prendre la place des bégonias ou des géraniums en pots...

Retour de promenades

Tout au long de ces promenades-inventaires sur les zones de butinage, beaucoup de découvertes ont été faites, comme si un éclairage nouveau venait révéler la face cachée d'objets pourtant familiers ; beaucoup de questions ont été posées : « de quoi était fait cet endroit il y a vingt ans ? De quoi sera-t-il fait dans vingt ans ? » ; des expériences novatrices ont été évoquées, comme ces immeubles végétalisés conçus par l'architecte Édouard François, ou ce programme conduit dans la région de Rennes où les bâtiments ont été construits sur pilotis pour laisser croître et s'épanouir la forêt de chênes qui commençait à naître sur son emplacement...
Chacun sait que les outrages faits à la nature « nourricière » finissent toujours par avoir des conséquences. La population des abeilles, si elle pouvait parler, en témoignerait douloureusement. Pourtant, pour une abeille, un simple bouquet de fleur permet de faire son miel. Il reste aux humains à apprendre à « consommer » la nature sans l'épuiser, ne serait-ce que pour donner aux générations futures les moyens de leur pérennité.

Propos issus d'un entretien avec Serge Gros, directeur du CAUE Isère, et Marie Baret, paysagiste.

Les quatre niveaux d'entretien des espaces naturels de la Ville de Grenoble

Les services de la Ville de Grenoble sont en charge de la gestion des espaces naturels couvrant son territoire... Ces espaces sont subdivisés en quatre classes :

Ornementale
Ecrin végétal pour embellir un lieu historique, une construction de prestige récente, ou un site de haute qualité esthétique. C'est dans ce genre d'espace que l'art « académique » du jardinier peut s'exprimer.

Classique
Ces espaces verts associent la fonction à la décoration. La volonté est de créer un écrin végétal pour accompagner les usagers au travers de leurs différentes activités avec un cadre agréable et fleuri.

Semi-naturelle
Espaces verts traités de manière plus écologique, plus naturelle. Embellissement du cadre de vie à tous les usagers mais avec une tendance visuelle qui rappelle la campagne. Lieux à usages multiples et intensifs.

Naturelle
La composition laisse délibérément une large place à l'expression spontanée de la nature. Il s'agit simplement de la contrôler. D'apparence sobre, ces parcs ont divers usages comme des actions pédagogiques, la promenade, les activités sportives...



Dans le cadre des «jeudis sous la ruche, le futur sans équation» trois philosophes se sont penchés sur «le progrès, son passé, son présent et son futur»...



Etienne Klein, physicien au CEA - Saclay et docteur en philosophie des sciences, **Vincent Bontems**, docteur en philosophie et histoire des sciences, Larsim - CEA, **Thierry Menissier**, maître de conférence de philosophie politique, département de philosophie de l'université Pierre Mendès-France-Grenoble2.



"Disparue, l'utopie ? Mais elle est réalisée ou en voie de l'être !"

par Thierry Ménissier

À l'invitation des Rencontres-i, trois philosophes – le premier physicien et épistémologue, le second spécialiste de la technique et le troisième politiste – se sont rencontrés trois jeudis sous la ruche pour réfléchir au passé, au présent et au futur du progrès. Après avoir affirmé l'importance de la notion de progrès dans la constitution de la modernité, et même dans l'apparition du «style moderne», après aussi avoir émis certaines réserves sur la valeur de cette notion pour une philosophie de la science et pour une approche de la technologie aujourd'hui, en particulier sur le plan éthique, l'analyse plus précise des modes de progression de l'histoire technique, scientifique, sociale, politique et morale les a conduit à sonder la valeur de l'idée de révolution.

Mais c'est la troisième séance qui fut évidemment la plus difficile : n'est-on pas toujours trop jeune pour appréhender le futur du progrès ? Certes, mais le temps juste pour se pencher sur la valeur des choses n'est donné à personne en particulier, et ainsi que l'affirmait le grand Epicure, il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour philosopher. Et comme aucun philosophe n'est devin, plutôt que le «futur» du progrès, ce qu'il est permis de penser, c'est «l'imaginaire du futur».

Je vais essayer de le montrer en m'attachant au statut des utopies, car à mon sens, cette idée complète celle philosophique de progrès et celle épistémologique et politique de révolution, et permet d'orienter la réflexion vers le lien entre le présent et le futur. Après celle du triomphe des idéologies, notre époque paraît être celle de la fin des utopies ; cette notion souffre même d'un certain désenchantement. Alors que notre monde est résolument celui

PEUT-ON RÉELLEMENT INNOVER SANS SE PROJETER DANS UNE UTOPIE ?

de l'innovation, tout se passe comme si les thèmes du réalisme et de l'individualisme emportaient désormais les suffrages vis-à-vis des idées de vie meilleure et de communauté heureuse, traditionnellement fondatrices de l'utopie. Pourtant, peut-on vraiment valoriser l'innovation et se priver de l'utopie ? Peut-on même réellement innover sans se projeter dans une utopie ? Questions tout à fait centrales pour quelqu'un qui se demande comment penser l'imaginaire du futur.

Cependant la question est également posée de savoir pour quelles raisons notre monde a l'impression (parfois désagréable) d'en avoir fini avec l'utopie. Je formulerai cette hypothèse : notre monde éprouve une telle impression, non parce que l'utopie ou son désir ont déserté notre quotidien, mais parce que les utopies sont en voie d'être réalisées. C'est pourquoi, agissant désormais dans un monde dans lequel l'utopie est advenue ou en voie d'advenir, nous éprouverions un légitime déficit d'espoir – puisque il est fort délicat de vivre dans un univers dépourvu d'horizon. Comment, alors, concevoir notre rapport à la science et à l'innovation – comment concevoir notre responsabilité humaine dans un tel univers ?

NOTRE MONDE A L'IMPRESSION D'EN AVOIR FINI AVEC L'UTOPIE, PARCE QUE LES UTOPIES SONT EN VOIE D'ÊTRE RÉALISÉES.

Il y a là une étrange situation que je voudrais élucider. Qu'est-ce qu'une utopie ? C'est d'abord un genre littéraire moderne qui repose sur le rêve d'une humanité enfin heureuse. Pour la modernité, le thème apparaît avec le récit des us et coutumes de l'île du roi Utopus selon Thomas More dans son ouvrage *Utopia* (1516), une fiction sociale et politique en apparence inspirée de Platon (et de son dialogue *Critias*, qui évoque le mythe de l'Atlantide), mais en réalité proprement moderne. Dans l'utopie morienne, les traits caractéristiques de la modernité se trouvent en effet presque tous, et sous forme concentrée : égalité des citoyens, revendication d'équité dans l'accès aux moyens de vivre, centralité du travail, rationalité des fonctions sociales et des lieux d'existence, appel à la connaissance scientifique pour modifier la réalité, épanouissement des individus proposé comme modèle de la vie heureuse. Une variante possible concerne la capacité de transformer un tel programme en mystique collective : c'est ce que propose, quelques décennies plus tard, *La cité du soleil* de Campanella.

Ces utopies fondatrices étaient très normatives : elles substituaient aux usages de leur temps des règles de vie collective fort contraignantes. Or, paradoxalement l'idée d'utopie contient également en elle le rêve d'une vie communautaire libérée de la loi, où il serait « interdit d'interdire ». Doublet historique de l'utopie morienne, le modèle de l'abbaye de Thélème selon Rabelais (dans *Gargantua*) propose dans une farce sérieuse un type d'organisation dans lequel les individus désassujettis de toute forme d'autorité vivent et se cultivent à leur guise. Il y a quelque chose d'anarchiste dans cette première utopie reposant sur l'impératif : « Fais ce que tu voudras ».

Ensuite, les utopies de la dernière modernité (XVIII^{e} – XIX^{e} siècle) ont opéré une tentative de rapprochement du réel et du possible. Se produit en effet au XVIII^{e} siècle une évolution fondamentale, cependant déjà sensible dans l'utopie scientiste d'un Francis Bacon : l'amoindrissement de la tension entre réel et idéal, sous l'effet du progressisme technologique des Lumières, et la relation entre l'utopie et l'histoire. Un indice sûr d'une telle évolution : l'apparition de la première utopie historique, et non plus seulement spatiale, *L'an 2440* de Louis Sébastien Mercier. Le fondement anthropologique de cette mutation peut être décelé dans le thème rousseauiste de la perfectibilité indéfinie de l'homme et de l'espèce humaine, sorte de modèle de la représentation de l'homme pour toute la modernité.

Mais l'expérience totalitaire du XX^{e} siècle a malheureusement transformé en réalités les rêves de l'utopie moderne ; en témoignent les caractères suivant : rationalité exacerbée de la vie sociale et de la gestion de l'existence des populations par l'Etat, utilisation massive de la science et de la technologie, voire logique concentrationnaire où, selon Hannah Arendt, « tout est possible ». Dans les termes de Karl Mannheim puis de Paul Ricœur, l'utopie a été contaminée par l'idéologie. Le discours sur le possible, dont le mode était le conditionnel, est devenu discours d'action, capable de mobiliser les foules derrière l'espoir d'un « avenir radieux ». Il fallut donc accepter la transformation de l'utopie en dystopie, ce que firent quelques visionnaires, tels que George Orwell dans les années 1940 dans ses deux dystopies paradigmatiques pour toute l'époque contemporaine : *La ferme des animaux* et *1984*. La prégnance du modèle dystopique paraît désormais une fatalité pour toute forme d'utopie. Si bien que l'utopie semble aujourd'hui avoir globalement mauvaise presse, puisque la « réussite » de l'utopie moderne repose sur la capacité à transformer l'homme, ce qui s'apparente à une dangereuse manipulation.

Mais justement, la question se pose de savoir si au lieu de disparaître purement et simplement, l'utopie, conformément au mouvement général de la modernité (amoindrissement de la tension entre le réel et l'idéal, représentation de la condition humaine comme soumise à une perfectibilité indéfinie, projection historique du possible) n'est pas au contraire advenue ou en voie de réalisation. Il est donc nécessaire de se pencher sur les raisons de l'apparente disparition de l'utopie correspondant en fait à sa progressive réalisation. Un élément en ce sens : le possible paraît bel et bien avoir annexé le réel, et particulièrement dans

les trois registres de la connaissance scientifique, de la maîtrise de la nature et de l'organisation sociale. En effet, en dépit des limites de l'existence individuelle, perçues par tous, les scientifiques nous ont appris que, du point de vue des destinées de notre espèce, plus rien n'est désormais impossible par principe, touchant notamment les modifications de la matière (même vivante). Un cas exemplaire : la question de la sénescence, aujourd'hui traitée comme une pathologie de la vie. De plus, les modes contemporains de l'organisation du travail et de l'économie, depuis le fordisme, ont purement et simplement réalisé les phalanstères rêvés par les « socialistes de l'utopie », à l'autogestion près (cependant, même le « capitalisme participatif » évoque quelque chose du thème utopique souvent décliné par les auteurs du passé : « à chacun selon son mérite ou son investissement »). Un tel constat est pertinent également dans l'ordre des relations humaines : la disparition des modes traditionnels de socialité domestique (dans l'ordre du couple, de la famille, des relations amicales) implique que nous sommes entrés dans le « nouveau monde amoureux », notamment en ce qui concerne l'égalité des sexes, la totale liberté des choix de vie (voire la liberté en matière de choix de genre), et la possibilité de l'expérience du croisement dynamique des passions.

De plus, l'évolution des formes du travail, la souplesse du droit, la globalisation de l'économie et son extrême financiarisation, constituent des facteurs d'aggravation de la mutabilité de la réalité, qui paraît infinie. Par suite, paradoxalement, le réel se dérobe à la prévisibilité. La fiction borgésienne de « *La loterie à Babylone* » est peut-être en voie de réalisation : la logique des jeux de hasard et de chance paraît avoir contaminé l'existence individuelle et sociale. Un autre registre entier concerne les pratiques d'utopie communautaire par le biais des TIC, un domaine où la réalisation de l'utopie est manifeste. Il faut parler à ce propos d'une communauté intégrée, cela du fait, notamment de l'apparition de « l'intelligence collective » (selon P. Lévy) : les nouvelles formes de collaboration intellectuelles électroniques démultiplient l'innovation et créent une nouvelle forme de subjectivité collective, à la fois réelle et virtuelle. Deux exemples privilégiés : (1) la communauté des utilisateurs de forum de rencontre et de jeux d'avatars ; (2) « l'utopie limitée » des utilisateurs du logiciel libre.

L'élément contestataire, traditionnel de l'utopie, n'est d'ailleurs pas du tout absent de ce nouveau contexte : des communautés alternatives sont apparues, qui concernent justement la réapparition de la dimension contestataire et politique de l'utopie : premier exemple, sur le plan de l'imaginaire théorique de notre époque, la « multitude » capable d'habiter « l'empire », selon Michael Hardt et Antonio Negri, ou : comment fonder un pouvoir constituant à l'époque du réseau mondial ? Second exemple, les « TAZ », « zone d'autonomie temporaire » selon Hakim Bey, ou : comment se soustraire à l'ordre marchand et tenter de le subvertir ?

Mais bien entendu il est impossible de considérer qu'à présent, dans ce monde de l'utopie en voie de réalisation, tout va bien ou, dit de manière plus rigoureuse : que l'histoire des hommes est enfin parvenue à son terme. Le progrès technologique effectif ne se confond pas ou pas encore avec la réalisation de l'utopie, en dépit du fait que nous avons de fait intégré le possible dans le réel, en déformant ce dernier selon nos vœux. En effet, il faut se souvenir des utopies du passé comme des variations fantasmées sur la communauté. Or, si l'utopie n'est pas encore totalement réalisée, si elle reste à venir, c'est en fonction de deux significations de la communauté qui restent en souffrance, et c'est sur deux plans (différents quoique complémentaires), qui représentent deux chantiers très concrets pour notre monde.

LE POSSIBLE PARAÎT BEL ET BIEN AVOIR ANNEXÉ LE RÉEL, PARTICULIÈREMENT DANS LES TROIS REGISTRES DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE, DE LA MAÎTRISE DE LA NATURE ET DE L'ORGANISATION SOCIALE.

Le plan de la communauté humaine, d'abord, soit celui de l'égalité entre les hommes dans l'accès à une vie décente et aux multiples jouissances offertes par la vie moderne ; au sens classique comme au sens moderne, il n'y a pas d'utopie sans égalité, et même mieux encore, exprimé à la lumière de l'échec historique de l'égalitarisme politique : sans volonté d'équité. J'insisterai quelque peu sur deux points plus précis, et à mon avis très importants. Premièrement, cette volonté d'égalité est une véritable constante du progressisme, car elle recoupe une constante anthropologique liée au sentiment de la dignité humaine. Cette remarque peut elle-même se décliner de deux manières différentes. Tout d'abord, que vaudrait réellement l'innovation technoscientifique sans équité dans le rapport à la dignité humaine ? L'écart entre les populations favorisées ou défavorisées par la technologie et la science est aujourd'hui considérable : certains Américains, bien nourris et correctement soignés, ne vivent-ils pas deux fois plus longtemps (et combien de fois « mieux » ?) que certains Africains ? Qu'en sera-t-il lorsque les premiers pourront, par le biais des biotechniques, encore augmenter les performances de leur corps, et celles de leur génome ? Le sentiment d'humanité, la sensibilité empathique à la souffrance de l'autre, ces constructions mentales héritées



par le travail d'une longue histoire religieuse et philosophique (du christianisme ou du stoïcisme de l'Antiquité aux idées et aux politiques humanitaires d'aujourd'hui) seront-elles, sur la longue durée, capables de résister à cette différenciation entre les humains, qui à terme pourrait séparer morphologiquement les hommes technologiquement favorisés de ceux qui ne le sont pas ? Ce n'est pas du tout certain, et c'est pourquoi le progrès sera illusoire sans le respect de l'impératif d'équité dans l'accès aux moyens techniques favorisant la dignité humaine. Ensuite, ce souci d'équité doit aussi concerner bientôt

AU SENS CLASSIQUE COMME AU SENS MODERNE, IL N'Y A PAS D'UTOPIE SANS VOLONTÉ D'ÉQUITÉ.

l'accès aux être issus des technologies d'amélioration de l'humain, à savoir aux machines quasiment humaines ou aux êtres de synthèse que nous allons produire, à nos clones ou à tout autre création qui pourra revendiquer ou exprimer de l'intelligence ou de la sensibilité. La science fiction a évoqué il y a bien longtemps déjà (au moins depuis les années 1970, et l'œuvre de Philip K. Dick) le statut particulier de ces êtres à venir dans un futur proche. Mais les remarquables anticipations sur ce sujet que sont des films tels que *I,robot*, *Bienvenue à Gattaca* ou encore *The Island* ajoutent quelque chose : ils ajoutent la figuration de l'humanité dans ces créatures, ils ajoutent donc en quelque sorte à leur humanité, en fournissant un moyen de renforcer notre empathie vis-à-vis de ces êtres qui n'existent pas encore… Le problème devient celui-ci : traiter des êtres d'apparence humaine et/ou qui inspirent de l'empathie comme des moyens et non comme des fins (en reprenant la distinction de base de la morale de Kant), ce n'est pas seulement indigne pour nous et dégradant pour eux ; c'est bel et bien dégradant pour nous, et au final sans doute très dangereux pour l'humanité elle-même. Je réclame donc solennellement l'instauration du principe d'équité dans l'accès à la dignité d'être intelligent et sensible pour nos futurs congénères robots ou clones !

Deuxièmement, il faut insister sur l'autre dimension de la communauté, qui est celle de la communauté naturelle, de la communauté de tous les vivants dans leur environnement, dont le vivant technologique, l'homme, est plus que tout autre responsable. Soit, dans nos termes actuels, celui de l'écologie et du développement durable. Les utopies ont toujours insisté sur la nécessité pour les hommes de vivre en harmonie avec leur milieu. Il me semble que l'on ne pourra pas non plus parler de progrès s'il n'existe pas de harmonieux de l'homme à la nature.

Les deux plans de la communauté (humaine et naturelle) sont liés, je voudrais achever cette réflexion en le soulignant. C'est en effet ce que le philosophe utopiste André Gorz (1923-2007) avait montré : une plus grande égalité dans le rapport des hommes à leur dépense d'énergie correspond à la fois à l'équité entre eux et au souci écologique en regard de la nature. Dans une démarche telle que celle de Gorz, le dernier passage dans la voie de la réalisation de l'utopie, c'est celui représenté par la conjugaison du « revenu social garanti » (afin de contrer les effets de la crise du travail engendré par l'évolution de la production) et par du développement durable (afin de contrer ceux de la pollution due à l'industrialisation). Il nous reste à l'écouter et surtout à mettre des telles idées en travail et en pratique !

Thierry Ménissier,
philosophe politique, maître de conférences HDR, département de philosophie / UPMF-Grenoble 2, président de la Société alpine de philosophie

Il a notamment publié :
- *Machiavel ou la politique du Centaure*, Paris, Hermann, « Hermann Philosophie », 2010.
- (dir.) *L'idée d'empire dans la pensée politique, historique, juridique et philosophique*, Paris, L'Harmattan / Université Pierre Mendès France – Grenoble 2, collection « La Librairie des Humanités », 2006.
- *Éléments de philosophie politique*, Paris, Ellipses Marketing, 2005.
- *Machiavel, la politique et l'histoire. Enjeux philosophiques*, Paris, P.U.F., collection « Fondements de la politique », 2001.
- *Éros philosophe. Une interprétation philosophique du Banquet de Platon, traduction du Banquet suivie d'un essai*, Paris, Kimé, collection « Philosophie Épistémologie », 1996.







La compagnie Scalène en résidence au CCSTI – La Casemate – Grenoble a collecté dans le quartier Saint-Laurent des objets, des sons, des images qui ont servi de support à leur création : *Collection permanente*

Rencontre sur le toit du CCSTI d'une caravane, d'une troupe de danse et d'un anthropologue.

Collection permanente



C'est dans le cadre des Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences que la compagnie Scalène, en résidence au CCSTI - La Casemate, se trouva doté d'un anthropologue, Jean-Olivier Majastre. Rencontre improbable et inédite, d'abord précautionneuse et respectueuse, de part et d'autre, à pas de chat, mais vite confiante.

"Nous sommes partis ensemble à la découverte de la rue Saint-Laurent, pénétrant dans des cours, gravissant des escaliers, visitant des impasses, découvrant des passages, abordant des passants, nous arrêtant finalement un moment chez François pour boire une bière. Puis la collecte d'objets auprès des habitants, le butinage, a commencé. Nous avions choisi comme thème, la survie. Petit à petit, des objets de toutes sortes furent déposés en offrande à la Casemate, accueillis, référencés, et soigneusement répertoriés. C'est à partir de ces objets que s'est élaborée une aventure artistique commune, les danseurs dans une interprétation chorégraphique, l'anthropologue aux commentaires."

Quelques morceaux choisis.

Histoire d'objet

L'escargot de Jean-Olivier Majastre pour *Collection permanente*

Quand on ouvre le grand livre du butinage on trouve de tout et de n'importe quoi, entre un inventaire à la Prévert, mais sans raton laveur, ou une énumération à la Borges, sans queue ni tête. Qu'on en juge : un guide de survie en anglais, des bonbons Tagada à la fraise, une peluche, une palette de maquillage, la Gazetta Dello Sport, des guirlandes, un lustre, un magnétophone, une valise, un bilboquet, une bouteille d'eau minérale, une photo, un poudrier, j'en passe.
Et pourtant tous ces objets ont une histoire, ils nous parlent et nous devons apprendre à les entendre, surtout dans des expériences de survie ou ils seront nos compagnons. Car survivre, ce n'est pas vivre sur, au sens d'exploiter, mais vivre avec, au sens partager.
Quand j'ai commencé mes études d'anthropologie dans les années soixante du siècle dernier, j'avais un maître, André Leroi-Gourhan, qui avait coutume de commencer tous ses cours avec un objet d'utilité courante qui nous introduisait à la culture qui l'avait produite. De l'objet à son usage il nous ramenait au matériau dont il était construit, ce qui nous renvoyait aux ressources du milieu, liées elles-mêmes à l'influence du climat, sans compter les techniques mises en jeu, les gestes, les compétences, les apprentissages, la division sexuelle des tâches, les rites et les croyances, bref l'objet condensait tous les enjeux de la vie sociale, si on savait l'interroger.
Je vais essayer de vous en faire une démonstration amusante au prétexte de l'objet que j'ai offert, soit une coquille d'escargot vide et blanche, rencontrée par hasard dans un jardin de la rue Saint-Laurent.

Le hasard est le premier allié des expériences de survie, il faut savoir l'accueillir, le saisir quand il se présente, s'en faire un ami. Revenons à notre coquille. Avant d'en découvrir l'usage j'ai été sollicité par sa présence, par son apparence, par sa forme, déterminée par sa fonction. Et j'ai d'abord été séduit par ce cône hélicoïdal, par cette spirale ascensionnelle qui me rappelle les escaliers de certains immeubles de la rue Saint-Laurent, cet enroulement voluptueux qui permet en allongeant le parcours d'alléger la pente et de s'élever sans fatigue.
Mais plus que l'inventivité technique, je retiendrai avant tout sa solution esthétique. Les expériences de survie doivent faire une place à la beauté. Il y a plus de 35 000 ans nos lointains ancêtres nous léguaient dans les grottes de Lascaux une véritable cathédrale artistique, quand on les croyait uniquement occupés à se nourrir et se reproduire.

Et comme la beauté ne va pas sans poésie, qui ouvre à de nouveaux espaces imaginaires qui transcendent le quotidien, on approche la coquille de l'oreille, et l'on entend le vent, ou la mer, ou la mer et le vent, dans un labyrinthe vers l'ailleurs.
Cette musique, je peux la produire en soufflant dans cette conque pour en tirer des sons plus ou moins harmonieux, et si on se met plusieurs, voilà que la coquille d'escargot fonde le premier orchestre improvisé dans la société de survie et engendre de la sociabilité, de l'être ensemble.
C'est peut-être pour cette vertu à lier les hommes que de nombreuses cultures, du continent africain aux archipels océaniens, utilisent les coquillages comme monnaie d'échange et accessoirement comme objet de parure. En Afrique ce sont les cauris qui assument cette fonction, parce qu'ils évoquent le sexe féminin.
Oui, la sexualité marque chaque objet. Il y a des objets masculins, le couteau, des objets féminins, la cruche, des objets hermaphrodites. L'escargot a les deux sexes, il peut être fécondé et fécondant, et c'est déjà une leçon qui nous avait été donnée par la ruche.

Accordons à ce modeste coquillage le crédit d'avoir fixé dans son enveloppe calcaire une partie du gaz carbonique de l'atmosphère, et l'on voit qu'il contribue à sa façon, modestement à l'équilibre de notre planète menacée.
L'art, la sexualité, la sociabilité, l'écologie, autant d'entrées qui permettent d'appréhender le statut de l'objet mal connu parce que trop familier. Il nous manque la religion, ou plutôt le sacré.
Aidons-nous d'une anecdote qui commence par l'étonnement d'un enfant ramassant un coquillage et qui demande où est passé son ancien locataire. Sa tante, pour le rassurer «il va revenir». C'est une réponse dilatoire, qui pourrait passer inaperçue si elle ne rencontrait involontairement le mythe de l'immortalité, tel qu'il nous est conté dans la tradition chrétienne. Quand quelques jours après son supplice, on ouvre le tombeau du Christ, celui-ci est vide. Et de ce vide naît un message d'espoir ; il est monté aux cieux, il est ressuscité.
Continuez de nous apporter des objets, nous vous offrirons des histoires.



Objets d'histoire

Autour de l'objet
de Jean-Olivier Majastre *(Extraits)*

Il y eut la lessive, le linge qui sèche, le repassage. Le gaz, l'électricité, le téléphone. Les enfants. Les vêtements et les sous-vêtements. La moutarde. Les soupes en sachet, les soupes en boîtes. Les cheveux : comment les laver, comment les teindre, comment les faire tenir, comment les faire briller. Les étudiants, les ongles, les sirops pour la toux, les machines à écrire, les engrais, les tracteurs, les loisirs, les cadeaux, la papeterie, le blanc, la politique, les autoroutes, les boissons alcoolisées, les eaux minérales, les fromages et les conserves, les lampes et les rideaux, les assurances, le jardinage.
Rien de ce qui était humain ne leur fut étranger.

Le texte que je viens de lire est extrait d'un livre de Georges Perec, de 1965, *les Choses*, où, pour la première fois Perec, décrit et dénonce avec talent l'aliénation de notre vie par les objets. Georges Perec a 29 ans quand il écrit ce chef d'œuvre qui lui vaut le prix Renaudot. Il lui reste 17 ans à vivre pour nous livrer d'autres chefs d'œuvre, *La vie mode d'emploi, La disparition*, un livre sans la lettre E, ou *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*

Depuis que le XIX[e] siècle a inauguré en Amérique et en Europe la production de masse d'objets manufacturés, l'objet n'a pas toujours eu mauvaise presse. Lautréamont chante ses noces dans sa fameuse formule : *Beau comme la rencontre sur une table d'opération d'un parapluie et d'une machine à coudre.*

Marcel Duchamp transforme l'objet en icône en installant dans le champ de l'art un égouttoir en 1914, un urinoir baptisé fontaine en 1917, et en 1916, une pelote de ficelle enserrée entre deux plaques de laiton qu'il nomme *À bruit secret*, car il installe un objet invisible à l'intérieur de la bobine, qui fait du bruit, quand on la secoue. Comme personne ne secoue jamais les œuvres d'art, le bruit restera à tout jamais secret, C.Q.F.D. Il faut remarquer que Duchamp installe ses petites bricoles en pleine guerre mondiale, quand les hommes se massacrent allégrement par millions, quand d'autres objets moins inoffensifs font preuve d'une redoutable efficacité meurtrière.

Il est vrai que ceux-là mêmes seront célébrés par Apollinaire, à sa manière, quand il écrit à sa bien-aimée : *Tes seins sont les seuls obus que j'aime*. La guerre n'a jamais empêché les poètes de poétiser puisque c'est en 1943 que Francis Ponge écrit *Le parti pris des choses* où il chante le savon ou l'appareil de téléphone. En 1953, Alain Robbe Grillet inaugure une nouvelle objectivité avec *Les gommes*.

On retrouve tous ces objets du quotidien magnifiés par le Pop Art dans les années 60 par Andy Warhol qui peint des bouteilles de Coca-Cola ou des boites de soupe Campbell, ou avec Claes Oldenbourg qui monumentalise à Philadelphie une pince à linge de 17 mètres de haut. Il aura même un projet pour remplacer l'obélisque de Washington par une pince à linge encore plus gigantesque, mais ce projet ne vit jamais le jour. Mais, dès cette époque les apparences sont contestées en France par les nouveaux réalistes qui renvoient aux objets la violence qui les a fait naître, Arman en dépeçant des violons ou en éventrant des pianos, César en compressant des automobiles.

.../...

On connaît des cultures pleinement humaines, avec une vision du monde, des mythes et des rites, une organisation sociale, des arts, des danses et des chants, des rires et des larmes, où chaque individu a tout au plus une vingtaine d'objets à sa disposition. Nous en avons cent, mille, plus, beaucoup plus, qui nous donnent des nouvelles du monde entier. Dans ma poche, cette boîte d'allumettes, qui m'est chère car elle me permet d'offrir du feu à qui m'en demande. Infiniment plus pratique que d'aller à la recherche hasardeuse de deux silex, les frapper l'un contre l'autre dans le mince espoir d'en faire jaillir une étincelle. Ce n'est qu'une boite d'allumettes offerte gracieusement par le bistrot où je vais boire mon café, mais dans ces quelques tiges de bois je pressens combien de forêts dévastées, dans le soufre qui s'enflamme, combien de mines lointaines où souffrent des mineurs. Plus près du corps, ma chemise, cent pour cent coton, venu de quelle plaine inconnue, mes boutons de nacre, issus de quel océan, ma ceinture de cuir qui me rappelle l'ancestrale filiation animale du genre humain, tout comme le feutre de mon chapeau, fait de poils de lièvre agglutinés. À portée de main, ce stylo à bille de trois couleurs et de cinq matières différentes, de la famille des objets dont le contenu vaut bien moins cher que le contenant, dont le paradigme est la boîte de sardines dont on sait que la boîte vaut plus cher que les sardines, et le design et la commercialisation de la boîte bien plus chers que sa fabrication.

Le destin ultime de l'objet, par sa désuétude plus que par son usure, est le déchet. L'humanité a mis un certain temps avant de résoudre le problème, comment produire ? Elle a mis plus de temps à résoudre le deuxième problème engendré par la résolution du premier problème, comment vendre ce que l'on a produit ? Elle n'a pas encore résolu le troisième problème engendré par la résolution du deuxième problème, que faire des déchets ? Savez-vous que la France produit en un an assez de déchets pour remplir une file de wagons S.N.C.F. de 14 mètres de long pouvant contenir 20 tonnes de déchets sur une distance de la Terre à la lune. La lune, future déchetterie ?





Art, science, société : effacement des frontieres ?

par Marie-Christine Bordeaux

L'alliance, invariablement présentée comme étonnante et contre nature, de l'art et de la science, n'est pourtant pas une pratique aussi neuve qu'on veut le faire paraître. Sans remonter jusqu'aux grandes figures qui incarnent aujourd'hui encore une harmonieuse conjonction entre ces deux manières de donner du sens au monde (Léonard de Vinci, Blaise Pascal, etc.), les liens entre ces domaines sont assez constants, au point d'engendrer aujourd'hui un genre théâtral à part entière, le théâtre de sciences, et d'insuffler à la danse contemporaine quelques-uns de ses fondamentaux esthétiques : lorsque la danse décentre la vision du spectateur pour éclater celle-ci en une réalité multiforme et insaisissable, lorsqu'elle s'en remet aux lois du hasard, ou qu'elle s'écrit à l'aide de logiciels informatiques, elle ne se contente pas d'utiliser les techniques du moment, elle se fait l'expression artistique de nouvelles façons de voir et de construire des mondes. Cependant, l'époque contemporaine voit évoluer le paradigme qui lie art et science : c'est désormais par la technologie que cette relation est pensée et mise en œuvre, et c'est ainsi qu'elle rencontre les publics. Ce changement est certes dû à l'avènement récent de la « technoscience », où science et technique sont indissociablement mêlées, mais on peut également affirmer qu'aujourd'hui la technologie médiatise la relation entre les domaines du sensible et ceux du savoir.

Dans un chantier de recherche mené depuis 2007[1], j'ai eu l'occasion d'analyser l'édition précédente des Rencontres-i, aussi bien dans sa construction, ses enjeux, que dans sa dimension communicationnelle, au sens large du terme : problèmes de communication institutionnelle posés par la gouvernance d'un projet associant de nombreux partenaires appartenant à des champs professionnels assez différents, mais aussi modes de circulation des formes d'intérêt pour des pratiques culturelles atypiques. J'ai moi-même servi, à mon corps défendant, de « test » aux organisateurs, pour qui certaines de mes difficultés de compréhension du projet étaient à analyser du côté de la communication de l'événement. Une partie du chantier reste à faire, c'est le but du séminaire que nous ouvrons par cette double conférence en compagnie de Guy Saez[2] : analyser les productions issues des coopérations entre scientifiques, ingénieurs et artistes, qu'elles soient issues de l'Atelier Arts-Sciences ou qu'elles résultent d'autres formes de coopération. Il reste aussi à analyser des enjeux, non plus seulement du côté des acteurs institutionnels, mais du côté des publics, que ceux-ci soient spectateurs ou participants, nous y réfléchissons actuellement dans un autre cadre avec l'équipe de l'Hexagone.

Ces productions nous intéressent à plusieurs titres. Tout d'abord parce qu'elles sont publiques : elles sont orientées vers une réception, et leur dimension performative suscite de nombreux discours qui permettent de saisir les représentations dont elles sont l'objet. Ensuite, parce qu'elles constituent le lieu physique où s'accomplit le croisement entre art, science et technique, et qu'elles en sont également la métaphore. Pour le dire en une phrase, leur forme est une production discursive qui met en perspective l'objet qu'elles incarnent. Pour le dire plus simplement, elles sont la manifestation concrète d'une coproduction arts-sciences, et en même temps elles disent quelque chose de cette coproduction. Le public ne s'y trompe pas, ne perdant jamais de vue l'alliance de partenaires qui forme le creuset où s'élabore leur alchimie particulière, tout en les goûtant pour ce qu'elles sont : des objets privilégiés d'une expérience esthétique.

Commençons par relever la banalité des objets et des démarches que le discours « art-science » présente comme inédits et étonnants. Sans remonter jusqu'à Léonard de Vinci, figure accomplie du savant-artiste universel, sans convoquer l'histoire culturelle au sujet des liens qui unissent les représentations du monde et les formes de la représentation, sans rappeler la part que jouent la créativité et l'imaginaire dans la formulation des hypothèses scientifiques, il suffit de relever que l'alliance entre un artiste et un chercheur en R&tD n'a rien de fondamentalement étonnant : tous deux travaillent dans l'industrie du prototype. Récemment, Pierre-Michel Menger a avec justesse rappelé la proximité des gestes créateurs entre artistes et ingénieurs dans son *Portrait de l'artiste en travailleur*[3]. Depuis la parution de cet ouvrage, l'évocation romantique de l'artiste insoumis, opposé à la rationalité économique bourgeoise, présenté comme le plus créatif d'entre nous, ne peut plus être sérieusement soutenue.

Le discours majoritaire porté par les acteurs des projets « art-science », fondé sur une rhétorique de l'opposition (artiste vs scientifique), mais aussi de la transversalité (un lieu et/ou un projet commun pour l'artiste et le scientifique) et de la complémentarité (artiste plus scientifique) décrit mal une réalité qui est celle de l'hybridation. En analysant quelques productions jugées emblématiques de l'esprit des Rencontres-i par le réseau des partenaires de l'Hexagone, du CEA et du CCSTI, on peut en effet mettre en évidence plusieurs figures de la convergence entre art, science et technique, dont la plus juste et la plus féconde me parait être celle de l'hybridation. Comme je l'ai dit précédemment, ces productions sont des représentations symboliques du projet qui les fonde, elles sont donc souvent en tension entre les composantes de ce projet, issu de coopérations entre partenaires éloignés. Elles sont aussi en tension avec les attentes des publics, car ceux qui fréquentent les Rencontres-i sont bien informés de ces conditions particulières de production par divers réseaux et dispositifs que nous n'avons pas ici le temps d'évoquer, et sont donc mûs par une curiosité particulière, tout en ayant les mêmes attentes en termes d'expérience esthétique que celles qu'ils projettent sur les œuvres présentées dans des cadres plus traditionnels.

La première figure de convergence peut être illustrée par l'installation du collectif artistique Local Contemporain, *Les invisibles*, dans l'ancienne station service Ponsard : c'est

la correspondance métaphorique, où il n'existe pas de lien direct, matériel, indiciel pourrait-on dire entre l'activité artistique et l'activité scientifique. Alors que le discours d'accompagnement de l'installation était passablement énigmatique, laissant à chacun le soin de construire sa rêverie dans cette friche à la fois au cœur de l'urbain et en marge de la société visible, les interventions artistiques établissaient une relation de renvoi poétique à des questions de science et de société sur l'invisibilité dans la société contemporaine. On pouvait retrouver en 2009 quelque chose de ce renvoi poétique dans le butinage grenoblois mis en place par la Banque du miel autour du travail conceptuel et participatif d'Olivier Darné, artiste associé aux Rencontres-i 2009.

La seconde figure de convergence est celle de l'identité générique, fondée sur un élément commun permettant de rattacher chaque objet à un même principe. C'est le cas d'Adrien Mondot, informaticien et artiste, dont l'informatique est une matière de création au même titre que l'art du jonglage, invité des Rencontres-i 2009 et qui poursuit actuellement son travail en lien avec l'Hexagone. C'était aussi le cas de Johann Le Guillerm, qui utilise les mathématiques et la science comme le matériau même de son œuvre, dans l'exposition *Monstration* il présentait à la Bastille en 2007 des installations fondées sur la mise en œuvre de principes mathématiques, puis il exposait l'année suivante à Avignon le prototype de cette extraordinaire motte, qui dessine sa trajectoire en tournant sur elle-même, en instabilité permanente, conçue en lien avec des laboratoires spécialisés en haptique, c'est-à-dire dans le domaine des interfaces permettant de simuler les phénomènes de contact. Cette figure de l'identité générique est fréquemment évoquée dans le microcosme des acteurs qui s'intéressent aux croisements entre art et science : elle traduit la croyance dans des fonctions cognitives de même nature entre création artistique et recherche scientifique.

La troisième figure est celle de la confrontation, et part du principe inverse, celui de l'altérité fondamentale entre les acteurs en présence. De cette altérité, il est attendu un choc, susceptible de décentrer chacun de sa position, de ses représentations habituelles et des protocoles de plus en plus normés qui régissent son activité créative. Il y aurait à la fois « altercation » et « altération », pour reprendre les catégories de l'interactivité proposées par le rapport d'Anne Sauvageot et Michel Léglise *Culture visuelle et art collectif sur le Web* (1999). Les précédentes éditions des Rencontres-i sont ainsi parsemées de conférences loufoques et de savants fous, figures inversées du « grand partage » entre raison sensible et rationalité scientifique. En 2007, *Quelque chose*, texte écrit par Serge Valetti à l'occasion de rencontres organisées avec différents responsables et personnels du CEA, s'inscrivait dans cet horizon d'attente : *Quelque chose* était en effet attendu de la représentation théâtrale de ce texte, écrit par un auteur populaire dans le réseau du théâtre public, que chacun, qu'il soit partenaire de l'opération ou public, exprimait dans le registre de la confrontation, mais à des degrés différents.

La quatrième figure est celle de l'hybridation, art de combiner de l'hétérogène. Plus précisément, il s'agit de combiner des éléments constitutifs d'identités différentes, afin de créer de nouvelles identités qui seront plus que la somme des caractères ainsi associés. La création de la chorégraphe Annabelle Bonnéry, *Virus//Antivirus*[4], élaborée en lien étroit avec Dominique David et d'autres ingénieurs du CEA, illustre bien cette figure. Exploration par la danse des possibilités de microcapteurs combinés avec des accéléromètres, intégration dans la création artistique de matières technologiques (et non pas seulement d'outils), *Virus//Antivirus* est tout cela, mais beaucoup plus encore. C'est une remarquable manifestation d'une notion proposée par Jean-Marc Adolphe : la danse comme fonction de corps critique, « un corps comme lieu d'expérience et lieu de savoir », capable de « devenir le sujet de sa propre instrumentation cognitive » et de « développer sa propre énonciation par rapport à lui-même et par rapport au monde », pour reprendre les termes de Laurence Louppe citée par la philosophe Catherine Kintzler[5]. Lorsque, au milieu de la pièce, Anabelle Bonnéry dépose les capteurs sur le sol, les spectateurs croient la voir « arracher » ces capteurs, comme pour libérer l'humain de la technique, technique qui tenait les regards du publics aimantés par toutes les manifestations supposées de l'interaction entre la danse, les capteurs, et les sons émis en scène. Assez aimantés pour en être prisonniers : lorsque les capteurs sont déposés, et que commence la deuxième partie de la pièce, le public détourne son attention des interactions qu'il supposait perceptibles entre les sons et le mouvement qui les génère, et croit voir, alors qu'il s'agit de la même chorégraphie, réinterprétée dans le silence, une pièce différente. Cette reprise énonciative de la danse, apparemment affranchie de la technique, est pourtant indissociable, non seulement des conditions de production de l'écriture chorégraphique, élaborée dans un laboratoire de recherche commun entre artistes et ingénieurs, mais aussi des conditions de sa réception par les publics, dominées par l'imaginaire de la technique dans ses interactions avec le corps dansant.

L'évocation de cette création permet d'apporter une dimension organique à la question des frontières que nous avons proposée pour cette intervention à deux voix avec Guy Saez (que vous pouvez retrouver sur le site www.rencontres-i.eu) : la frontière sépare, bien sûr, mais c'est aussi un lieu très actif de passage, d'échange et de transgression. C'est pourquoi, il faut « éprouver » les frontières, aux deux sens du terme : faire l'épreuve de leur matérialité, de leur résistance – on peut ainsi dire que le corps dansé fait l'« épreuve » de la technique – et savoir s'y appuyer pour parvenir à des processus de fécondation réciproque : qu'il soit matériellement présent ou absent, l'outil technologique est incorporé dans ce langage du corps particulier qu'est le mouvement dansé.

Marie-Christine Bordeaux,
maître de conférences en sciences de la communication, université Stendhal Grenoble 3, chercheure au GRESEC

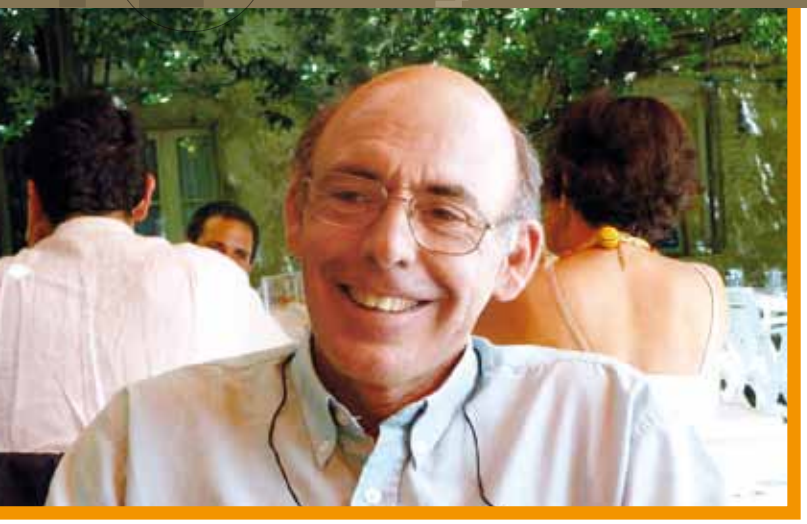
1 - Chantier « Art et science », Cluster 14 de la région Rhône-Alpes (Enjeux et représentations de la science, de la technique et de leurs usages)

2 - Guy Saez, directeur de recherche au CNRS Sciences de l'homme et de la société, directeur de PACTE, Institut d'Etudes Politiques de Grenoble

3 - *Portrait de l'artiste en travailleur - Métamorphoses du capitalisme*, 2003, La République des idées

4 - Chorégraphie présentée dans le cadre des Rencontres-i 2007

5 - *Que dit le corps ?* Actes de la table ronde du 25 mars 1995, organisée par le Cratère-Théâtre d'Alès, Alès : Le Cratère-Théâtre, 1996.



Expérimenter un processus d'innovation

par Jean Claude Serres,
consultant

Une des expérimentations d'un processus d'innovation systémique a été réalisée dans le cadre des Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences-Entreprises, le samedi 10 octobre. Cet atelier réunissait un public très diversifié, non expert et non préparé et ses objectifs étaient de traiter de questions difficiles et de leurs interactions en une seule journée.
Les participants avaient à réfléchir simultanément à quatre problématiques auxquelles la société est confrontée : leurs rapports à la pression du temps, à la gratuité, à la pratique démocratique et à l'innovation. En moins de huit heures, ils devaient expérimenter des techniques de créativité, de mise en mémoire de problématiques complexes pour les restituer et les enrichir en appliquant le principe d'incomplétude.

Le processus d'innovation systémique

L'innovation systémique se caractérise par le traitement simultané de problématiques complexe et en interrelation. Elle associe plusieurs objets ou sphères d'innovation en interaction ou interdépendance systémique. Chaque piste issue d'une sphère transforme les autres sphères. L'innovation technologique peut ainsi devenir simultanée aux innovations sociales, culturelles et de transformations personnelles. Chaque sphère d'innovation se nourrit d'une vison du futur multicanaux intégrant les travaux mémoire du futur individuels et collectifs élaboré durant le séminaire. Elles répondent à une logique de parcours dans un espace transitionnel laissant le droit à l'erreur et donnant le temps à l'expérimentation.

Modalités de fonctionnement

Les règles principales et peu nombreuses d'animation étaient les suivantes : pas de prises de note, mémorisation toutes les deux heures de deux ou trois points marquants, acceptation du principe d'incomplétude et respect impératif des temps alloués à chaque tâche.

L'organisation pratique du séminaire

Les participants ont découvert les étapes et modalités, sans explications préalables, ni après coup : séquences de postures physiques et petites chorégraphies, travail en petits groupes, enrichissements successifs par les messagers, mise en commun, traitement des interactions, partages d'expériences et ressentis, exploration d'un atelier de création : R&D en temps réel du jongleur et mathématicien, Adrien Mondot qui présentait à l'Hexagone son *Labo#4* puis temps de réflexions personnelles et pour finir une mise en commun par un partage d'expériences très riche.

Résultats exprimés à la fin de la journée

- Découverte d'une autre manière de travailler et création de cohésion sociale.
- Plaisir d'avoir vécu cette journée ou le ludique, l'émotionnel et l'intellectuel se sont côtoyés.
- Travail en commun et partage d'idées sans polémique sur des sujets difficiles et propices à cela : mise en oeuvre d'une véritable interaction entre des personnes et des idées.
- Prise de conscience de chacun de la forte interdépendance des quatre thèmes, temps, gratuité, démocratie et créativité.
- Mise en œuvre d'une logique d'agrégation par niveau de sens, au lieu de confrontations bipolaires d'idées.
- Grande efficience (gain par rapport au temps et à l'énergie mise en œuvre).

Ces résultats ont démontré la puissance de concrétisation obtenue en très peu de temps sur le traitement simultané de quatre problématiques très complexes chacune. L'application du principe d'incomplétude a ainsi montré toute sa pertinence quand on regarde les résultats obtenus sans avoir fait appel à des expertises reconnues pour chaque thème.

Post expérience

Un autre temps de rencontre, ultérieur au Rencontres-i, a permis de comprendre les pourquoi et les buts de cette expérimentation.
Cette logique de parcours est le fruit d'un long cheminement aux travers des ateliers de prise en compte de la complexité qui ont été réalisés à chacun des rendez-vous des Rencontres-i depuis 2003 :
- Besoin de temps de préparation, de mémoire et de maturation avant et après un spectacle, besoin de mise en perspective d'une suite de conférences, d'ateliers et de spectacles.
- Besoin de dépasser la logique du débat et du discours pour pratiquer des partages d'expériences construits, intégrants réflexions, ressentis émotionnels et implications personnelles.

Voir dossier sur l'innovation paru dans le revue Qualitique *- décembre 2009.*





IDEAs DAY

Les territoires à l'épreuve de l'innovation, ou l'éloge du partage

Co-construire de nouveaux modes de vie, partager l'énergie, repenser l'habitat et la mobilité au croisement de la technologie, du temps, des arts et de la culture... de nouveaux partages sont-ils possibles ?

Quatrième IDEAs Day de MINATEC IDEAs Laboratory®, réalisé en partenariat avec les Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences-Entreprises, le CEA, le laboratoire PACTE UJF, MINATEC, MINALOGIC et le CCSTI.

Ce forum consacré à l'échange et la réflexion sur la notion de partage comme élément clef dans la recherche de nouvelles voies d'innovation pour les territoires, l'habitat, l'énergie, la mobilité, le temps, la culture et les arts, s'est tenu le 7 octobre à MINATEC.

Plus de 400 personnes, de tous les horizons (industriels, collectivités locales et territoriales, associations, presse, universités...) issus du monde des sciences humaines et sociales, du monde littéraire, artistique, du design, des sciences et technologies, et surtout curieux de venir partager cette nouvelle expérience, ont plébiscité ce moment unique d'échange et de partage.

En invité d'honneur, **Theodore Zeldin**, historien anglais, grand témoin et en position de sage, ne pouvait pas mieux illustrer ce nouveau paradigme : *l'humain est au centre des défis actuels, l'innovation vient d'un nouveau regard. Comment s'ouvrir à de nouveaux regards ? Mais on ne peut partager si on ignore tout de son voisin, si on n'accepte pas de remettre en cause sa façon de travailler. Tout ce que l'on fait est dominé par le travail, mais sous sa forme actuelle le travail ne nous va plus, il nous rend stupide... Partout on se sent frustré, on travaille moins, mais avec plus d'intensité. Les grandes entreprises innovent de moins en moins ; ce n'est pas anodin, c'est un changement profond !*

COMMENCER PAR SE REMETTRE EN CAUSE DANS SON QUOTIDIEN, ESSAYER DE FAIRE DE SA VIE « UNE ŒUVRE D'ART » !

Theodore Zeldin

Comment faire bouger les choses ? Commencer par se remettre en cause dans son quotidien, essayer de faire de sa vie « une œuvre d'art » ! Et pour illustrer ses propos, Theodore Zeldin nous a proposé un déjeuner *« menu de conversation »* à la carte, organisé par tables de deux personnes dont c'était la première rencontre. L'objectif de ce déjeuner était de prendre conscience de la présence de l'autre, son histoire, partager son intimité en essayant de déconstruire tous les murs que nous avons bâtis autour de nous pour nous protéger, mais en même temps, nous isoler ! Une première étape vers la découverte des six milliards de nos contemporains !

Changer notre regard sur le monde qui nous entoure, c'était également au cœur de l'intervention d'**Yves Dubreil**, Directeur adjoint de l'équipe d'innovation de Renault.
"Nous nous trouvons dans un nouveau contexte :
- Nos habitudes, nos modèles et nos outils butent sur la finitude du monde.

IL NE S'AGIT PLUS D'OPTIMISER LA CHRYSALIDE, MAIS D'INVENTER LE PAPILLON.

Yves Dubreil

- Les réserves de matières premières et d'énergies non renouvelables sont incompatibles avec la généralisation de notre « modèle occidental ».
- Nos outils économiques (PIB...) ne tiennent pas compte de l'utilisation des matières premières non renouvelables (matériaux, énergies...).
- Comme il n'existe pas une solution miracle, il va falloir optimiser une multitude de solutions.
Un changement de paradigme s'impose :
Il ne s'agit plus d'optimiser la chrysalide, mais d'inventer le papillon.
Repenser un système de mobilité durable acceptable exige de prendre le recul nécessaire pour construire une approche systémique innovante. Le succès de la voiture électrique ne sera garanti que si on réussit à repenser notre vision de la mobilité, dans un souci de contrôle et partage de l'énergie mais sans prôner la décroissance, le repli, le retour au « bon vieux temps » qui ne sont pas socialement acceptables dans les pays développés, et une provocation pour les autres pays."

Au delà de l'apprentissage de nos nouveaux regards sur notre environnement, l'innovation s'étudie et s'enseigne et **Gilles Marty**, nous a présenté, à travers des projets d'étudiants de l'école nationale d'architecture de Grenoble, la façon dont les nouvelles technologies, les objets communicants, pouvaient transformer les espaces publics. *Ces objets intelligents, sont-ils capables de générer de nouveaux espaces publics, de produire de nouvelles formes de sociabilité, de créer de nouvelles relations humaines et sociales, elles-mêmes capables de transformer positivement la ville ?*

Jean Viard, sociologue, directeur de recherche au CNRS, nous a proposé ses réflexions et ouvert des pistes sur le thème « habitat, temps et territoires à l'épreuve du partage » :
"Nos sociétés ont été des sociétés de conquête (Christophe Colomb...) mais Gagarine est la fin de la conquête : il faut maintenant vivre où nous sommes. L'avenir de l'homme est sur la planète et on sera bientôt neuf milliards, sans savoir si cela sera vivable ou non. On pense de plus en plus mondial (Internet), mais on vit toujours en local ; il faut que l'épaisseur du local fasse du sens, c'est ce qui structure le territoire. On a maintenant une société de vie très longue, avec un temps de travail très court : On travaille 10 % du temps, alors qu'on



























travaillait 40% du temps en 1914. Ce qu'on vit maintenant, c'est ce que rêvaient les gens en 1848. On est passé de l'autre côté du miroir et on n'a plus d'horizon, avec un risque de la montée d'un totalitarisme de la peur. Quand les contemporains ont peur, alors les changements sont du ressort de la nouvelle génération."

La question du passage de relais entre génération s'est souvent retrouvée au cours des échanges entre les intervenants et le public. Si les premiers exhortaient les jeunes, fortement représentés dans l'assemblée par les étudiants et les doctorants (plus de 40% du public) à prendre leur avenir en main, ceux-ci se retournaient volontiers vers une « puissance publique », étonnamment silencieuse, à la recherche d'orientations ou simplement de repères.

ON PENSE DE PLUS EN PLUS MONDIAL, MAIS ON VIT TOUJOURS EN LOCAL ...

Jean Viard

Si les nouvelles technologies ont profondément bouleversé notre quotidien, laissé sur le bord du chemin nombre de nos contemporains, elles n'en ont pas moins déboussolé les générations et si l'on veut réussir cette société du partage, il est important de ne pas laisser cette fracture trans-générationnelle se creuser.

Enfin, **Philippe Gordiani**, musicien, nous a proposé à travers une composition sonore mixée en direct, des intermèdes sensibles, quelques moments d'évasion et de respiration dans une journée très dense en informations, retours d'expériences et de futurs enjeux à relever.

Le succès de cette journée a été rendu possible grâce, notamment, à l'éclectisme et l'ouverture du comité d'organisation piloté par : Michel Ida directeur de MINATEC IDEAs Laboratory®, Antoine Conjard directeur de l'Hexagone Scène nationale (commissaire artistique du forum), Luc Gwiazdzinski géographe au laboratoire PACTE et vice-président valorisation de l'université Joseph Fourier (commissaire scientifique du forum et animateur de cette journée).

De haut en bas, de gauche à droite :

Theodore Zeldin, historien - **Michel Ida,** directeur de MINATEC IDEAs Laboratory® - **Yves Dubreil,** directeur de l'innovation chez Renault - **Gianni Ravelli,** architecte, artiste lumière - **Francis Cuillier,** urbaniste - **Pascal Brunet,** directeur du relais culture Europe - **Gilles Marty,** professeur école d'architecture de Grenoble - **Georges Amar,** directeur de la prospective de la RATP - **Sandra Bonfiglioli,** Labsat urbanistica temporale (Milan) - **Luc Gwiazdzinski,** géographe, laboratoire Pacte - **Anne Asensio,** VP design experience, Dassault - **David Menga,** La maison communicante, EDF - **Daniel Kaplan,** Fondation internet nouvelle génération

raconter

conte

Pendant que les colonies d'abeilles,
d'intellectuels, de scientifiques et d'apiculteurs
faisaient leur miel des installations
d'Olivier Darné, d'autres, juste à côté,
se pressuraient l'âme pour en extraire
des créations nouvelles :
artistes, comédiens, plasticiens, dramaturges,
musiciens, techniciens de l'image, de la lumière
et du son ont façonné leurs œuvres inédites
comme d'autres emplissent les casiers de miel.



Sous les visages de Julie Bérès - Photo : Alain Monot



Dernière journée du cycle des tables rondes et conférences dont la matinée sera occupée par un stimulant échange entre Julie Bérès, metteure en scène et Jean-Yves Goffi, philosophe.

Projet d'artiste, parole de scientifique

Avant de présenter son projet de spectacle intitulé : *Notre besoin de consolation…**, Julie Bérès part d'un constat : le statut du corps humain a changé. Il est passé de l'état d'un objet sacré à celui d'une marchandise. D'une entité globale et privée, il est devenu un ensemble d'éléments séparables, remplaçables et même clonables. De l'acceptation impuissante et fataliste : il nous a été dévolu un corps unique dont l'existence est limitée à un temps, qui est agressé par la souffrance et voué à la mort, nous nous sommes hissés à une position de maîtrise qui, via une évolution liée à la progression des savoirs et des techniques, tend à faire de notre corps un objet qui n'est plus fait pour mourir. Un même phantasme s'en trouve renforcé au point de devenir un horizon obsessionnel : ne pas souffrir, ne pas mourir.

Ces nouvelles possibilités, si elles offrent apparemment une perspective pour calmer une angoisse archaïque, si elles tendent à consoler de certains manques aussi, ne résolvent pas les questions que pose leur apparition : comment allons-nous accueillir les clones par exemple ? Comment allons-nous traiter ces humains devenus des objets maîtrisés ? Comment allons-nous aborder les questions apparemment insolubles posées par des revendications comme : « Je veux un enfant, un enfant qui soit mien, mais je veux qu'il soit fabriqué par quelqu'un d'autre. » ?

Partant de matériaux puisés dans notre réalité, sans ajout aucun de fiction mais mis dans une forme dramatique, Julie Bérès va mettre en écho ces nouvelles possibilités, ces nouvelles attentes avec ce qui n'est peut-être qu'une illusion car *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. Car le risque d'échec sera toujours là, entraînant sans cesse la double exigence simultanée : moins de limites et plus de garantie. Pourquoi l'autorité juridique continue-t-elle à interdire qu'on se coupe un membre pour des raisons esthétiques alors qu'on peut légalement se faire refaire le nez ? Pourquoi est-on en droit de protéger toujours plus notre santé et non en droit de se fabriquer une progéniture la plus saine possible ? Demande insatiable, consolation impossible.

LE STATUT DU CORPS HUMAIN A CHANGÉ. IL EST PASSÉ DE L'ÉTAT D'UN OBJET SACRÉ À CELUI D'UNE MARCHANDISE.

En écho à cette première intervention de Julie Bérès, Jean-Yves Goffi partira lui aussi d'un constat : la religion ne « rassasie » plus le besoin de consolation !
On est passé de la conception d'un corps fait « à l'image de son créateur », donc sacré, à celle d'un corps fait à l'image du désir de l'homme. De l'interdiction d'y faire intrusion (voir l'interdiction de l'autopsie par l'Eglise mais aussi par Hippocrate et par Galien) on est passé, via la délégation à la médecine du droit d'intervenir sur le corps pour le soigner et de la prévention de la maladie, à l'amélioration, à la compensation, à la transformation de ce corps qu'on s'estime libre, de nos jours, de tatouer et d'exposer. Quand un pouvoir est conféré, il est difficile de ne pas en abuser. La logique post-humaniste postule même qu'il n'est déjà plus question de chercher à améliorer le corps mais de chercher à s'en dispenser. Comme certaines activités auparavant dépendantes de l'intervention du corps, on envisage que l'activité du cerveau et les compétences qui en dépendent seraient téléchargées à l'extérieur du corps.

Mais la réflexion éthique ne peut porter que sur du « déjà là ». Les conséquences individuelles et sociales des interventions tendant à modifier les formes et le fonctionnement du corps ne sont pas prévisibles. La réflexion éthique ne pourra opérer que dans « l'après coup ». De ce point de vue, Jean-Yves Goffi est pessimiste car il n'est pas impossible que ce qui aura été « aventuré » aura entraîné des modifications de l'humain, au sens anthropologique et historique du terme, telles qu'elles ne relèveront plus, peut-être, de la réflexion éthique.

Jean Avezou,
journaliste

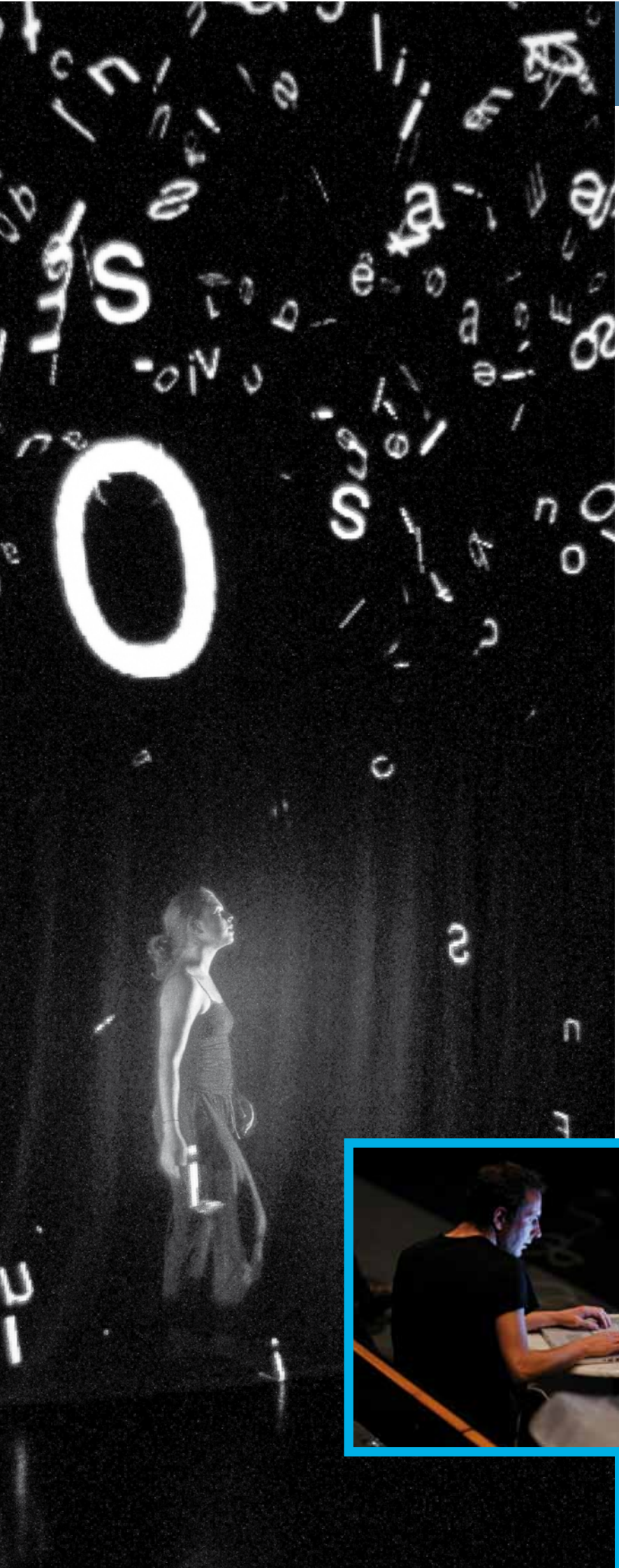
** Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*
de Stig Dagerman

Premières impressions

Par Nadine Epron, journaliste

La compagnie Adrien M. en résidence à l'Hexagone a présenté *reTime* et le *Labo#4* pendant les Rencontres-i.

J'entre dans l'univers d'Adrien Mondot par ces paroles du directeur de l'Hexagone Antoine Conjard : « C'est d'abord sa grâce qui m'a séduit. Une économie de moyens - il a juste trois balles - pour un effet maximal ». Ces mots me résonnent dans la tête au moment où pour la première fois, je découvre son travail. Un soir de début octobre au Pacifique, *reTime* est présenté au public. Plus tard, Adrien M. me dit qu'il a fait là œuvre de transition, un petit précis expérimental entre deux vrais spectacles.
Premier contact direct donc avec le monde selon Mondot qui établit des connexions entre jonglage et arts numériques.
Les caméras sont prêtes à tourner, les ordinateurs sont allumés ; mon œil dans l'obscurité des premières secondes, s'éveille à la lumière, se promène et regarde avec appétit. Se tient tout debout devant moi comme une paroi éventuellement poreuse entre son monde et le mien, un rideau de tulle. Et, je distingue à peine, derrière, le corps du jongleur qu'une espèce de brume - le temps que le regard s'habitue, l'éclairage baigne les yeux comme un collyre - amollit et fait paraître spongieux. Très vite, sur le large tissu une, deux, trois silhouettes buvant l'ombre, où je finis par reconnaître l'image démultipliée de l'artiste qui jongle "in vivo". J'admire la diver-





Adrien Mondot, compagnie Adrien M.

sité subtile, je goûte la monotonie d'un lancer de balles maintes fois répété, suivant qu'insiste en en précipitant le cours, ou que l'immobilise sous son geste charmant l'artisan aux doigts souples. Dans le retrait soudain comme dans l'amplitude, chaque geste prend un éclat neuf. Autour de lui, pesantes et taciturnes, ses répliques tombent de la voûte opaque et rebondissent sur le sol comme la plus ordinaire des balles, une, deux, dix fois avant arrêt définitif.

Puis un afflux de Mondot virtuels, comme sortis de la nuit, re-dupliquent à l'infini les gestes du jongleur présent sur le plateau. Il semble qu'ils l'assiègent comme plus tard les balles ; s'attardant autour, cherchant un biais. L'ensemble forme une atmosphère singulière, presque mystérieuse, qu'accentuent les sons envoûtants de l'accordéon électronique de Pablo Popall. De légères touches d'humour ponctuent aussi certaines séquences à la Gulliver s'amusant de l'ordre des grandeurs. Bientôt, il ne reste plus qu'un étroit espace de lumière enserrant le tournoiement infini de bras qu'étrangle petit à petit l'ombre ; de quoi juste abriter le souvenir d'une persistante réjouissance rétinienne. Bientôt il ne reste plus sur le plateau qu'obscurité et en moi, heureuse sensation et curiosité piquée : dans quelle chair, dans quels rêves est taillé son art ? Qui est ce jeune homme ? Qu'est-ce que cette façon de prendre le large ? Dans cette forme créée il y a deux ans, le propos est donné par le titre même, *reTime* : utiliser le temps, jongler avec ; le dupliquer physiquement et mentalement. Ce faisant, Adrien M. rend sensible la question élastique du temps et les rapports entretenus par un simple mortel avec cette immensité abstraite. La caméra présente en permanence projette et insuffle une temporalité différente à chaque instant, l'étirant, l'abrégeant dans l'horizontalité comme dans la verticalité. Chaque séquence est alors l'expression de quelque chose qui semble excéder les possibilités humaines, une logique est à l'œuvre tissée dans un jeu qui ne manque pas de péripéties, de poésie aussi. Mais il n'y a d'art qu'à l'échelle de l'homme et si l'informatique - en l'occurrence le logiciel conçu par ce fondu de programmation qu'est Adrien M., e-Motion - lui permet de déborder sa mesure, d'excéder son agilité naturelle, elle ne le domine pas. Ce petit précis recèle une idée d'équilibre et non une tentative dans l'extrême ou la surenchère ; pas de cet ordinaire-là, qui signale le mieux notre époque et la distingue aussi la plus fâcheusement, et on lui en sait gré.

Labo#4

Dans cet espace circonscrit par lui, Mondot poursuit sa route. Avant la création qui aura lieu fin janvier à l'Hexagone, l'artiste convie le public à deux restitutions de labo (quatrième de la série) dans le cadre des Rencontres-i.
Recherche et expérimentation se confondent chez lui pour définir un moment, bien plus qu'un genre : ce moment du travail où l'esprit fait un détour par l'idée de ce qui n'est pas encore. Il y a depuis ses débuts, qui remontent à six ans, un intérêt constant pour cet autre moment complémentaire qu'est le chantier. Sans autonomiser complètement ce moment par rapport au processus dont il fait partie, Mondot s'attache à le spécifier, à le distinguer avec rigueur du spectacle lui-même. Il peut alors à sa guise s'emparer de tentatives artistiques isolées pour les rapprocher. Un moment d'expérimentation qui ne s'abolit pas lorsque, le cas échéant, l'intention se réalise, car ici, ce n'est pas le règne du possible - qui se vérifie ou non - mais du virtuel comme une réserve que n'épuise aucun passage à l'acte. Ces présentations de labo offrent alors une plate-forme de création et d'expérimentation - sorte de *think tank* artistique accessible au public. Temps nécessaire où le ressenti de la salle offre à l'artiste des pistes à creuser pour sa prochaine création.

Pour l'occasion, il a demandé à des artistes qu'il ne connaît pas de venir le rejoindre sur son terrain : la danseuse Célia Gondol, l'auteur metteur en scène Jean-Cyril Vadi et le musicien Laurent Buisson. Deux jours de travail en commun qui aboutissent à une quarantaine de minutes d'expériences croisées où chaque partenaire joue le jeu autour de l'idée du mouvement qui demeure centrale. Ça étincelle de trouvailles suivant une mécanique très ludique tout en bonds et rebonds où les lettres se comportent comme des balles. Dans ces labos, les lettres : ce n'est plus une tendance ; c'est un déferlement. Sur le tulle, sourd le rire grinçant des mots de Vadi, quand, dans le corps du texte, les mouvements qu'insufflent Mondot ou la danseuse, à l'aide par exemple de lampes torches, brouillent le message, et les lettres finissent par courir après le mot qu'elles composent. Parfois un geste plus fort, comme un lancer de balle, arrache un plus gros lambeau, ce n'est alors plus que brousse d'alphabet écrasé et palmiers nains de mots. Dans une autre séquence, jaillit, d'un faisceau lumineux, comme une semence qui se promènerait ainsi dans l'air, gerbe de consonnes et de voyelles, et une source de chaleur comme le souffle d'une haleine y fait nuage, prend un éclat de parure à cet endroit du rideau. Quelle ingéniosité cache cette efflorescence de lettres qui, plus tard, balaie un côté de la scène puis l'autre finissant par emporter dans une spirale la danseuse aux frais attraits ? Quelques lettres restent encore ; elles flottent ; on les dirait planer dans une vapeur bleuissante et légère. Et c'est avec joie – tant la séduction de l'artiste en jongleur est grande - qu'on retrouve l'enfant de la balle dans son exercice de prédilection. Sa gestuelle rend sensible combien est sournoise l'erreur et à quelles captieuses inductions la précipitation l'invite – le voici qui part gentiment en guerre contre une succession de mots et d'onomatopées qui disent la chute et qu'il fait choir d'une balle. Enfantine boutade qui ne dépare point et qui dit combien l'erreur est constitutive du jonglage, peut-être même l'essence de tout acte humain… Dans ces expérimentations protéiformes au design interactif sur une musique, jouée en "live", qui est elle-même mouvement par ses ruptures de tons et ses sonorités plurielles, certaines démonstrations sont un peu moins abouties. Mais n'est-ce pas le principe même de ces labos... comme un voyage au pays de parenthèses d'énergie poétique où l'être n'est pas qu'un élément festif, et l'outil informatique le support animé de la fantaisie de chacun. On se laisse porter par son émotion, par le sentiment que quelque chose s'invente là. Il y a là matière et matériaux prometteurs.









De haut en bas :
Yann Nguema,
bassiste, graphiste
Stéphane Babiaud,
percussionniste, batteur
Matthieu Fays,
Batteur
Joan Guillon,
guitariste, programmeur

Les Mécaniques poétiques

EZ3kiel Dès le début des années 2000, le groupe EZ3kiel décide de consacrer autant de temps et de soin à la mise en images de leur production musicale qu'à la musique elle-même : *L'aspect pluridisciplinaire a un coût qui peut se chiffrer en temps, travail, et énergie. Là où nous passons les trois quarts du temps à ne pas faire de musique mais des programmations, des vidéos, de la recherche et des essais sur les synchros images/son, la plupart des groupes répètent et progressent dans le jeu et la composition. C'est juste un choix de partage de l'énergie et de la masse de travail. Chaque formation a un capital d'énergie qui lui est propre et le brûle comme bon lui semble.* Un choix judicieux si on en juge par la fascination exercée par le groupe sur des publics toujours plus nombreux, aux quatre coins de l'Europe.

Côté musique, le groupe surprend en mariant avec élégance inspirations acoustiques et électroniques dans un dialogue singulier entre modernité radicale et accents nostalgiques. Entre plages mélancoliques émaillées de crépitements électro et envolées lyriques brutales soutenues par les machines, EZ3kiel explore, défriche, effraie avant d'apaiser, dans un curieux voyage chargé d'anachronismes, de violence et de féérie.

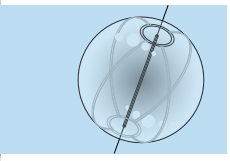
Côté images, Yann N'Guema, bassiste du groupe et artiste plasticien, développe un univers graphique très personnel en combinant, avec un souci extrême du détail, peintures de la Renaissance, étoffes, mouvements d'horlogerie, bibelots anciens, avec des techniques actuelles venues des nouvelles technologies.

Et toujours, au cœur de ces univers graphiques et musicaux où les délicates patines à l'ancienne côtoient les éclats fulgurants de la modernité, les machines et les logiciels les plus pointus synchronisent la lumière, l'image et le son, l'imaginaire et le « live », organisant les improbables mariages qui donnent leur cohérence à ce qui est désormais devenu l' « EZ3kiel touch ».

L'Atelier Arts-Sciences est un laboratoire commun à l'Hexagone Scène nationale de Meylan et au CEA-LETI de Grenoble qui a pour but de faire travailler ensemble des artistes et des scientifiques sur des recherches communes autour de nouvelles technologies adaptées au spectacle vivant, sur des objets de recherche technologique ou sur les représentations de la science aujourd'hui. Pour la résidence avec le groupe EZ3kiel, les artistes ont travaillé avec dix chercheurs ingénieurs, ou techniciens du LETI ainsi qu'avec des ingénieurs d'ERASME, centre multimédia du Rhône.

Rencontres...

Comme c'est souvent le cas lors des explorations menées par l'Hexagone et l'Atelier Arts Sciences pour les programmations des Rencontres-i, d'heureuses coïncidences sont mises à jour : le groupe EZ3kiel cherche à pousser plus loin encore la dimension technologique de ses prestations scéniques, un chercheur du CEA associé à l'Atelier Arts-Sciences (Roland Blanpain) rêve de « faire chanter le champ magnétique terrestre », et la dernière résidence de l'Atelier, en voie d'aboutissement, s'apprête à libérer un espace qui ne demande qu'à être comblé... Dès 2008, le groupe EZ3kiel devient l'entité artistique associée aux nouvelles expérimentations de l'Atelier Arts-Sciences.
L'Atelier Arts-Sciences travaille à l'année sur le croisement entre artistes et scientifiques mais les Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences-Entreprises sont un moment privilégié pour mettre en public les réalisations qui en sont issues. Le concert *Naphtaline* et les installations interactives *Les Mécaniques poétiques d'EZ3kiel* ont été un point fort de l'édition 2009.



Première étape : ballon d'essai
Le groupe rêve d'un « objet communiquant » permettant de pousser plus loin l'interaction entre la scène et le public. Avec les chercheurs du CEA, ils mettent au point le principe du « ballon interactif » : une balle translucide d'un mètre de diamètre gonflée sous pression et équipée d'un capteur de mouvement « MotionPod » et qui, lancée dans le public, produit à chaque impact de mains les sons d'une berceuse. La qualité et les paramètres du son diffèrent selon la force des coups ou le degré de rotation du ballon. Sur scène, d'autres capteurs installés sur les instruments des musiciens commandent les mouvements des univers graphiques créés par Yann Nguema et projetés sur des écrans géants. La tournée européenne *Battlefield* a expérimenté ce dispositif, qui a été repris pour le concert de Naphtaline, créé à l'Hexagone avec les élèves du conservatoire à rayonnement régional de Grenoble. Ce « ballon d'essai » a pour effet de renforcer les liens créés entre les chercheurs du CEA et les membres du groupe.



Deuxième étape : retour de *Naphtaline*
La nouvelle piste de travail se recentre sur la volonté du groupe de donner une nouvelle dimension à l'univers musical et graphique du DVD ROM *Naphtaline* produit par EZ3kiel en 2007. Cet album aux riches sonorités électroniques enrichies par des instruments acoustiques tels que violons, pianos, clarinettes, violoncelles, accordéon, guitares et voix humaines est complété par une fantasmagorie d'images où l'étrange le dispute à la poésie. Peintures de la Renaissance retravaillées à l'ordinateur, ballerines et autres créatures diaphanes s'échappant de boîtes à musiques virtuelles, décors d'opéra saisis par les glaces ou mangés par les flammes... L'univers foisonnant créé par Yann Nguema confronte à chaque instant la mélancolie née de l'évocation de temps révolus et la fascination que peuvent exercer les traitements du son et de l'image les plus perfectionnés.
De cet univers singulier vont naître les grandes lignes de la nouvelle résidence : ***Les Mécaniques poétiques d'EZ3kiel.***
Un espace d'exposition comprenant neuf objets étranges, hybrides d'appareils à la patine ancienne et de haute technologie (les installations), des manipulations proches de la magie (les fonctionnalités scientifiques et technologiques), un écrin incarnant lui aussi la fusion d'un patrimoine ancien et des sciences d'avant-garde (le CCSTI- La casemate) : le projet *Les Mécaniques poétiques d'EZ3kiel* est engagé.

Le CCSTI de Grenoble - la Casemate a accueilli 5 700 visiteurs pendant les trois mois d'exposition. Il a mis en place et analysé un nouveau système de médiation adapté à ces nouveaux objets qui relèvent à la fois de l'œuvre d'art et du démonstrateur technologique. Les résultats de cette étude seront publiés par le GRESEC fin 2010.

Plus d'infos sur www.atelier-arts-sciences.eu
Les Cahiers de l'Atelier.

LA CAGE DE FA RE DO – Une cage monumentale posée sur son piédestal se transforme en instrument de musique.

LE PIANO QUART DE CORPS – Un véritable piano découpé au quart anime sur un écran un automate mécanique virtuel qui se charge de jouer les notes.

LA MADONE THÉREMIN – Une statue de religieuse en résine qui réagit à son environnement à la manière d'un théremin.

L'ORGUE À FLACONS – 36 bocaux à pharmacie s'illuminent et libèrent des sons cristallins lorsqu'on ôte leurs bouchons.

LE CYCLOHARPE – Une ancienne machine à coudre «SINGER» réhabilitée en véritable boite à musique numérique.

LES CORDES SENSIBLES – Installation basée sur la technique d'une table multitouch.

LES JARDINS D'EXEBECCE – Une promenade à vélo proposée dans 4 univers virtuels et fantasmagoriques.

LES BALLES PERDUES – La manipulation d'un curieux baromètre contrôle les rotations d'un plateau virtuel recouvert de balles et d'obstacles sonores.

LE STELESCOPE – Entre télescope et stéréoscope cet objet hybride permet d'explorer à travers deux oculaires des décors imaginaires en 3 dimensions.



Technologies mises en œuvre
Technologie MotionPod, compte-tours magnétiques, interfaces électroniques carte Arduino, détournements Wi mote, interprétation de données et codage en OSC par Glove pie, caméras infra rouge, codeur incrémental et monture d'astronomie, capteur capacitif dédié, accéléromètres 2G, détournement des RFID...



De la genèse de dieu... à sa réception scientifique

Pour mieux comprendre l'infiniment petit et nourrir son propre imaginaire avant d'écrire le nouveau one-woman-show de Emma la clown - *dieu est-elle une particule ?*[1] - la comédienne Meriem Menant a rencontré plusieurs chercheurs grenoblois en juin 2009 dans le cadre de sa résidence proposée par l'Atelier Arts-Sciences[2].

Le mystère de la création...

Mais comment donc se construit un spectacle ? Comme avec l'art culinaire, il ne suffit pas d'avoir les bons ingrédients pour réussir un plat. Et pour inventer une nouvelle recette, il faut partir d'une idée de départ qui invite à tenter l'aventure. Une aventure qui démarre par... un repas ! *En octobre 2006 je déjeune avec Catherine Dolto et Yannick Jaulin. Le conteur me parle de nanotechnologie et de physique quantique. Ça m'intrigue, je trouve ça génial et décide d'aller y voir de plus près. J'avais déjà dieu pour thème de mon prochain spectacle et j'ai eu envie de le raccorder à la science.*
Meriem Menant tient à écrire dieu sans majuscule afin d'éviter l'interprétation religieuse. Elle ne l'entend, malgré sa tenue de cheftaine scoute sur scène, qu'au sens de créateur.
Mais proposer un spectacle sur la science alors qu'en seconde elle était bien en deçà de la moyenne en physique - elle obtint même 2,5 à un devoir - c'est dire la distance en années-lumière qu'il lui a fallu parcourir ! Durant deux ans, elle se nourrit de lectures, de visites de laboratoires, de rencontres avec de nombreux scientifiques à Paris, à Grenoble et ailleurs, avant d'entamer son travail d'improvisation et d'écriture.

Une nourriture livresque

L'artiste se réfère à une bonne vingtaine d'ouvrages parmi lesquels *Il était 7 fois la révolution* d'Étienne Klein, *Les voies de la lumière*, de Trinh Xuan Than, *L'Univers élégant* de Brian Greene, ou bien encore *Georges et les secrets de l'Univers* de Lucy et Stephen Hawking. Elle va picorer aussi dans le livre collectif présentant différents points de vue par rapport à la création : *Le monde s'est-il créé tout seul ?* Sans compter de nombreux articles. Consciencieuse, la littéraire s'abreuve aussi à la source : *La théorie de la relativité restreinte et générale* et *Pensées intimes* d'Albert Einstein. Pas moins !
Toutes ses lectures lui permettent de mieux comprendre les principales notions scientifiques exposées dans son spectacle lorsqu'elle procède à une remise à niveau du public, mais aussi de s'approprier le jargon scientifique et d'en jouer.

Une nourriture des lieux de recherche

Meriem Menant visite le GANIL (Grand Accélérateur National d'Ions Lourds) à Caen, le CERN (LHC) à Genève, le Synchrotron à Grenoble et en retient l'idée de représenter un accélérateur : *On ne savait pas comment le faire, mais il était sûr qu'il en fallait un puisque c'est là qu'ont lieu les nouvelles recherches.* Elle visite également plusieurs laboratoires au CEA de Paris et de Grenoble : *D'un de ces labos, j'ai gardé la lumière jaune qui confère une atmosphère confinée*.
Après avoir mieux compris les recherches sur l'infiniment petit, elle s'envole au Chili se confronter à l'infiniment grand grâce au Very Large

Telescope : *De découvrir le ciel pur du désert d'Atacama et de voir des galaxies extrêmement éloignées m'ont donné envie de décoller dans l'espace et de quitter la voie lactée dans mon spectacle.*

Une nourriture humaine

À Étienne Klein, physicien et philosophe des sciences au CEA-Saclay, elle demande ce qu'il pense d'un frigo sur scène : *Il m'a dit que c'était une bonne idée car c'est dans un frigidaire qu'a été découverte l'une des premières lois thermodynamiques. Ça m'a confortée dans l'idée qu'il soit là, même si je m'en sers pour autre chose.*
A Grenoble, quatre chercheurs lui ouvrent les portes de leurs laboratoires : Amal Chabli et Alain Farchi (CEA), Emmanuelle Neuman (IBS) et Fabio Comin (ESRF) qui lui fait visiter le Synchrotron. De vraies rencontres humaines, bien au-delà du statut professionnel : *Je m'attendais à des gens plus obscurs et pas facile à aborder. Mais pas du tout, ils sont passionnants et passionnés, drôles et généreux. Les discussions ont notamment porté sur la limite de ce qu'on peut savoir sur le monde avec les sciences, et la question de l'existence de dieu comme transposition de la représentation de la vérité scientifique.*

Après la récolte de ces différents ingrédients et leur ingestion avant transformation, la comédienne accompagne cette lente maturation par d'autres lectures annexes, rencontres et visionnages de films, tout en commençant à écrire et à récupérer des objets. Puis elle se propulse dans l'improvisation en partant de thèmes et des éléments du décor : *J'avais par exemple ce grand tableau et j'ai inventé la séquence avec les calculs pour l'utiliser.* Kristin Hestad vient ensuite la mettre en scène et peaufiner l'écriture de la pièce : *nous avons aussi passé beaucoup de temps pour régler des problèmes techniques. Le tuyau nous a donné du fil à retordre et nous avons même failli abandonner tellement c'était compliqué.*
Peu à peu, après dix-huit semaines de travail, *dieu est-elle une particule ?* voit enfin le jour. Emma la clown démarre en tutoyant dieu au téléphone et termine en se questionnant sur le sens de sa recherche.

Regards scientifiques

Mais comment les chercheurs ont-ils reçu son spectacle ? Ont-ils porté un regard particulier ? Le mieux était de s'adresser à deux d'entre eux.

Effort de chercher et limitation de l'instrumentation

J'aime beaucoup les instruments, explique Fabio Comin, *et j'avais les yeux rivés sur ce tuyau suspendu en ouverture de scène. Je pressentais qu'il ne serait pas seulement un aspirateur d'air et j'étais curieux tout au long du spectacle de voir comment Emma allait le transformer. Sa métamorphose en accélérateur de particules m'a réjoui !*
J'ai également été très intéressé de voir comment elle traduit l'effort de chercher. Elle s'engage avec une grande agitation dans des calculs très longs sur son tableau et jubile de ses trouvailles ! D'autre part son agrandisseur photo - transformé en microscope - lui permet une plongée dans la matière de sa dent par zooms successifs. Mais elle se heurte aux limites de son instrumentation, comme nous en science.
Amal Chabli abonde dans le même sens : *On ne sait pas plus sur le monde que ce que nos équipements nous permettent de voir. Nous sommes tributaires de nos instruments de mesure. Les limites de son agrandisseur l'illustrent très bien. Nous passons notre temps à améliorer les instruments d'observation des phénomènes qui nous entourent.*

Représentation de la vérité scientifique

Fabio Comin : *Au cours des deux derniers siècles, la science a tenté de trouver les équations qui peuvent expliquer le monde. Cette quête d'une règle unique régentant tout l'univers pourrait s'apparenter à Dieu. Le spectacle d'Emma montre bien que si l'on va chercher des réponses à tout coup, on ne trouve pas. Il nous dit aussi que ce n'est pas dans la technique que l'on va trouver une réponse. Il nous dit enfin que l'effort de chercher est plus important que le résultat final. Et elle ne trouve bien évidemment pas dieu.*
Amal Chabli : *J'ai retrouvé dans son spectacle la discussion philosophique que nous avions eue : il n'existe pas de vérité, seulement des points de vue. Emma invite les scientifiques à ne pas se croire Dieu, détenteurs de la vérité. Elle pose par là même la question de notre rôle dans la société. Ne pas se comporter comme des êtres tout-puissants par le privilège du savoir. On croit voir la vérité quand on fait de l'image, mais en fait que vérifie t-on avec nos instruments ? Que ce que l'on observe ne remet pas en question notre modèle, notre construction du monde. C'est notre seul savoir. On ne fait que percevoir les choses. Mais ça on ne le dit pas au grand public. Il est important de rester dans cette posture de questionnement. D'autre part le scientifique encourt le risque de se couper du monde. J'ai perçu la dernière image d'Emma dans son frigo comme un retour dans le ventre de sa mère en écho à la dernière image du film de* l'Odyssée de l'espace *- un fœtus - le symbole d'un retour à l'humanité. Elle nous offre une fin d'une grande douceur et poésie.*

Et le féminin de dieu dans tout ça ?

Il n'y a aucune raison que ce soit un homme ! s'exclame Amal Chabli.
Cela me rappelle une ancienne blague, raconte Fabio Comin, *où un président des États-Unis réputé pour être sexiste et raciste, demande à un astronaute de retour sur terre : - Alors comment est Dieu ? – ELLE est BLACK ! Et il lui promet une belle somme d'argent pour dire qu'Il est Blanc !*

Les deux chercheurs ont été ravis par le point de vue malicieux et lucide sur leur rapport à la science représenté dans la pièce. Comme tout un chacun, ils se sont laissés prendre par la main d'Emma, riant de ses trouvailles et raccourcis, heureux d'être catapultés dans son univers décalé.

Christiane Dampne,
Journaliste et chargée d'enseignement
en communication à l'université Joseph Fourier.

1 - Dieu est-elle une particule ? de et par Emma la Clown a été présenté à l'Hexagone les 22 et 23 octobre 2009.

2 - L'Atelier Arts-Sciences est un laboratoire commun de recherche aux artistes et aux scientifiques qui a vu le jour en 2007 et qui rassemble un centre de recherche le CEA-Grenoble et une Scène nationale : l'Hexagone.





Installation interactive, CLIC

(CLIC - Conception d'un Logiciel Interactif Collaboratif)

Le collectif Coin, en collaboration avec l'équipe de recherche Magma du laboratoire d'informatique de Grenoble et avec le soutien de Grenoble Universités, a mené CLIC - Conception d'un logiciel interactif collaboratif, un projet de près d'un an qui a abouti à une installation vidéo et sonore, interactive et évolutive présentée pendant l'acte II des Rencontres-i.

Par Maxime Houot, Julien Castet et Émilie Darroux

Le Collectif Coin regroupe des artistes dont les champs d'expérimentation sont la musique, la vidéo, l'installation et la performance. Ils interrogent de façon transversale le rapprochement entre art(s) et science(s). L'équipe MAGMA, quant à elle, développe des études théoriques, des outils informatiques et des réalisations pratiques au service de l'utilisateur dans le domaine des systèmes multi-agents.
Ce projet a eu pour ambition de questionner les relations qui se jouent entre artistes et scientifiques dans un projet art-science, tout en suivant les temps forts de la biennale.

COLLECTIF COIN
Maxime Houot
Coordination / direction artistique,
Julien Castet
Artiste intervenant,
Emilie Darroux
Intervenante coordination/ médiation,
Mélanie Cornillac
Intervenante Web

MAGMA
(Laboratoire d'Informatique de Grenoble)
Yves Demazeau
Responsable de MAGMA / Directeur de recherche CNRS
Julie Dugdale
Maître de conférence UPMF
Laurent Lacomme
Doctorant
Antoine Lefebvre
Stagiaire

Et l'équipe de Grenoble Universités

Acte I - Essaimer

La thématique de la biennale, Essaimer, proposée par Olivier Darné, artiste associé aux Rencontres-i, a permis de définir le point de départ du projet : les systèmes multi-agents.
Un Système Multi-Agents est un ensemble de «robots logiciels» simples, programmés pour réaliser chacun une tâche particulière en interaction avec les autres. Réaliser et intégrer à l'installation finale un logiciel basé sur ces systèmes situe l'installation comme une première métaphore de la ruche (Agents / abeilles).

Par la suite, le Collectif Coin a choisi de travailler à partir d'images du Campus de Grenoble, récoltées pendant l'acte I de la Biennale auprès de différentes populations. Elles étaient invitées à déposer leurs butins dans le Réservoir, accessible depuis le site Internet des Rencontres-i. Cette récolte constitue une seconde métaphore de la ruche (photographies / pollens).

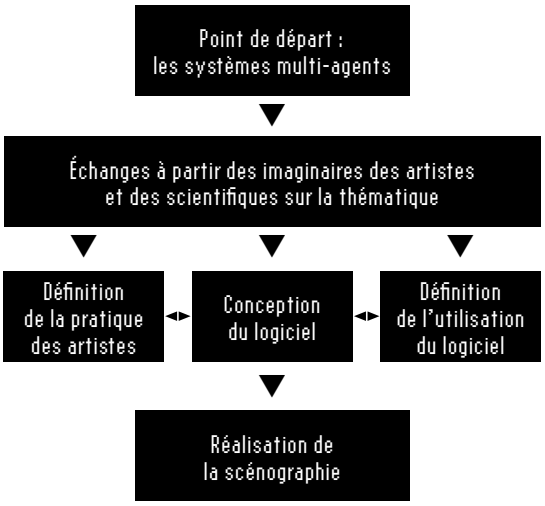
En parallèle à cette récolte, le Collectif Coin et l'équipe MAGMA ont conçu et réalisé le Système Multi-Agents. Chaque Agent peut déplacer et transformer une image ou un son, dans un espace constitué de différentes interfaces audiovisuelles, en suivant un ensemble de règles d'interactions établies par les artistes.

Acte II - Partager

Après la phase d'essaimage, le partage a consisté en une installation visible pendant l'acte II de la Biennale : Partager sur le campus universitaire.
L'installation est un dispositif en deux parties, qui propose au visiteur différentes interactions parfois actives, parfois passives. Un premier espace permet d'observer le Réservoir virtuel d'images récoltées. Dans la deuxième partie de l'installation, un dispositif composé de six écrans et quatre hauts parleurs expose la part visible du Système Multi-Agents: une partie des images et des sons devient perceptible par le biais des interfaces audiovisuelles.
Au centre, un écran permet d'observer l'évolution de la totalité du système. Il s'agit d'une représentation en temps réel de l'ensemble des interactions et des déplacements des images et des sons.
La visite de l'installation ne permet de découvrir qu'une part minime de l'activité des images et des sons, chaque fois différente. Elle constitue un micro récit, un micro spectacle, organisé en quatre tableaux, qui correspondent chacun à un travail différent sur les images récoltées.

Quelques pistes de réflexions

Une collaboration spécifique entre les scientifiques et les artistes
La volonté du Collectif Coin était de construire un projet qui serait le reflet de la confrontation des enjeux de chacun (artistes et scientifiques), la technologie participant au même titre que les idées des artistes à donner forme à l'installation. Pour cela, le mode de collaboration employé peut se schématiser comme suit :



Mode de collaboration appliqué

En appliquant ce mode de collaboration, où la pratique des artistes, la conception et l'utilisation du logiciel se définissent en même temps, en interaction les uns avec les autres, la technologie soutient la créativité à un moment particulier. Ce n'est pas l'outil qui stimule la créativité (par la découverte des nouvelles possibilités qu'il apporte par exemple), mais sa conception elle-même, faite de concert entre artistes et scientifiques. L'œuvre ainsi obtenue englobe totalement l'outil qui perd de son intérêt en tant qu'outil seul et devient un constituant de l'œuvre.

Une part du processus de création confié au Système Multi-Agents
En choisissant de laisser une certaine autonomie aux Agents, les artistes confient une part du processus de création au système. L'ordre d'enchaînement des images ainsi que leurs contenus (paysage, portrait, abstraction) échappent au contrôle des artistes au profit d'une construction de la vidéo centrée sur d'autres critères : le rythme d'apparition des images, leur temps d'apparition, le nombre d'images affichées simultanément et leurs positions sur les écrans. Les deux paramètres dont les artistes perdent la maîtrise, sont des fondamentaux de notre rapport quotidien à la vidéo notamment dans le domaine de l'art, du cinéma et de la télévision. Des codes précis de montage régissent habituellement l'enchaînement des images pour permettre au spectateur de construire du sens à partir de ce qu'il perçoit. Ici, le spectateur est invité à se focaliser sur d'autres critères comme le rythme d'apparition des images ou leur position sur l'écran (parfois plusieurs images apparaissent simultanément). C'est finalement une approche presque musicale du montage qui est privilégiée pour construire l'expérience proposée au visiteur.
Il existe parallèlement un second degré de contrôle de l'image pour les artistes. Toutes les images qui apparaissent au sein d'un environnement se voient appliquer différents traitements numériques spécifiques (texture, couleur), indépendants du Système Multi-Agents, qui évoluent dans le temps. Cette succession de traitements a pour but de leur donner de nouvelles significations au travers de leurs qualités visuelles (couleur, texture, formes, etc...).

Cette expérience a donné lieu à une publication à lire dans : "CLIC: an agent-based interactive and autonomous pièce of art". 8th International Conference on Practical Applications of Agents and Multi-Agent Systems, PAAMS'10, AISC 70, pp. 25-34, Springer Verlag, Salamanca, April 2010.
Voir également : http://gsii.usal.es/~paams2010/

Ils (elles) ont fait la biennale 2009

Gwenaelle Abgrall-Balain, responsable pédagogique SUPCREA Grenoble
Saloua Adli, étudiante doctorante en philosophie, UPMF Grenoble
Colette Allemand, responsable du CINE
Georges Amar, directeur de la prospective - RATP
David Aparicio, chargé de développement, Théâtre de création
Gérard Arnold, chercheur CNRS, Laboratoire LEGS
Anne Asensio, VP design experience - Dassault
Stéphane Babiaud, musicien - EZ3kiel
Sylvain Baquet, ingénieur chercheur-CEA
Jérôme Bayet, plasticien
Marie Bernanoce, maître de conférence en arts du spectacle et littérature
Julie Bérès, metteur en scène - Cie les Cambrioleurs
Roger Bernat, metteur en scène, FFF - Barcelone
Sandrine Bertizzolo, chargée du secteur scolaire au CINE
Michel Blanc, ingénieur système - ERASME
Agnès Blanchard, enseignante, LEGTA
Roland Blanpain, chef du service SMOC - CEA
Florence Bonnet, technicienne, CEA
Sandra Bonfiglioli, directrice Labsat urbanistica temporale – Milan
Marie-Christine Bordeaux, enseignant chercheur - ICM, Grenoble 3
Jacques Boucharlat, neuropsychiatre
Aline Boyer, bibliothécaire, bibliothèque du Haut-Meylan
Lilian Brissaud, docteur en économie de la production
Christophe Brumelot, apiculteur
François Brunel, apiculteur
Pascal Brunet, directeur Relais Culture Europe
Vincent-Raphaël Carinola, compositeur
Jean-Yves Castellan, responsable maquette - CEA
Julien Castet, vidéaste - Coincoin Production
Manuel Chabanis, danseur et chorégraphe - Cie Scalène
Céline Champmartin, danseuse, chorégraphe, jongleuse
Frédéric Chasson, apiculteur
Claude Chevallier, bibliothécaire responsable de la bibliothèque Grand Pré
Martine Chevalier-Bianco, plasticienne
Laurent Chicoineau, directeur du CCSTI - Grenoble
Lise Clément, bibliothécaire responsable de la bibliothèque Les Béalières
Eric Compiègne, bibliothécaire
Frank Coursier, menuisier *Dans mon arbre*
Pierre Crépatte, enseignant, UFRAPS
Francis Cuillier, urbaniste
Jean-Paul Curnier, philosophe, écrivain
Dominique Dalga, apicultrice
Robert Damien, professeur de philosophie morale et politique
Daniel Danis, auteur et metteur en scène
Olivier Darné, plasticien, éleveur d'abeilles urbaines
Emilie Darroux, coordinatrice Coincoin production
Dominique David, chercheur - CEA
Antoine Defoort, artiste - Cie L'L
Tiana Delhome, chef du laboratoire ID – CEA
Yves Demazeau, directeur de recherche – CNRS - MAGMA
Janine Desmazières, association "D'ici on voit la mer"
Gérard Dode, apiculteur
Yves Dubreil, directeur de l'innovation - Renault
Julie Dugdale, maitre de conférence - MAGMA
Christian Dupré, directeur de la prospective - Grenoble Alpes Métropole
Jean-Marie Dyon, apiculteur
Youtci Erdos, danseuse, chorégraphe - Cie Scalène
Thomas Escure, technicien - ERASME
Thibault Fayner, auteur
Mathieu Fays, musicien - EZ3kiel
Christophe Faucon, apiculteur
Maxence Fermine, auteur
Julien Fournet, artiste - Cie L'L
Emmanuelle Fuentes, directrice école d'infographie ARIES
Oskar Gomez Mata, metteur en scène, comédien
Philippe Gordiani, musicien,
Serge Gros, directeur CAUE - Isère
Angelo Guiga, technicien - CEA
Joan Guillon, musicien - EZ3kiel
Claudine Guinet, responsable laboratoire d'expertise des miels
Patrick Goffi, responsable des services culturels, ville de Fontaine
Luc Gwiazdsinski, géographe, UJF - PACTE
Maxime Houot, artiste, coordinateur Coincoin production
Pascal Huissoud, apiculteur
Michel Ida, directeur IDEAs Laboratory® – CEA
Laurent Jouanet, technicien – CEA
Marie-Claude Julie, enseignante, LEGTA
Rémi Julliard, docteur
Daniel Kaplan, délégué général - Internet Nouvelle Génération
Etienne Klein, philosophe des sciences, laboratoire LARSIM – CEA
Laurent Lacomme, étudiant – MAGMA
Michel Lambert, directeur, Régie du téléphérique
Antoine Lefebvre, étudiant ENSIMAG
Patricia Loïodice, animatrice culturelle TTI
Jean-Olivier Majastre, anthropologue
Eric Margery, artiste
Yves-Armel Martin, directeur – ERASME
Bastien Maupomé, slameur
Danielle Maurel, animatrice atelier d'écriture
Fabienne Martin-Juchat, professeure des universités - Grenoble 3
Gilles Marty, professeur à l'Ecole nationale supérieure d'architecture – Grenoble
Meriem Menant, artiste clown - Cie La vache libre
David Mengat, La maison communicante, EDF
Thierry Ménissier, maître de conférence en philosophie politique, UPMF - Grenoble 2
Sylvaine Meot-Reymont, responsable du showroom / CEA
Hugues Métras, directeur adjoint LETI – CEA
Adrien Mondot, artiste et informaticien
Christophe Monnet, Chargé de production ERASME
Eric Monte, apiculteur
Frédéric Munoz, ingénieur, coordinateur INP Pagora
Yann Nguema, musicien concepteur - EZ3kiel
Patrick Pajon, sémiologue et maître de conférence - université Stendhal Grenoble 3
Véronique Pellet, animatrice atelier bois
Laure Péris, stagiaire ingénieur – CEA
Anne-Marie Pierry, bibliothécaire responsable de la bibliothèque Mi Plaine
Jérôme Planès, chargé de communication - CEA
Pascale Puig, directrice TTI
Gilles Rabin, économiste, délégué général économie - Grand Lyon
Gianni Ravelli, architecte, artiste lumière
Yves Riazanoff, Responsable pédagogique et artistique de l'EDUG
Antoine Robinet, ingénieur chercheur – CEA
Vincent Roca, humoriste, chroniqueur
Monique Roche, animatrice atelier d'écriture
Emmanuelle Rozier, étudiante doctorante en philosophie UPMF Grenoble
Edouard Schoene, adjoint à la culture, ville de Fontaine
Guy Saez, directeur PACTE – CNRS
René Saint-Pierre, apiculteur
Jean-Claude Serres, consultant
Odile Tanton, artiste
Thierry Thomas, ingénieur chercheur – CEA
Bruno Thircuir, metteur en scène - La Fabrique des Petites Utopies
Dominic Toutain, conteur
Bernard Ughetto-Monfrin, délégué syndical CGT - Rhodia
Dominique Urschfeld, photographe - Ville de Meylan
Pierre Veilhan, Horizons
Josette Verdun, ACACIA
Jean Viard, sociologue, directeur recherche – CNRS
Bertrand Vignon, chef de projet culture et initiatives étudiantes,Grenoble universités
Patrick Vincent, chargé d'expérimentation – ERASME
Emilie Yana, le Trio Doc Mad, musiciens
Theodore Zeldin, sociologue, historien, philosophe

et toutes les équipes du Réseau-i et des structures partenaires 2009

et l'équipe de l'Hexagone Scène nationale de Meylan
Antoine Conjard, directeur
Thomas Vasseur, administrateur
Eliane Sausse, secrétaire générale, directrice de l'Atelier Arts-Sciences
Laurence Bardini, assistante de direction
Cécile Guignard, directrice de la communication et des relations publiques
Sabine Del Yelmo, chargée des relations avec le public
Cécile Gauthier, chargée des relations avec le public
Nathalie Soulier, chargée de la communication
Magalie Crouzet, responsable billetterie
Pascale Jondeau, secrétaire, accueil compagnie
Odile Louret, comptable
Dorothée Manchon, billetterie
Magali Bazi, assistante administrative
Thomas Le Doaré, directeur technique
Agnès Bozec, régisseur lumière
Olivier Delpeuch, régisseur son
Conception Foudral, accueil salle
Virginie Durant, accueil salle

et le personnel technique intermittent du spectacle.

Remerciements à Gabrielle Rossi, Théo Drieu, Jonathan Tavel, Amandine Choupin, Arthur Richard et à l'équipe des bénévoles.

et près d'un million d'ouvrières...

L'organisation des Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences-Entreprises est assurée par l'équipe de l'Hexagone Scène nationale de Meylan en lien avec l'ensemble des partenaires.

Coordination :



Eliane Sausse
Secrétaire générale
de l'Hexagone Scène nationale
de Meylan et directrice
de l'Atelier Arts-Sciences
arts-sciences@theatre-hexagone.eu
04 38 78 29 87



Laurence Bardini
Assistante de direction,
département arts-sciences
de l'Hexagone Scène
nationale de Meylan
rencontres-i@theatre-hexagone.eu
04 38 78 19 59

Hexagone Scène nationale de Meylan
24, rue des Aiguinards
BP 78 - 38242 Meylan
04 76 90 00 45

www.theatre-hexagone.eu
www.rencontres-i.eu
www.atelier-arts-sciences.eu

Les prochaines Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences-Entreprises auront lieu en octobre 2011

Directeur de la publication :
Antoine Conjard
Conception, maquette et rédaction des textes : Bernard David-Cavaz
Réalisation : Philippe Borsoi
Coordination : Laurence Bardini

Remerciements à Éliane Sausse, Nathalie Soulier et Pascale Puig pour leur attentive supervision

Imprimé sur papier 100 % recyclé par l'imprimerie des Deux-Ponts

Crédits photographiques :
Dominique Urchfeld, photographe, Ville de Meylan, Bernard David-Cavaz, Antoine Conjard, Laurence Bardini, Raoul Lemercier, Wahib, Sylvain Renard

Réseau-i

Partenaires

Financeurs



THEATRE HEXAGONE SCÈNE NATIONALE DE MEYLAN

R-i RENCONTRES-I

L'ATELIER ARTS-SCIENCES

www.rencontres-i.eu